

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

ŒUVRES
DE SCHILLER

III



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Picpus, 8, à Paris



THÉÂTRE
DE SCHILLER



TRADUCTION NOUVELLE

PAR AD. REGNIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1869

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

WALLENSTEIN

POÈME DRAMATIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LE CAMP
DE WALLENSTEIN

PROLOGUE

PRONONCÉ A LA RÉOUVERTURE DU THÉÂTRE DE WEIMAR,
EN OCTOBRE 1798.

Les jeux d'un théâtre tour à tour plaisant et sérieux, auxquels vous avez prêté si souvent une oreille, des regards bienveillants, et livré votre âme attendrie, nous réunissent de nouveau dans cette salle... Et voyez! elle s'est rajeunie; les ornements de l'art l'ont transformée en un temple brillant. Un sentiment d'auguste harmonie s'éveille, à la vue de cette imposante colonnade, et dispose la pensée à de solennelles émotions.

Et pourtant c'est bien toujours notre vieille scène, le berceau de maint talent généreux, l'arène de maint génie croissant. Et nous sommes toujours là, devant vous, nous, vos vieilles connaissances, qui nous sommes formés, sous vos yeux, avec une vive ardeur, un zèle soutenu. Un noble maître¹ a paru à cette place, vous transportant, par son génie créateur, aux sommets divins de son art. Oh! puisse le nouvel éclat de ce lieu attirer parmi nous les plus dignes! Puisse l'espérance que nous avons longtemps nourrie se changer en brillante réalité²! Un grand modèle éveille l'émulation et donne à la critique de plus hautes lois. Que cet auditoire, que ce théâtre nouveau deviennent donc les témoins du talent accompli! Aussi bien, où pourrait-il éprouver ses forces, renouveler, rajeunir sa gloire acquise, mieux qu'ici, devant ce cercle choisi, qui, sensible au moindre prestige de l'art, sait, avec une exquise délicatesse, saisir le génie dans ses traits les plus fugitifs?

Car il passe devant nos sens, rapide et sans laisser de trace, l'art merveilleux du comédien, tandis que l'œuvre du ciseau, le

1. Iffland, célèbre à la fois comme acteur et comme auteur dramatique.
2. On espérait qu'Iffland reviendrait au théâtre de Weimar et s'y fixerait.

chant du poète, vivent encore après des milliers d'années. Ici, la magie meurt avec l'artiste, et, comme le son expiré dans l'oreille, la prompte création du moment s'évanouit et nul monument durable n'en conserve la gloire. Cet art est difficile, sa récompense est passagère, la postérité ne tresse point de couronnes pour le comédien : qu'il soit donc avare du présent, qu'il remplisse, tout entière, l'heure qui est à lui, qu'il s'empare puissamment de ses contemporains et s'érige un vivant souvenir dans l'âme des plus dignes et des meilleurs ! Il jouit ainsi, par avance, de son immortalité de gloire, car celui qui satisfait les meilleurs de son temps a vécu pour tous les temps.

La nouvelle ère qui s'ouvre aujourd'hui, sur cette scène, pour l'art de Thalie, enhardit aussi le poète à quitter les sentiers battus, à vous transporter, du cercle étroit de la vie bourgeoise, sur un théâtre plus élevé, qui ne soit pas indigne de cette sublime époque où s'agitent nos efforts, notre espoir. Car un grand sujet peut seul remuer les profondeurs de l'humanité ; dans un cercle étroit, l'esprit se rétrécit ; l'homme grandit, quand son but s'élève.

Et maintenant, au terme sérieux de ce siècle, où la réalité même devient poésie, où nous voyons de puissantes natures lutter, sous nos yeux, pour un prix important ; où l'on combat pour les grands intérêts de l'humanité, la domination et la liberté : maintenant, l'art aussi, sur le théâtre, où il évoque des ombres, peut tenter un vol plus haut ; il le doit même, sous peine d'être éclipsé par le théâtre de la vie.

Nous voyons crouler de nos jours cette forme antique et solide que donna jadis aux royaumes de l'Europe (un siècle et demi s'est depuis écoulé) une paix désirée, le fruit si chèrement acheté de trente années de guerre lamentable. Laissez encore une fois l'imagination du poète faire passer devant vous cette sombre époque, et contemplez avec plus de joie le présent, et au loin l'avenir si riche d'espérances.

C'est au milieu de cette guerre que vous place aujourd'hui le poète. Seize années de ravage, de pillage, de misère, se sont écou-

lées; le monde fermente encore dans une sombre confusion, et nul espoir de paix ne rayonne dans le lointain. L'empire est l'arène des armes, les villes sont désertes, Magdebourg est en ruines, le commerce et l'industrie sont abattus; le bourgeois n'est plus rien, le guerrier est tout. L'impudence impunie brave les incéurs, et des hordes barbares, que la longue guerre a rendues sauvages, campent sur le sol dévasté.

Sur ce fond obscur de l'époque, se peint et se détache l'entreprise d'un téméraire courage et un caractère audacieux. Vous le connaissez.... ce créateur d'armées intrépides, l'idole du camp et le fléau des provinces, l'appui et l'effroi de son empereur, l'enfant aventureux de la fortune, qui, élevé par la faveur des temps, monta rapidement aux plus hauts degrés des honneurs, et, insatiable, aspirant toujours plus haut, tomba victime de son ambition indomptée. Obscurcie par la haine et la faveur des partis, l'image de son caractère nous apparaît incertaine, dans l'histoire; mais l'art doit maintenant le rapprocher, sous des traits humains, de vos yeux, et aussi de vos cœurs. Car, limitant et enchaînant toute chose, l'art ramène à la nature tous les extrêmes; il voit l'homme entraîné dans le torrent de la vie et impute aux astres funestes la plus grande part de sa faute.

Ce n'est pas lui qui se montrera aujourd'hui sur cette scène. Mais, dans ces bandes hardies que dirigent ses ordres puissants, que son esprit anime, sa silhouette vous apparaîtra, en attendant que la muse timide se hasarde à le placer devant vous sous sa forme vivante; car c'est sa puissance qui séduit son cœur, son camp peut seul expliquer son attentat.

Pardonnez donc au poète s'il ne vous entraîne pas tout d'une fois, d'un pas rapide, au dénouement de l'action, s'il ose dérouler à vos yeux, dans une suite de tableaux, ce grand sujet. Que le spectacle d'aujourd'hui gagne vos oreilles et vos cœurs à des accents inaccoutumés; qu'il vous ramène en arrière à cette époque, sur ce théâtre de guerre, tout nouveau pour vous, et que notre héros remplira bientôt de ses actions.

Et si, modestement, la muse, la libre déesse de la danse et du

chant, réclame encore une fois aujourd'hui son vieux privilège allemand, le jeu de la rime¹, ne l'en blâmez pas Non, plutôt, remerciez-la de transporter, en se jouant, la sombre image de la réalité dans le serein domaine de l'art, de détruire elle-même de bonne foi l'illusion qu'elle produit et de ne pas substituer ses trompeuses apparences à la vérité : la vie est sérieuse, l'art est riant et serein.

1. *Le Camp de Wallenstein* est écrit en vers rimés.

PERSONNAGES.

UN MARÉCHAL DES LOGIS, } d'un régiment de carabiniers de Tetzky
 UN TROMPETTE, }
 UN CANONNIER.
 DES TIRAILLEURS.
 DEUX CHASSEURS A CHEVAL de Holk.
 DES DRAGONS de Buttler.
 ARQUEBUSIERS du régiment de Tiefenbach.
 CUIRASSIER d'un régiment lombard.
 CUIRASSIER d'un régiment wallon.
 DES CROATES.
 DES UHLANS.
 UN CONSCRIT.
 UN BOURGEOIS.
 UN PAYSAN.
 LE FILS DU PAYSAN.
 UN CAPUCIN.
 UN MAITRE D'ÉCOLE de soldats.
 UNE VIVANDIÈRE.
 UNE SERVANTE.
 DES ENFANTS de troupe.
 DES MUSIENS.

La scène est devant la ville de Pilsen, en Bohême.

LE CAMP DE WALLENSTEIN.

SCÈNE I.

Des tentes de vivandières; par devant, une échoppe de mercerie, friperie, etc. Des soldats de toute couleur et de tout uniforme se pressent en foule. Toutes les tables sont occupées. Des Croates et des Uhlans font la cuisine à un feu de charbon. Une vivandière verse du vin. Des enfants de troupe jouent aux dés sur un tambour. On chante dans la tente.

UN PAYSAN et SON FILS.

LE FILS DU PAYSAN.

Père, ça ne finira pas bien. Restons à distance de cette foule de soldats. Ce sont de bourrus camarades. Pourvu qu'ils épargnent notre peau!

LE PAYSAN.

Eh quoi? Ils ne nous mangeront pas, bien qu'il y ait un peu d'effronterie dans leur fait. Vois-tu? il est venu de nouvelles troupes, elles arrivent à l'instant du Mein et de la Saale, elles apportent du butin, les choses les plus rares. C'est à nous, si nous savons nous y prendre. Un capitaine, qu'un autre avait percé d'un coup d'épée, m'a légué une heureuse paire de dés¹. Je veux une fois les essayer aujourd'hui, et voir s'ils ont en-

1. Les deux vers que traduit cette phrase sont de Goethe. Il les avait écrits de sa main sur le manuscrit. Schiller n'avait point indiqué l'origine des dés.

core leur ancienne vertu. Il faut seulement que tu prennes un air bien piteux : ce sont de joyeux et légers compagnons ; ils aiment qu'on les cajole et les loue ; aussitôt gagné, aussitôt dissipé. S'ils nous prennent notre bien par boisseaux, il nous faut le ravoïr par cuillerées ; si leurs sabres tapent dur, c'est à nous de ruser et de jouer au plus fin. (*On entend des chants et des cris de joie dans la tente.*) Quelle jubilation !... miséricorde divine ! Et tout cela aux frais du paysan, qu'on écorche. Voilà déjà huit mois que cet essaim couche dans nos lits et nos étables ; à plusieurs lieues à la ronde, il n'y a plus, dans tout le canton, ni plume ni poil ; aussi, de faim et de misère, sommes-nous presque réduits à nous ronger les os. Ce n'était pas pire ni plus intolérable quand le Saxon menait encore grand bruit dans le pays, et ceux d'à présent se nomment les Impériaux !

LE FILS.

Père, en voilà deux qui viennent de la cuisine : à les voir, il n'y a pas là grand'chose à prendre.

LE PAYSAN.

Ce sont des gens du pays, des Bohêmes, du régiment de carabiniers de Terschka ; il y a longtemps qu'ils sont établis dans ces cantonnements. Tout juste les pires entre tous, ils se pavent, se donnent des airs, et font comme s'ils étaient de trop grands personnages pour vider un verre avec le paysan. Mais je vois là-bas, à main gauche, trois tirailleurs, assis autour d'un feu ; ils m'ont bien l'air de Tyroliens. Viens, Émery ! Allons à eux : ce sont de joyeux compères, qui aiment à jaser, font les beaux et ont de la monnaie en poche. (*Ils vont vers les tentes.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARÉCHAL DES LOGIS,
LE TROMPETTE, UN UHLAN.

LE TROMPETTE.

Que veut ce paysan ? Détale, coquin !

LE PAYSAN.

Mes bons seigneurs, un morceau à manger et un coup à boire ! Nous n'avons encore rien pris de chaud d'aujourd'hui.

LE TROMPETTE.

Eh! il faut toujours que ça boive et dévore.

LE UHLAN, avec un verre.

Pas encore déjeuné? Tiens, bois, chien! (Il conduit le Paysan vers la tente; les autres viennent sur le devant.)

LE MARÉCHAL DES LOGIS, au Trompette.

Crois-tu que ce soit sans raison qu'on nous ait aujourd'hui donné double paye? uniquement pour que nous vivions dans l'abondance et la joie?

LE TROMPETTE.

Eh! mais la duchesse arrive aujourd'hui, avec la jeune princesse....

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Ce n'est là qu'un prétexte. Les troupes qui, des autres provinces, viennent d'arriver ici devant Pilsen, on veut que, sans retard, nous nous les attachions avec du bon vin et de bons morceaux; il faut que, sans retard, elles se trouvent satisfaites et s'unissent plus étroitement avec nous.

LE TROMPETTE.

Oui, il se trame encore quelque chose.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Messieurs les généraux et les commandants....

LE TROMPETTE.

C'est fort suspect, à ce qu'il me semble.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Qui se sont rassemblés ici en si grand nombre...

LE TROMPETTE.

On ne les a pas fait venir pour s'ennuyer.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et ces chuchotements, et ces gens qu'on dépêche....

LE TROMPETTE.

Oui, oui!

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et cette vieille perruque de Vienne qu'on voit rôder depuis hier¹, avec sa chaîne d'or de haute faveur: cela signifie quelque chose, je parie.

1. Pour satisfaire Goethe, qui d'abord, en recevant le manuscrit, avait exprimé des doutes au sujet du mot *perruque*, parce qu'il ignorait alors si, dès

LE TROMPETTE.

C'est encore quelqu'un de ces limiers, prenez-y garde, qui se met en quête du duc.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Vois-tu bien ? Ils ne se fient pas à nous, ils craignent les vus secrètes de Friedland. Il est, à leur gré, monté trop haut; ils voudraient bien le faire descendre.

LE TROMPETTE.

Mais nous le maintiendrons, nous, à sa hauteur. Si seulement tous pensaient comme vous et moi!

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Notre régiment et les quatre autres que commande Terschka, le beau-frère du duc, sont le corps le plus résolu de tout le camp, le plus dévoué, le plus attaché à sa personne; car enfin c'est lui-même qui nous a enrôlés, qui a nommé tous nos officiers : ils sont tous à lui, corps et âme.

SCÈNE III.

UN CROATE, *tenant un collier*; UN TIRAILLEUR *le suit*;

LES PRÉCÉDENTS.

LE TIRAILLEUR.

Croate, où as-tu volé ce collier ? Je te l'achète, il ne te sert à rien. Je te donne en retour cette paire de pistolets.

LE CROATE.

Non, non ! Tu veux m'attraper, tirailleur.

LE TIRAILLEUR.

Eh bien ! je te donne encore ce bonnet bleu. Je viens de

Le temps de la guerre de trente ans, on portait des perruques à Vienne, Schiller avait proposé de modifier ainsi ce passage :

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et ces chuchotements et cet espionnage, et tout ce mystère, et ces nombreux courriers....

LE TROMPETTE.

Oui, oui, cela signifie assurément quelque chose.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et ce collet roide d'Espagnol, qu'on voit rôder depuis hier, etc.

Mais, toute réflexion faite, Goethe, à qui l'auteur avait donné plein pouvoir, n'adopta pas la variante et laissa le texte tel qu'il était.

le gagner à la roue de fortune. Vois-tu? Il est superbe à porter.

LE CROATE *fait briller le collier au soleil.*

Mais c'est qu'il est de perles et de beau grenat. Regarde comme ça étincelle au soleil.

LE TIRAILLEUR *prend le collier.*

Je te donne encore mon flacon de campagne, par-dessus le marché. (*Il regarde le collier.*) Ce qui m'en plait, c'est seulement son éclat.

LE TROMPETTE.

Voyez donc comme il dupe le Croate! Partageons, tirailleur, et je me fais.

LE CROATE *a mis le bonnet.*

Ton bonnet est charmant.

LE TIRAILLEUR *fait signe au Trompette.*

Nous troquons, ces messieurs sont témoins.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN CANONNIER.

LE CANONNIER *s'approche du Maréchal des logis.*

Eh bien, frère carabinier? Nous chaufferons-nous encore longtemps les mains, quand déjà les ennemis tiennent bravement la campagne?

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Êtes-vous si pressé, monsieur le canonnier? Les chemins ne sont pas encore praticables.

LE CANONNIER.

Ce n'est pas pour moi, je me trouve très-commodément ici; mais il est arrivé un courrier qui annonce que Ratisbonne est pris.

LE TROMPETTE.

Alors, nous serons bientôt à cheval.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Oui sans doute, pour défendre le territoire du Bavaois, qui est si malveillant pour le prince? M'est avis que nous ne nous échaufferons guère.

LE CANONNIER.

Vous croyez?... Que ne savez-vous pas?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; DEUX CHASSEURS; puis UNE VIVANDIÈRE; DES ENFANTS DE TROUPE; LE MAÎTRE D'ÉCOLE; UNE SERVANTE.

PREMIER CHASSEUR.

Vois, vois donc! Nous rencontrons joyeuse compagnie.

LE TROMPETTE.

Qu'est-ce que ça peut être que ces habits verts? Ils arrivent tout coquets et brillants.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Ce sont des chasseurs de Holk; leurs tresses d'argent, ils ne les ont pas cherchées à la foire de Leipzig.

LA VIVANDIÈRE *vient et apporte du vin.*

Soyez les bienvenus, messieurs!

PREMIER CHASSEUR.

Eh! quoi? tonnerre! Mais c'est Gustine de Blasewitz.

LA VIVANDIÈRE.

Oui vraiment! Et ce beau monsieur est sans doute le long Pierre d'ltzehœ? qui, avec notre régiment, a dissipé les vieux ducats de son père, à Gluckstadt, dans une joyeuse nuit....

PREMIER CHASSEUR.

Et a quitté la plume pour la carabine.

LA VIVANDIÈRE.

Eh! nous sommes donc de vieilles connaissances?

PREMIER CHASSEUR.

Et c'est en Bohême que nous nous rencontrons.

LA VIVANDIÈRE.

Aujourd'hui ici, et demain là, compère.... selon que le rude balai de la guerre vous pousse et vous lance d'un endroit à un autre. J'ai bien circulé depuis.

PREMIER CHASSEUR.

Je veux vous croire. Cela se voit.

LA VIVANDIÈRE.

J'ai monté jusqu'à Tèmeswar, avec les chariots des bagages, quand nous donnions la chasse à Mansfeld. J'ai campé avec

Friedland devant Stralsund; mon commerce s'y est ruiné. Je suis allée avec les renforts devant Mantoue, puis je suis rentrée avec Féria, et j'ai fait un crochet vers Gand, avec un régiment espagnol. Maintenant je veux essayer, dans le pays de Bohême, d'encaisser mes vieilles créances... et voir si le prince m'aidera à ravoïr mon argent. Voilà ma tente de cantinière.

PREMIER CHASSEUR.

Eh! tu vas trouver ici tout à la fois! Mais qu'as-tu donc fait de cet Écossais avec qui, dans le temps, tu courais le monde?

LA VIVANDIÈRE.

Le coquin! Il m'a joliment trompée. Il est loin, il est parti avec toutes mes économies, le fruit de mes privations. Il ne m'a laissé que ce fainéant!

UN ENFANT DE TROUPE *vient en sautant.*

Maman! est-ce que tu parles de mon papa?

PREMIER CHASSEUR.

Eh! eh! c'est à l'empereur à nourrir ça. Il faut que l'armée se régénère toujours.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE *vient.*

Allons, à l'école! En route, polisson!

PREMIER CHASSEUR.

C'est que ça a peur aussi d'être enfermé dans une chambre étroite.

LA SERVANTE.

Tante, ils veulent partir.

LA VIVANDIÈRE.

J'y vais, j'y vais.

PREMIER CHASSEUR.

Eh! qu'est-ce donc que ce minois fripon?

LA VIVANDIÈRE.

C'est l'enfant de ma sœur... de celle qui est en pays d'empire.

PREMIER CHASSEUR.

Ah! Ainsi une chère nièce? (*La Vivandière sort.*)

SECOND CHASSEUR, *retenant la jeune fille.*

Restez donc avec nous, belle enfant.

LA SERVANTE.

Il y a là-bas des hôtes à servir. (*Elle se dégage et sort.*)

PREMIER CHASSEUR.

La fillette n'est pas un vilain morceau.... Et la tante.... mille tonnerres! Comme les messieurs du régiment se sont arraché ce joli petit masque! Que de gens ne connaît-on pas? Et comme le temps s'envole!... Que ne suis-je pas destiné à voir encore en ce monde! (*Au Maréchal des logis et au Trompette.*) A votre santé, messieurs!... Laissez-nous prendre aussi une petite place auprès de vous.

SCÈNE VI.

LES CHASSEURS, LE MARÉCHAL DES LOGIS,
LE TROMPETTE.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Nos sincères remerciements! De tout cœur! Nous allons nous serrer. Soyez les bienvenus en Bohême!

PREMIER CHASSEUR.

Vous êtes assis chaudement ici. Nous, en terre ennemie, nous étions, pendant ce temps, mal à l'aise.

LE TROMPETTE.

On ne le dirait pas, à vous voir; vous êtes superbes.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Oui, oui, dans le cercle de la Saale et en Misnie, on ne chante pas trop, messieurs, vos louanges.

SECOND CHASSEUR.

Laissez donc! Qu'est-ce que cela signifie? Les Croates en faisaient bien d'autres; il ne nous restait qu'à glaner.

LE TROMPETTE.

Vous avez là une jolie dentelle au collet, et comme ces chausses vous vont! De beau linge, un chapeau à plumes! Comme tout cela fait de l'effet! Faut-il que la fortune sourie toujours à ces gaillards! et jamais rien de tel n'arrive à l'un de nous.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Nous sommes, en revanche, le régiment de Friedland. On nous doit honneur et respect.

PREMIER CHASSEUR.

Ce n'est pas là un compliment pour nous autres. Nous portons son nom tout comme vous.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Oui, vous appartenez aussi à toute la masse.

PREMIER CHASSEUR.

Vous êtes sans doute d'une race à part? Toute la différence est dans les habits, et je me trouve parfaitement dans le mien.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Monsieur le chasseur, je suis forcé de vous plaindre. Vous vivez dehors chez les paysans. Les fines manières et le bon ton, ça ne s'apprend qu'en vivant autour du général.

PREMIER CHASSEUR.

Elle vous a mal profité, la leçon. Sa manière de tousser, de cracher, vous l'avez heureusement copiée; mais son génie, je pense, son esprit, ce n'est pas à la parade qu'il se montre.

SECOND CHASSEUR.

Tonnerre de Dieu! Demandez de nos nouvelles où vous voudrez, partout on nous appelle les fougueux chasseurs de Friedland, et nous ne faisons pas honte à ce nom.... Par les terres des amis, des ennemis, nous avançons hardiment, à travers les grains, les moissons dorées.... Ils connaissent le cor des chasseurs de Holk.... Près et loin au même instant, prompts comme le déluge, nous voilà !... Comme la flamme, dans la nuit obscure, s'empare des maisons, quand personne ne veille.... alors rien ne sert, ni défense, ni fuite; l'ordre, la discipline n'ont plus d'empire.... La fillette (la guerre est sans pitié) se débat dans nos bras vigoureux. Questionnez, je ne le dis pas par bravade, à Baireuth, dans le Voigtland, en Westphalie, partout où nous avons passé.... Les enfants et les enfants des enfants, dans cent ans d'ici et encore cent ans, y parleront de Holk et de ses bandes.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Oui, nous y voilà! Est-ce donc le fracas, le tapage, qui fait le soldat? Ce qui le fait, vraiment, c'est la précision des mouvements, le sens et l'aptitude, l'idée, la prompte intelligence, le fin coup d'œil.

PREMIER CHASSEUR.

Dites la liberté. Avec vos simagrées! qu'il me faille en jaser avec vous.... Me suis-je donc sauvé de l'école et des leçons, pour retrouver au camp la corvée et la galère, la salle d'étude et ses

étroites murailles?... Je veux vivre dans l'abondance et découvert, voir tous les jours quelque chose de nouveau, me confier gaiement au moment présent, ne regarder ni en avant, ni en arrière.... Si j'ai vendu ma peau à l'empereur, c'est uniquement pour être quitte de tout souci. Menez-moi bravement au milieu du feu, par delà le Rhin rapide et profond.... que sur trois hommes, il n'en revienne que deux : je ne regimberai ni ne ferai de façons.... mais du reste, il ne faut pas, je vous en prie, qu'on me tourmente de quoi que ce soit.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Hé! hé! ne demandez-vous rien de plus? Ça peut se trouver sous la casaque.

PREMIER CHASSEUR.

Quelle torture, quel ennui n'était-ce pas chez Gustave, le Suédois, le bourreau de ses gens? Il faisait de son camp une église, et fixait des heures de prière, au matin, dès le réveil, et à la retraite. Et si parfois nous nous mettions un peu en train, il nous préchait lui-même du haut de son cheval.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Oui, c'était un maître craignant Dieu.

PREMIER CHASSEUR.

Les filles, il ne les laissait pas même passer; il fallait sur-le-champ les conduire à l'autel. Alors je décampai, je n'y pouvais plus tenir.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Là aussi, il en va tout autrement aujourd'hui.

PREMIER CHASSEUR.

Je passai au galop chez les gens de la ligue : ils s'apprêtaient tout juste à marcher sur Magdebourg. Ah! c'était déjà bien autre chose! Tout allait plus gaiement et plus librement. Le vin, le jeu, les fillettes à foison! Là vraiment la joie n'était pas mesquine, car Tilly s'entendait au commandement. Il était dur pour lui-même, mais au soldat il passait bien des choses, et, pourvu que ça ne sortit pas de sa cassette, sa devise était : Vivre et laisser vivre. Mais la fortune ne lui resta pas fidèle.... Depuis cette fatalité de Leipzig, rien ne marchait plus; tout chez nous se trouvait arrêté. Partout où nous paraissions et frappions à la porte, on ne saluait ni n'ouvrait. Il fallait se pousser d'un endroit

à un autre : le respect d'autrefois était bien loin.... Alors je m'engageai chez les Saxons : là, pensais-je, ma fortune ne pouvait manquer de croître.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Eh! vous êtes arrivé là bien à point pour le butin de Bohême.

PREMIER CHASSEUR.

Ça alla mal pour moi. Nous étions tenus à une sévère discipline, on ne nous laissait pas agir en vrais ennemis, il fallait garder les châteaux de l'empereur, faire mille façons, mille compliments; nous menions la guerre, comme si c'était pure plaisanterie; nos cœurs n'étaient qu'à moitié à la chose, nous ne voulions nous brouiller sans retour avec personne : bref, il y avait là peu d'honneur à gagner, et, de dépit, je n'aurais pas tardé à retourner à mon bureau, si, dans ce temps-là même, Friedland n'eût fait recruter sur toutes les routes.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et combien de temps comptez-vous durer ici?

PREMIER CHASSEUR.

Allez, plaisantez! Tant que ce sera lui qui commandera, par mon âme! je ne penserai pas à désertir. Où le soldat peut-il acheter une vie meilleure?... Ici, tout va selon la coutume de la guerre, tout est taillé en grand, et l'esprit qui anime tout le corps, emporte, comme un souffle puissant, jusqu'au dernier cavalier. Ici je marche d'un pas assuré, et puis passer hardiment par-dessus le bourgeois, comme mon général sur la tête des princes. C'est comme dans les temps anciens, où le sabre encore avait toute puissance. Il n'y a ici qu'une faute et qu'un crime : contredire indiscrètement un ordre. Tout ce qui n'est pas défendu est permis. Personne ne vous demande quelle est votre croyance. Il n'existe en somme que deux sortes de choses : ce qui est de l'armée et ce qui n'en est pas, et je n'ai de devoirs qu'envers le drapeau.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Maintenant vous me plaisez, chasseur. Vous parlez en cavalier de Friedland.

PREMIER CHASSEUR.

Celui-là n'exerce pas le commandement comme une fonction,

comme un pouvoir qui vient de l'empereur. Ce n'est pas le service de l'empereur qui lui importe. Quel gain a-t-il procuré à l'empereur? Qu'a-t-il fait, avec sa grande puissance, pour la protection et la défense du pays? Il a voulu fonder un empire de soldats, embraser et incendier le monde, prétendre à tout faire et tout oser....

LE TROMPETTE.

Silence! Qui peut risquer un tel langage?

PREMIER CHASSEUR.

Ce que je pense, j'ai le droit de le dire. La parole est libre, dit le général.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

C'est son mot, je l'ai entendu plus d'une fois, j'y étais : « La parole est libre, l'action est muette, l'obéissance aveugle; » ce sont là textuellement ses paroles.

PREMIER CHASSEUR.

Si ce sont tout juste ses paroles, je l'ignore; mais la chose est comme il le dit.

SECOND CHASSEUR.

Jamais, pour lui, la fortune des armes ne tourne, comme cela se voit chez les autres généraux. Tilly a survécu à sa gloire; mais, sous la bannière de Friedland, je suis assuré de vaincre. Il ensorcelle la fortune, il faut qu'elle lui soit fidèle. Qui combat sous ses enseignes, se trouve sous une protection toute particulière, car tout le monde ne sait-il pas que Friedland a un diable de l'enfer à sa solde?

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Oui, pour invulnérable, il l'est sans aucun doute; car, à la sanglante affaire de Lützen, il allait et venait, de sang-froid, sur son cheval, sous le feu, sous les foudres. Son chapeau fut troué par les balles, elles traversèrent ses bottes, son pourpoint, on en voyait distinctement les traces, mais pas une n'a pu lui entamer la peau, parce que l'onguent infernal le préservait.

PREMIER CHASSEUR.

Quel miracle nous contez-vous là? Il porte une cuirasse de peau d'élan que les balles ne peuvent percer.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Non, c'est un onguent d'herbes de sorcières, cuites et bouillies avec des paroles magiques.

LE TROMPETTE.

Ça ne se passe pas naturellement.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Ils disent qu'il lit aussi dans les étoiles les choses futures, les prochaines comme les lointaines. Mais je sais mieux ce qu'il en est. Un petit homme gris a coutume d'entrer chez lui, aux heures de la nuit, à travers les portes closes. Les sentinelles lui ont souvent crié : « Qui vive ? » et il est toujours arrivé quelque grand événement quand le petit habit gris venait et paraissait.

SECOND CHASSEUR.

Oui, il s'est donné au diable, et voilà pourquoi nous menons si joyeuse vie.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN CONSCRIT, UN BOURGEOIS,
DES DRAGONS.

LE CONSCRIT sort de la tente, un casque sur la tête et une bouteille de vin à la main.

Mes compliments à mon père et aux frères de mon père. Je suis soldat, et ne reviendrai jamais.

PREMIER CHASSEUR.

Voyez, ils nous amènent un nouveau venu.

LE BOURGEOIS.

Oh! prends-y garde, François, tu t'en repentiras!

LE CONSCRIT *chante.*

Tambours et fifres,
Bruit belliqueux!
Voyager, rôder
Par le monde,
Mener son coursier,
Et vivement, tour à droi
L'épée au côté,
Partir au galop,
Alerte et rapide,

Libre comme le pinson,
 Dans les buissons, les arbres,
 Dans les plaines de l'air!
 Hourra! moi, je suis la bannière de Friedland!

SECOND CHASSEUR.

Voyez donc! c'est un brave compagnon! (*Ils le saluent.*)

BOURGEOIS.

Oh! laissez-le; c'est le fils d'une honnête famille.

PREMIER CHASSEUR.

Et nous donc? On ne nous a pas non plus trouvés dans la rue.

LE BOURGEOIS.

Je vous dis qu'il a du bien, des moyens. Tâtez la fine étoffe de son sarreau.

LE TROMPETTE.

L'uniforme impérial, voilà le plus grand honneur.

LE BOURGEOIS.

Il hérite d'une petite fabrique de bonnets.

SECOND CHASSEUR.

Le bonheur de l'homme, c'est sa volonté.

LE BOURGEOIS.

Sa grand'mère lui laisse un petit commerce et une boutique.

PREMIER CHASSEUR.

Fi donc! qui veut vendre des allumettes?

LE BOURGEOIS.

Plus, un détail de vin de sa marraine, une cave avec vingt pièces de vin.

LE TROMPETTE.

Il les boira avec ses compagnons.

SECOND CHASSEUR.

Écoute-moi! je veux que tu sois mon camarade de tente.

LE BOURGEOIS.

Il laisse là une fiancée dans les larmes et la douleur.

PREMIER CHASSEUR.

Fort bien! C'est montrer un cœur de fer.

LE BOURGEOIS.

La grand'mère mourra de chagrin.

SECOND CHASSEUR.

Tant mieux ! il héritera sans retard.

LE MARÉCHAL DES LOGIS *s'approche d'un air grave, et pose la main sur le casque du Conscrit.*

Vois-tu, l'ami, tu as bien réfléchi ; tu as revêtu un nouvel homme. Avec ce casque et l'épée, tu t'associes à une classe honorable. Il faut maintenant qu'un esprit distingué entre en toi....

PREMIER CHASSEUR.

Et il faut surtout ne pas épargner l'argent.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Te voilà prêt à naviguer sur le vaisseau de la Fortune. Le globe est tout ouvert devant toi. Qui ne risque rien ne doit rien espérer. Le bourgeois, indolent et stupide, ne fait que tourner comme le cheval du teinturier, toujours en rond. Le soldat peut arriver à tout ; car, aujourd'hui, la guerre est le seul mot d'ordre en ce monde. Regarde-moi ! Avec cet habit, vois-tu, je porte le bâton de l'empereur, et tout gouvernement sur la terre, sache-le bien, a dû naître du bâton. Le sceptre dans la main du roi n'est qu'un bâton ; c'est connu. Et quand une fois on s'est poussé au grade de caporal, on a le pied sur l'échelle de la plus haute puissance ; et tu peux bien aussi arriver encore là.

PREMIER CHASSEUR.

Pourvu que tu saches lire et écrire.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Je vais sur-le-champ t'en donner un exemple, dont j'ai été témoin en personne il y a peu de temps. Voilà le chef du corps des dragons, il s'appelle Butler. Nous servions ensemble comme simples soldats, il n'y a pas trente ans, à Cologne sur le Rhin ; maintenant on l'appelle général major. Cela vient de ce qu'il s'est bravement distingué, qu'il a rempli le monde de son renom guerrier, pendant que mes services restaient ignorés. Oui, et Friedland lui-même, vois-tu, notre général et maître absolu, qui peut aujourd'hui tout oser et tout faire, ce n'était d'abord qu'un simple gentilhomme ; et, parce qu'il s'est confié à la déesse de la guerre, il s'est édifié cette grandeur. Après l'empereur, il est le premier ; et qui sait où il peut encore atteindre et parvenir ? (*Finement.*) Car nous ne sommes pas encore au soir de dernier jour.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, il a commencé petit, et il est aujourd'hui si grand! car à Altdorf¹, quand il portait le collet d'étudiant, il menait la vie, avec votre permission, d'une façon un peu libertine et gaillarde : il assomma, peu s'en faut, son surveillant. Là-dessus, messieurs de Nuremberg voulurent sans façon le fourrer au cachot. C'était tout juste un nid de construction toute nouvelle; son premier habitant devait le baptiser. Mais comment s'y prend-il? Il fait sagement trotter devant lui son caniche, et encore aujourd'hui la prison tire son nom du chien. Un vrai gaillard se reconnaît là. Parmi tous les hauts faits du général, ce tour-là m'a toujours plu tout particulièrement. *(Pendant ce temps, la jeune fille a servi; le second Chasseur badine avec elle.)*

UN DRAGON intervient.

Camarade, finissez!

SECOND CHASSEUR.

Qui diable a le droit de se mêler de ça?

LE DRAGON.

Je me contente de vous le dire, cette fille est à moi.

PREMIER CHASSEUR.

Il veut une maîtresse pour lui tout seul! Dragon, as-tu ton bon sens? dis-moi.

SECOND CHASSEUR.

Il veut faire ménage à part dans le camp. Le joli minois d'une fillette doit être un bien commun, comme la lumière du soleil. *(Il l'embrasse.)*

LE DRAGON *la lui arrache.*

Je le répète, je n'endure pas cela.

PREMIER CHASSEUR.

Gai! gai! voilà les gens de Prague.

SECOND CHASSEUR.

Cherches-tu une querelle? Je suis ton homme.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Paix, messieurs! Un baiser est libre.

1. Petite ville de Bavière, où il y avait anciennement une université célèbre; à huit lieues Est de Nuremberg.

SCÈNE VIII.

DES OUVRIERS MINEURS s'avancent sur la scène et jouent une valse, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. LE PREMIER CHASSEUR danse avec LA SERVANTE, LA VIVANDIÈRE avec LE CONSCRIT. La jeune fille s'échappe; le Chasseur la poursuit, et il se trouve qu'il empoigne LE CAPUCIN, qui entre au même instant.

LE CAPUCIN.

Hourra! bravo! Tra la la la! Ça va certes bien ici; j'en suis! Est-ce là une armée de chrétiens? Sommes-nous des Turcs? Sommes-nous des antibaptistes? Se moque-t-on ainsi du dimanche, comme si le Dieu tout-puissant avait la goutte aux mains et ne pouvait plus frapper à son gré? Est-ce le temps de faire ripaille, de banqueter, de chômer? *Quid hic statis otiosi?* Que restez-vous là les bras croisés? La furie de la guerre est déchaînée aux bords du Danube, le boulevard de la Bavière est tombé, Ratisbonne est aux griffes de l'ennemi, et l'armée demeure tranquille en Bohême, se soigne le ventre, prend peu de souci, et s'inquiète plutôt de la bouteille que de la bataille, aime mieux aiguiser ses dents que son sabre, se houpiller avec les filles, et dévorer les tranches de bœuf que Front-de-Bœuf¹. La chrétienté est en deuil, sous le sac et la cendre; le soldat n'a de sac que pour le bien garnir. C'est un temps de larmes et de désolation; au ciel apparaissent des signes et des merveilles, et du sein des nuages, rouges de sang, le bon Dieu suspend là-haut le manteau de la guerre, et montre la comète, comme une verge menaçante, à la fenêtre du ciel. Tout l'univers est un séjour de plaintes, l'arche de l'Église nage dans le sang, et l'empire romain, miséricorde divine! devrait se nommer non le riche, mais le pauvre romain². Le courant du Rhin est devenu un courant de chagrin; les couvents sont des nids vidés, les évêchés sont

1. Traduction des deux mots allemands qu'on trouve dans le nom propre *Oxenstirn*.

2. Il y a là un jeu de mots intraduisible. *Reich*, comme substantif, signifie empire; et comme adjectif, riche. Dans la suite, il y a beaucoup d'autres jeux semblables qui ne peuvent guère se reproduire en français.

changés en solitudes; les moutiers, les bénéfices, en repaires de routiers, de maléfices, et toutes les terres bénies de l'Allemagne ont été métamorphosées en lieux maudits.... D'où vient cela? Je vais vous l'apprendre : cela vient de vos vices et de vos péchés, des abominations de la vie païenne à laquelle se livrent officiers et soldats; car le péché est l'aimant qui attire le fer au cœur de ce pays. De l'iniquité sortent les maux et les armes, comme de l'oignon piquant les larmes. Après l'U vient le V¹; c'est l'ordre de l'A B C.

Ubi erit victoriae spes, si offenditur Deus? Comment peut-on vaincre, quand on manque la messe et le sermon, et qu'on n'est que des piliers de cabaret? La femme de l'Évangile retrouva le denier perdu; Saül, l'âne de son père; Joseph, ses bons petits frères; mais celui qui, chez les soldats, cherche la crainte de Dieu, les bonnes mœurs et la pudcur, ne trouvera pas grand-chose, quand il allumerait cent lanternes. A la parole du prédicateur du désert, comme nous lisons dans l'Évangéliste, accouraient aussi des soldats; ils faisaient pénitence, se laissaient baptiser, et lui demandaient : *Quid faciemus nos?* Comment nous y prendrons-nous pour entrer dans le sein d'Abraham? *Et ait illis.* Et il dit : *Neminem concutatis;* si vous n'écorchez et ne maltraitez personne. *Neque calumniam facialis;* si vous ne calomniez personne, ne mentez contre personne. *Contenti estote,* si vous vous contentez, *stipendiis vestris,* de votre solde, et maudissez toute mauvaise habitude. Il y a un commandement qui dit : « Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu; » et où entend-on plus de blasphèmes qu'ici, dans les quartiers de Friedland? Si, à chaque tonnerre, à chaque éclair qui jaillit du bout de votre langue, il fallait sonner les cloches dans le pays d'alentour, on ne pourrait bientôt plus trouver de sacristains; et si, à chaque vœu coupable qui sort de votre bouche impure, il vous tombait un cheveu du toupet, vous seriez rasés net d'ici à demain matin, fût-il aussi épais que la crinière d'Absalon. Josué était pourtant aussi un soldat, le roi David a tué Goliath, et dans quel livre lit-on que leurs bouches, comme les vôtres, ne sussent

1. Encore un trait grotesque. Le mot allemand *weh*, en latin *væ* « malheur, » se prononce comme le nom de la lettre V.

vomir que malédictions ? Il ne faut pourtant pas, ce me semble, ouvrir la bouche plus grande pour un « Dieu me protège ! » que pour un « Sacrebleu ! » Mais ce dont le vase est plein, il en regorge et déborde.

Un autre commandement dit : « Tu ne déroberas pas. » Oui, celui-là, vous le suivez à la lettre, car vous emportez tout ouvertement. Rien n'est à l'abri de vos serres, de vos griffes de vautours, de vos ruses, de vos méchantes pratiques, ni l'argent dans le bahut, ni le veau dans la vache; vous prenez l'œuf et en outre la poule. Que disait le prédicateur ? *Contenti estote*, contentez-vous de votre pain de munition. Mais comment pourrait-on louer les serviteurs, quand le scandale vient d'en haut ? Tels membres, tel chef; car celui-là, qui sait à qui il croit ?

PREMIER CHASSEUR.

Monsieur le moine, vous pouvez nous injurier, nous autres soldats, mais il ne faut pas venir insulter notre général.

LE CAPUCIN.

*Ne custodias gregem meam*¹. C'est une sorte d'Achab et de Jéroboam, qui détourne les peuples de la vraie foi et les convertit aux faux dieux.

LE TROMPETTE et LE CONSCRIT.

Ne nous répétez pas cela !

LE CAPUCIN.

Une sorte de fier-à-bras et de mangeur d'acier. Il veut prendre tous les châteaux forts. Sa bouche impie s'est vantée qu'il aurait la ville de Stralsund, fût-elle attachée au ciel avec des chaînes.

LE TROMPETTE.

Personne ne bâillonnera-t-il sa bouche de vipère ?

LE CAPUCIN.

Un conjureur de diable, un roi Saül, un Jéhu, un Holopherne. Il renie, comme Pierre, son Maître et Seigneur : voilà pourquoi il ne peut entendre chanter le coq.

LES DEUX CHASSEURS.

Moinet maintenant c'est fait de toi....

LE CAPUCIN.

Un de ces fins renards comme Hérode....

1. Le féminin *meam* au lieu du masculin *meum*. La faute est faite à dessein pour la rime.

LE TROMPETTE et LES DEUX CHASSEURS, *s'avancant sur lui.*
Tais-toi! tu es mort.

LES CROATES *interviennent.*

Reste, petit père, et n'aie pas peur; dis tes dictons et conte-nous ça.

LE CAPUCIN *crie plus haut.*

Un orgueilleux Nabuchodonosor, un père des péchés, un hérétique pestilentiel. Il se fait nommer Wallenstein, ou la Pierre du rempart¹. Oui certes, il est pour nous tous une pierre d'achoppement et de scandale, et faut que l'empereur laissera commander ce Friedland, il n'y aura pas de paix dans le pays. (*En disant ces derniers mots, qu'il prononce à haute voix, il a fait peu à peu retraite, pendant que les Croates écartent de lui les autres soldats.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *sans le Capucin.*

PREMIER CHASSEUR, *au Maréchal des logis.*

Dites-moi, qu'entend-il par ce coq que le général ne peut entendre chanter? C'était dit simplement, je suppose, pour l'insulter et le braver?

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Sur ce point, je veux vous satisfaire. Ce n'est pas tout à fait sans raison. Le général est étrangement organisé; il a surtout les oreilles très-chatouilleuses. Il ne peut pas entendre miauler le chat, et quand le coq chante, ça lui fait horreur.

PREMIER CHASSEUR.

Il a ça de commun avec le lion.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Il faut qu'il y ait un profond silence autour de lui; c'est la consigne des sentinelles. Il médite de si grandes choses!

DES VOIX *dans la tente. Tumulte.*

Empoignez-le, le coquin! Tapez dessus! tapez dessus!

1. C'est le sens du nom propre *Wallenstein*, d' composé en deux noms communs. — Dans tout ce sermon du capucin, Schiller a pris pour modèle le fameux sermon de Abrahah à Sana'a, qui vivait dans la seconde moitié

LA VOIX DU PAYSAN.

Au secours! miséricorde!

D'AUTRES VOIX.

Paix! silence!

PREMIER CHASSEUR.

Que le diable m'emporte! on se tape là dedans.

SECOND CHASSEUR.

Il faut que j'y sois. (*Ils courent dans la tente.*)

LA VIVANDIÈRE sort.

Des coquins et des voleurs!

LE TROMPETTE.

Dame hôtesse, qu'est-ce qui vous met si fort en colère?

LA VIVANDIÈRE.

Le gueux! le fripon! le vagabond! Il faut que ça se passe dans ma tente! Ça me déshonore auprès de tous MM. les officiers.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Petite cousine, qu'y a-t-il donc?

LA VIVANDIÈRE.

Ce qu'il y a? Ils viennent d'attraper un paysan qui avait sur lui de faux dés.

LE TROMPETTE.

Ils l'amènent ici avec son garçon.

SCÈNE X.

DES SOLDATS traînent LE PAYSAN sur la scène.

PREMIER CHASSEUR.

Il faut qu'il gigotte.

TIRAILLEURS et DRAGONS.

Au prévôt! au prévôt!

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

L'ordonnance a paru tout dernièrement.

LA VIVANDIÈRE.

Dans une heure, je le verrai pendu.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Mauvais métier a mauvais salaire.

PREMIER ARQUEBUSIER, à l'autre.

Ça vient du désespoir; car, voyez, on commence par les ruiner : cela s'appelle les pousser nous-mêmes au vol.

LE TROMPETTE.

Quoi? quoi? N'allez-vous pas le défendre encore? Le chien! Êtes-vous possédé du diable?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Le paysan est aussi un homme... on peut dire.

PREMIER CHASSEUR, au Trompette.

Laisse-les aller! Ce sont des gens de Tiefenbach, des compagnons tailleurs et gantiers; ils ont été en garnison à Brieg, et savent joliment quel est l'usage à la guerre.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DES CUIRASSIERS.

PREMIER CUIRASSIER.

Paix! Que veut-on à ce paysan?

PREMIER TIRAILLEUR.

C'est un fripon; il a trompé au jeu.

PREMIER CUIRASSIER.

Est-ce toi qu'il aurait trompé?

PREMIER TIRAILLEUR.

Oui, et il m'a complètement dépouillé.

PREMIER CUIRASSIER.

Comment? Tu es unsoldat de Friedland, et tu peux te ravalier, te déshonorer ainsi? essayer ton bonheur avec un paysan? Qu'il coure tant qu'il peut courir. (*Le Paysan s'échappe; les autres se rapprochent et se groupent.*)

PREMIER ARQUEBUSIER.

En voilà un qui va vite en besogne et qui est résolu. C'est bon avec ces sortes de gens. Qui est-il? Ce n'est pas un Bohême.

LA VIVANDIÈRE.

C'est un Wallon! Respect à lui! Un des cuirassiers de Pappenheim.

PREMIER DRAGON. *Il s'approche du groupe.*

C'est le jeune Piccolomini qui les commande à présent. Ils

l'ont eux-mêmes choisi pour colonel, à la bataille de Lützen, quand Pappenheim eut été tué.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ils se sont permis cela ?

PREMIER DRAGON.

Ce régiment a certains privilèges. Il a toujours marché en tête à chaque affaire. Il a aussi sa justice à lui, et Friedland l'aime tout particulièrement.

PREMIER CUIRASSIER, à l'autre.

Mais aussi, est-ce bien sûr ? De qui vient la nouvelle ?

SECOND CUIRASSIER.

Je la tiens de la bouche même du colonel.

PREMIER CUIRASSIER.

Que diable ! nous ne sommes pas leurs chiens.

PREMIER CHASSEUR.

Qu'ont-ils donc là ? Ils sont tout aigris.

SECOND CHASSEUR.

Est-ce, messieurs, quelque chose qui nous concerne aussi ?

PREMIER CUIRASSIER.

Ça n'est gai pour personne. (*Les soldats se rapprochent.*) Ils veulent nous envoyer, comme troupes prêtées, dans les Pays-Bas. Cuirassiers, chasseurs, tirailleurs à cheval, en tout huit mille hommes, doivent sauter en selle.

LA VIVANDIÈRE.

Quoi ? quoi ? il faut nous remettre en route ? Ce n'est que d'hier que je suis revenue de Flandre.

SECOND CUIRASSIER, aux dragons.

Vous, les gens de Buttler, vous devez aussi partir avec nous.

PREMIER CUIRASSIER.

Et surtout nous autres Wallons.

LA VIVANDIÈRE.

Mais ce sont là les meilleurs escadrons !

PREMIER CUIRASSIER.

Nous devons y accompagner l'homme de Milan.

PREMIER CHASSEUR.

L'infant ! Voilà qui est curieux !

SECOND CHASSEUR.

Le prêtre ! Alors le diable est déchaîné.

PREMIER CUIRASSIER.

Nous devons quitter Friedland, qui traite si noblement le soldat, et nous mettre en campagne avec l'Espagnol, avec ce ladre, que nous haïssons de tout cœur? Non, ça ne va pas. Nous déserterons.

LE TROMPETTE.

Eh! que diable avons-nous à faire là? C'est à l'empereur que nous avons vendu notre sang, et non au chapeau rouge d'Espagne.

SECOND CHASSEUR.

C'est uniquement sur la parole et la foi de Friedland que nous nous sommes engagés dans la cavalerie. N'eût été pour l'amour de Friedland, jamais Ferdinand ne nous aurait eus.

PREMIER DRAGON.

N'est-ce pas Friedland qui nous a organisés? C'est sa fortune qui doit nous conduire.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Laissez-moi vous expliquer... Écoutez-moi. Tous ces propos ne mènent à rien. Je vois plus loin que vous tous. Il y a là derrière quelque mauvais piège.

PREMIER CHASSEUR.

Écoutez le livre d'ordonnance! Paix donc!

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Cousine Gustine, commencez par me verser encore un petit verre de melnick¹ pour l'estomac, et ensuite je vous dirai mes idées.

LA VIVANDIÈRE, lui versant à boire.

Voilà, monsieur le maréchal des logis! Vous me faites peur. Pourtant, il ne se cache là-dessous rien de funeste, j'espère.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Voyez, messieurs, c'est sans doute une fort bonne chose que chaque homme considère d'abord ce qui est le plus près; mais, comme le général a coutume de dire, il faut toujours embrasser l'ensemble. Nous nous appelons tous les troupes de Friedland. Le bourgeois nous donne le logement, et nous soigne, et nous prépare la soupe bien chaude. Le paysan est forcé d'atteler son

1. Vin de Bohême, récolté à Melnick, au confluent de la Moldau et de l'Elbe.

cheval et son bœuf devant nos chariots à bagages; toute plainte est inutile. Qu'un caporal avec sept hommes se fasse seulement sentir de loin dans un village, il y devient l'autorité suprême; il peut, à son gré, y commander, y régner. Par le diable! ils ne nous aiment guère, tous tant que nous sommes, et verraient plus volontiers le visage de Satan que nos collets jaunes. Pourquoi ne nous jettent-ils pas hors du pays? Mille tonnerres! ils nous sont pourtant supérieurs en nombre; ils manient le gourdin comme nous l'épée. Pourquoi pouvons-nous nous moquer d'eux? Parce que nous formons une masse redoutable.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, oui, c'est dans l'ensemble que réside la force. Friedland l'a bien compris lorsque, il y a huit, neuf ans, il rassembla cette grande armée pour l'empereur. Ils ne voulaient d'abord entendre parler que de douze mille hommes. « Ce nombre-là, dit-il, je ne pourrai le nourrir; mais je veux en enrôler soixante mille; je sais qu'alors ils ne mourront pas de faim. » Et voilà comme nous sommes devenus soldats de Wallenstein.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Par exemple, qu'un de vous me coupe, à la main droite, le plus petit des cinq doigts que j'ai là; m'aurez-vous simplement enlevé mon doigt? Non, par le diable! j'ai perdu la main; ce n'est qu'un moignon qui ne vaut plus rien. Oui, et ces huit mille chevaux qu'on demande à présent pour la Flandre ne sont que le petit doigt de l'armée. Si on les laisse partir, vous vous consolerez en disant que nous ne sommes amoindris que d'un cinquième. A vos souhaits! Alors tout l'ensemble croule: adieu la crainte, le respect, la pudeur; voilà la crête du paysan qui se redresse; à la chancellerie de Vienne, ils se remettent à nous écrire nos billets de logement et de cuisine, et c'est de nouveau l'ancienne guuserie. Oui, et combien de temps se passera-t-il avant qu'ils nous prennent aussi notre général? Ils ne lui sont déjà pas trop favorables à la cour. Eh bien! alors tout tombe. Qui ensuite nous aidera à avoir notre argent? aura soin qu'on tienne les engagements pris avec nous? Qui aura l'ascendant, le génie, l'esprit assez prompt, la main assez ferme, pour lier et faire cadrer ensemble les pièces et morceaux de ces

masses de troupes? Par exemple.... dragon.... parle : à quel pays appartiens-tu?

PREMIER DRAGON.

Je viens de bien loin, d'Irlande.

LE MARÉCHAL DES LOGIS, *aux deux Cuirassiers.*

Vous, je le sais, vous êtes un Wallon; vous, un Welche. On l'entend à l'accent.

PREMIER CUIRASSIER.

Qui je suis? Je n'ai jamais pu l'apprendre. On m'a volé dans ma première enfance.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et toi, tu n'es pas non plus du voisinage?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Je suis de Buchau, sur le lac Föder.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et vous, voisin?

DEUXIÈME ARQUEBUSIER.

De la Suisse.

LE MARÉCHAL DES LOGIS, *au deuxième Chasseur.*

De quel pays viens-tu, chasseur?

DEUXIÈME CHASSEUR.

La demeure de mes parents est derrière Wismar.

LE MARÉCHAL DES LOGIS, *montrant le Trompette.*

Et celui-là et moi, nous sommes d'Égra. Or qui s'aperçoit, en nous voyant, que le vent nous a poussés, amassés comme la neige, qui du Nord, qui du Sud? N'avons-nous pas l'air d'être tous taillés dans le même bois? Ne sommes-nous pas serrés contre l'ennemi comme si nous étions tous collés et fondus ensemble? Tout ne s'engrène-t-il pas vivement comme les rouages d'un moulin, au premier mot, au moindre signe? Qui nous a si bien forgés ensemble que vous ne pourriez plus nous distinguer? Nul autre que Wallenstein.

PREMIER CHASSEUR.

Jamais de ma vie il ne m'est venu à l'esprit que nous cadrions si bien ensemble; je me suis toujours contenté de me laisser aller.

PREMIER CUIRASSIER.

Je suis forcé de donner mon assentiment au maréchal des

logis. Ils seraient bien aises de miner l'état militaire; ils veulent tenir le soldat abaissé, pour être les seuls maîtres. C'est une conjuration, un complot.

LA VIVANDIÈRE.

Une conjuration! bon Dieu! Mais alors ces messieurs ne pourront plus payer.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Sans doute! Ce sera une banqueroute universelle. Beaucoup de commandants et de généraux ont équipé les régiments sur leur propre cassette : ils voulaient se signaler, se mettaient en frais au delà de leurs moyens, pensaient que ça leur produirait une belle moisson, et ils en sont tous pour leur argent, si la tête, si le duc, tombe.

LA VIVANDIÈRE.

Ah! mon Sauveur! quelle malédiction pour moi! La moitié de l'armée est sur mon livre de compte; le comte Isolani, la mauvaise payée, me redoit encore, à lui seul, deux cents thalers.

PREMIER CUIRASSIER.

Qu'y a-t-il à faire, camarades? Je ne vois qu'une chose qui puisse nous sauver. Si nous sommes unis, ils ne peuvent nous nuire; nous ne faisons tous qu'un seul homme. Laissez-les envoyer, décréter, et nous, prenons racine en Bohême. Nous ne céderons pas, nous ne marcherons pas : maintenant, le soldat combat pour son honneur.

SECOND CHASSEUR.

Nous ne nous laisserons pas ainsi promener par le pays. Qu'ils viennent et qu'ils essayent!

PREMIER ARQUEBUSIER.

Mes chers messieurs, réfléchissez sérieusement : c'est la volonté et l'ordre de l'empereur!

LE TROMPETTE.

Nous nous soucions bien de l'empereur!

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ne me répétez pas ça.

LE TROMPETTE.

C'est pourtant comme je l'ai dit.

PREMIER CHASSEUR.

Oui, oui, j'ai toujours entendu conter que Friedland seul avait à commander ici.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

C'est bien ainsi; c'est là sa convention et sa condition. Il a un pouvoir absolu, il faut que vous le sachiez, de faire la guerre et de conclure la paix; il peut confisquer argent et biens; il peut faire pendre et pardonner; il peut faire des officiers et des colonels; bref, il a toutes les prérogatives. Il tient tout cela de la main même de l'empereur.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Le duc est puissant et fort habile homme; mais il demeure pourtant bel et bien, comme nous tous, un sujet de l'empereur.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Non pas comme nous tous. Vous ne savez pas bien la chose. Il est un prince d'empire immédiat et libre, tout aussi bien que le Bavarois. N'ai-je pas vu de mes yeux, quand je montais la garde à Brandeis, comme l'empereur lui-même lui a permis de se couvrir en qualité de prince?

PREMIER ARQUEBUSIER.

C'était pour le pays de Mecklenbourg, que l'empereur lui a donné en gage.

PREMIER CHASSEUR, *au Maréchal des logis.*

Comment! en présence de l'empereur? C'est pourtant extraordinaire et bien étrange.

LE MARÉCHAL DES LOGIS *porte la main à la poche.*

Si vous ne voulez pas m'en croire sur parole, vous allez toucher et manier la chose. *(Leur montrant une pièce de monnaie.)* De qui est l'image et l'empreinte?

LA VIVANDIÈRE.

Montrez! Eh mais! c'est un Wallenstein.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Eh bien! vous y voilà; que voulez-vous de plus? N'est-il pas prince aussi bien qu'un autre? Ne bat-il pas monnaie comme Ferdinand? N'a-t-il pas son peuple et son pays à lui? Il se fait nommer Altesse; il faut donc qu'il puisse tenir des soldats.

PREMIER ARQUEBUSIER.

C'est ce que personne ne lui conteste. Mais nous, nous sommes

au service de l'empereur, et celui qui nous paye, c'est l'empereur.

LE TROMPETTE.

C'est ce que je vous nie, voyez-vous, en face. Celui qui ne nous paye pas, c'est l'empereur. Depuis quarante semaines, ne nous promet-on pas notre solde toujours en vain?

PREMIER ARQUEBUSIER.

Eh quoi! n'est-elle pas en bonnes mains?

PREMIER CUIRASSIER.

Paix, messieurs! voulez-vous pas finir par des coups? Y a-t-il donc à se disputer, à quereller pour savoir si l'empereur est notre maître? C'est justement parce que nous voudrions être, en tout honneur, ses braves cavaliers, que nous ne voulons pas être son troupeau, ni nous laisser promener et transplanter par la prétraille et les courtisans. Dites vous-mêmes : n'est-ce pas l'avantage du maître que ses gens de guerre sachent un peu ce qu'ils valent? Qui donc, sinon ses soldats, fait de lui un tout-puissant monarque? Qui lui donne et lui assure, au loin et au large, voix prépondérante dans la chrétienté? Que ceux-là courbent la tête sous son joug qui ont part à ses faveurs, qui tiennent table avec lui dans les chambres dorées. Nous, de son éclat et de sa splendeur, nous n'avons rien que la peine et les souffrances, et le cas que nous faisons de nous-mêmes au fond de nos cœurs.

SECOND CHASSEUR.

Tous les grands despotes et empereurs l'entendaient ainsi, et étaient bien plus sages. Ils vexaient et honnissaient tout le reste, mais ils choyaient le soldat.

PREMIER CUIRASSIER.

Il faut que le soldat se sente. Qui ne pratique pas le métier noblement et fièrement, doit rester plutôt en dehors. Si l'on veut que je joue bravement ma vie, il faut qu'il y ait quelque chose qui ait encore plus de prix pour moi; autrement, je me laisserais égorger comme le Croate... et je me mépriserais moi-même.

LES DEUX CHASSEURS.

Oui, l'honneur passe avant la vie!

PREMIER CUIRASSIER.

L'épée n'est pas une bêche ni une charrue; qui voudrait s'en servir pour labourer serait fou. Pour nous, il ne verdit pas d'épi, il ne croît pas de moisson. Il faut que, sans chez-soi, le soldat soit fugitif dans le monde; il ne peut pas se chauffer à son foyer; il faut qu'il passe devant la splendeur des villes, devant les riantes et vertes prairies du hameau; qu'il voie de loin, en voyageur, la vendange, la guirlande des moissons. Dites-moi, quel bien, quel patrimoine aurait le soldat, s'il ne s'honorait pas lui-même? Il faut qu'il y ait quelque chose qu'il nomme sa propriété; sans quoi, le gaillard ne sera qu'un meurtrier et un incendiaire.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Dieu sait! c'est une vie misérable.

PREMIER CUIRASSIER.

Et pourtant je ne la donnerais pas pour une autre. Voyez, j'ai au loin parcouru ce monde, j'ai essayé de tout. J'ai servi la monarchie espagnole, et la république de Venise, et le royaume de Naples; mais nulle part la fortune ne m'a favorisé. J'ai vu le marchand, et le chevalier, et l'artisan, et le jésuite, et aucun habit, entre tous, ne m'a plu comme ma cuirasse de fer.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Non, je ne puis pas précisément en dire autant.

PREMIER CUIRASSIER.

Si l'on veut gagner quelque chose en ce monde, il faut se remuer et se donner de la peine. Voulez-vous parvenir aux grands honneurs et aux dignités, courbez-vous sous les fardeaux dorés. Voulez-vous jouir des bénédictions de la paternité, élever autour de vous des enfants et des petits-enfants, exercez en repos une honnête industrie. Moi.... je n'ai nul goût pour cela. Je veux vivre et mourir libre, ne dépouiller personne et n'hériter de personne, et, du haut de ma bête, voir avec dédain, au-dessous de moi, toutes les bagatelles d'ici-bas.

PREMIER CHASSEUR.

Bravo! c'est tout juste mon affaire.

PREMIER ARQUEBUSIER.

Ce doit être plus amusant, il est vrai, de trotter ainsi sur les têtes des autres.

PREMIER CUIRASSIER.

Camarade, les temps sont durs; le glaive n'est plus aujourd'hui auprès de la balance et du droit; mais personne ne peut pour cela me faire un crime de m'être mis du côté de l'épée. Je puis bien, à la guerre, me conduire humainement, mais sans laisser prendre ma peau pour un tambour.

PREMIER ARQUEBUSIER.

À qui la faute, qu'à nous autres soldats, si le paysan est honteusement ruiné? La triste guerre, la misère, les peines, il peut y avoir seize ans que cela dure.

PREMIER CUIRASSIER.

Frère, le bon Dieu qui est là-haut, tous ne peuvent le louer à la fois. L'un demande le soleil, qui gêne l'autre; celui-ci veut sec ce que l'autre veut humide. Où toi, tu ne vois que misère et fléau, là m'apparaît le jour brillant de la vie. Si c'est aux dépens du bourgeois et du paysan, eh bien! en vérité, j'ai pitié d'eux, mais je n'y puis rien changer... Voyez, c'est tout juste comme dans une charge au sabre : les chevaux soufflent et prennent leur élan; soit couché qui voudra au milieu du chemin, fût-ce mon frère, mon propre fils, quand ses lamentations me déchireraient l'âme, il faut que je lui passe sur le corps, je ne puis pas le porter doucement à l'écart.

PREMIER CHASSEUR.

Eh! qui alors s'inquiète d'autrui?

PREMIER CUIRASSIER.

Et puisqu'une fois les choses ont tourné de telle sorte que la fortune sourit au soldat, saisissons-la à deux mains; ils ne nous laisseront pas mener cette vie-là bien longtemps. La paix viendra, un beau matin, mettre fin à la chose. Le soldat débride, le paysan attelle; avant qu'on ait le temps d'y penser, tout aura repris le train d'autrefois. Maintenant, nous sommes encore ensemble dans le pays, nous avons encore la poignée à la main. Si nous nous laissons disperser, ils nous pendront plus haut le panier au pain.

PREMIER CHASSEUR.

Non, il ne faut pas que cela arrive jamais. Venez, soyons tous unis comme un seul homme.

SECOND CHASSEUR.

Oui, concertons-nous, écoutez!

PREMIER ARQUEBUSIER, tirant une petite bourse de cuir, à la Vivandière.

Comnère, combien ai-je consommé?

LA VIVANDIÈRE.

Ah! ce n'est pas la peine d'en parler. (Ils font leur compte.)

LE TROMPETTE.

Vous avez raison d'aller plus loin, vous ne faites que nous gêner notre société. (Les Arquebusiers sortent.)

PREMIER CUIRASSIER.

C'est dommage! ce sont du reste de braves camarades.

PREMIER CHASSEUR.

Mais ça raisonne comme des savonniers.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Maintenant nous sommes entre nous, voyons comment nous déjouerons le nouveau projet.

LE TROMPETTE.

Eh bien! tout bonnement nous n'irons pas.

PREMIER CUIRASSIER.

Rien, messieurs, contre la discipline! Que chacun aille maintenant à son corps, expose sensément la chose aux camarades, de façon qu'ils la comprennent et qu'ils conçoivent bien que nous ne devons pas nous en aller si loin. Je réponds de mes Wallons; chacun d'eux pense comme moi.

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Les régiments de Terzka, à pied et à cheval, voteront tous pour cette résolution.

DEUXIÈME CUIRASSIER, se mettant à côté du premier.

Le Lombard ne se sépare pas du Wallon.

PREMIER CHASSEUR.

La liberté est l'élément du chasseur.

DEUXIÈME CHASSEUR.

La liberté n'est qu'avec la force. Je vis et meurs auprès de Wallenstein.

PREMIER TIRAILLEUR.

Le Lorrain va avec le grand courant, avec le parti de la gaieté et de l'humeur légère.

LE DRAGON.

L'Irlandais suit l'étoile de la fortune.

SECOND TIRAILLEUR.

Le Tyrolien n'obéit qu'à son souverain.

PREMIER CUIRASSIER.

Alors, que chaque régiment écrive bien proprement une pétition, pour dire que nous voulons rester ensemble, que ni violence, ni ruse, ne pourront nous séparer de Friedland, qui est le père des soldats. On la présentera avec un profond respect à Piccolomini.... je veux dire le fils. Il s'entend à ces sortes de choses, il peut tout auprès de Friedland, et il est aussi en très-grande faveur près de Sa Majesté l'empereur et roi.

SECOND CHASSEUR.

Venez! C'est convenu! Touchez tous là! Piccolomini sera notre orateur.

LE TROMPETTE, LE DRAGON, PREMIER CHASSEUR, DEUXIÈME CUIRASSIER, TIRAILLEURS, à la fois.

Piccolomini sera notre orateur. *(Ils veulent sortir.)*

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Avant tout, encore un petit verre, camarades! *(Il boit.)* A la santé de Piccolomini!

LA VIVANDIÈRE apporte une bouteille.

Celle-là n'aura pas sa coche sur la taille. Je la donne et de bon cœur. Bon succès, messieurs!

UN CUIRASSIER.

Que l'état militaire fleurisse!

LES DEUX CHASSEURS.

Et que bourgeois et paysans fournissent!

LE DRAGON et LES TIRAILLEURS.

Que l'armée prospère!

LE TROMPETTE et LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Et que Friedland la commande!

LE DEUXIÈME CUIRASSIER chante.

Alerte, camarades! à cheval! à cheval!

Volons au combat, à la liberté.

Dans le combat, l'homme a encore son prix.

Là le cœur a encore du poids,
Là nul autre ne vous remplace,
Chacun est là pour son compte.

(Pendant ce couplet, les soldats qui étaient au fond de la scène se sont rapprochés, et ils forment le chœur.)

LE CHOEUR.

Là nul autre ne vous remplace,
Chacun est là pour son compte.

LE DRAGON.

La liberté a disparu de ce monde,
On ne voit que maîtres et esclaves;
La fausseté et la fourberie règnent
Dans cette lâche race humaine.
Celui qui peut regarder la mort en face,
Le soldat seul, est l'homme libre.

LE CHOEUR.

Celui qui peut regarder la mort en face,
Le soldat seul, est l'homme libre.

PREMIER CHASSEUR

Les anxiétés de la vie, il les rejette,
Il n'a plus ni craintes, ni soucis.
Il galope hardiment au-devant de sa destinée;
S'il l'évite aujourd'hui, elle l'atteindra demain,
Et si demain elle doit l'atteindre, laissez-nous donc aujourd'hui
Savourer encore les dernières gouttes d'un temps précieux.

LE CHOEUR.

Et si demain elle doit l'atteindre, laissez-nous donc aujourd'hui
Savourer encore les dernières gouttes d'un temps précieux.

(Les verres ont été remplis de nouveau, ils trinquent et boivent.)

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Son joyeux sort lui tombe du ciel,
Il n'a pas à le conquérir avec effort.
Le serf de la glèbe cherche dans le sein de la terre,
C'est là qu'il espère trouver le trésor.
Il creuse et bêche, tant qu'il vit,
Il creuse, jusqu'à ce qu'enfin il se creuse sa tombe.

LE CHOEUR.

Il creuse et bêche, tant qu'il vit,
Il creuse, jusqu'à ce qu'enfin il se creuse sa tombe.

PREMIER CHASSEUR.

Le cavalier et son cheval rapide,
Ce sont des hôtes redoutés.
Les flambeaux brillent dans le château de la noce,

Sans être invité, il vient à la fête.
 Il ne courtise pas longtemps, il ne montre pas d'or,
 Il emporte d'assaut le prix de l'amour.

LE CHOEUR.

Il ne courtise pas longtemps, il ne montre pas d'or,
 Il emporte d'assaut le prix de l'amour.

DEUXIÈME CUIRASSIER.

Pourquoi pleure la fillette et sèche-t-elle de chagrin?
 Laisse-le partir, courir!
 Il n'a pas sur terre de demeure fixe,
 Il ne peut garder un fidèle amour.
 Le rapide destin l'entraîne,
 Il ne laisse son repos en nul lieu.

LE CHOEUR.

Le rapide destin l'entraîne,
 Il ne laisse son repos en nul lieu.

LE PREMIER CHASSEUR *prend ses deux voisins par la main; les autres l'imitent. Tous ceux qui ont parlé forment un grand demi-cercle.*

Alerte donc, camarades, bridons nos chevaux!
 Dilatons nos poitrines dans la mêlée.
 La jeunesse fermente, la vie bouillonne,
 Alerte, avant que l'esprit s'évapore!
 Si vous ne mettez la vie en jeu,
 Jamais vous ne gagnerez la vie.

LE CHOEUR.

Si vous ne mettez la vie en jeu,
 Jamais vous ne gagnerez la vie.

(Le rideau tombe, avant que le chœur ait achevé de chanter.)

APPENDICE

AU

CAMP DE WALLENSTEIN.

Aux premières représentations données à Weimar, la pièce commençait par une chanson de soldats, qui était l'œuvre de Goethe, et à laquelle Schiller avait ajouté des couplets, les deux derniers probablement. Ce morceau a été publié d'abord par M. Boas, dans ses *Suppléments aux OEuvres de Schiller*. En voici la traduction :

Vivent les soldats !
Le paysan fournit le rôti,
Le jardinier fournit le vin doux :
C'est là l'ordinaire du soldat.
Tra da ra la la la !

Au bourgeois de cuire pour nous ;
La noblesse, il la faut plumer,
Ses valets sont nos valets :
C'est là le droit du soldat.
Tra da ra la la la !

Dans les bois nous allons giboyer
Et courre tous les vieux cerfs ;
Puis nous apportons, francs et libres,
Aux maris la ramure.
Tra da ra la la la !

Ane aujourd'hui reçoit nos serments,
Et demain c'est Suzanne,
Nos amours sont toujours nouveaux :
C'est là la foi du soldat.
Tra da ra la la la !

Nous festinons comme des satrapes,
Et demain il faut jeûner ;
Riche le matin, nu le soir :
C'est là le lot du soldat.
Tra da ra la la la !

Qui a doit nous donner,
 Qui n'a rien, on lui crie vivat!
 Le mari a sa femme,
 Et nous le passe-temps.
 Tra da ra la la la la!

Oyez ce qui se dit à nos fêtes :
 « Morceau volé a meilleur goût,
 Bien mal acquis engraisse : »
 C'est là la prière du soldat.
 Tra da ra la la la la!

Dans la scène IV^e, Schiller avait voulu introduire un Invalide, qui aurait pris la place du Canonnier. Voici en quels termes il fait part de son idée à Goethe, dans une lettre du 5 octobre 1798 :

« Vous approuverez que je substitue au canonnier une figure dramatique déterminée. J'ai introduit à sa place une jambe de bois, qui fait un bon pendant au conscrit. Cet invalide apporte une feuille de gazette, et ainsi l'on apprend directement, par le journal, la prise de Ratisbonne et les nouveaux événements dont la mention est ici le plus opportune. Cela donne occasion de faire quelques jolis compliments au duc Bernard, etc. Il y aura moyen, j'espère, de trouver un sujet pour remplir le rôle de la jambe de bois. »

Le chœur final des soldats avait primitivement une strophe de plus :

Le monde est aujourd'hui sur la pointe de l'épée :
 Gai donc qui porte aujourd'hui l'épée !
 Seulement restez, bien bravement unis,
 Et forcez la fortune et réglez.
 Nulle couronne n'est posée si ferme, si haut,
 Que le vaillant sauteur pourtant n'y atteigne.

LE CHŒUR.

Nulle couronne n'est posée si ferme, si haut,
 Que le vaillant sauteur pourtant n'y atteigne.

LES PICCOLOMINI

EN CINQ ACTES

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN, duc de Friedland, généralissime impérial, dans la guerre de trente ans.

OCTAVIO PICCOLOMINI, lieutenant général.

MAX PICCOLOMINI, son fils, colonel d'un régiment de cuirassiers.

LE COMTE TERZKY, beau-frère de Wallenstein, chef de plusieurs régiments.

H.L.O., feld-maréchal, dans l'intimité de Wallenstein.

ISOLANI, général des Croates.

BUTLER, chef d'un régiment de dragons.

TIEFENBACH,

DON MARADAS,

GOETZ,

COLALTO,

} généraux sous Wallenstein.

LE CAPITAINE DE CAVALERIE NEUMANN, aide de camp de Terzky.

LE CONSEILLER DE GUERRE QUESTENBERG, envoyé par l'empereur.

BAPTISTA SÉNI, astrologue.

LA DUCHESSE DE FRIEDLAND, femme de Wallenstein.

THÉCLA, princesse de Friedland, sa fille.

LA COMTESSE TERZKY, sœur de la duchesse.

UN CORNETTE.

LE SOMNELLIER du comte Terzky.

PAGES et **SERVITEURS** de Friedland.

SERVITEURS et **MUSIENS** de Terzky.

Plusieurs **COLONELS** et **GÉNÉRAUX**

LES PICCOLOMINI.

ACTE PREMIER.

Une vieille salle gothique dans l'hôtel de ville de Pilsen, décorée de drapeaux et d'autres insignes de guerre.

SCÈNE I.

ILLO avec BUTTLER et ISOLANI.

ILLO.

Vous arrivez tard... mais enfin vous arrivez. La longueur du chemin, comte Isolani, excuse votre retard.

ISOLANI.

Aussi n'arrivons-nous pas les mains vides. On nous a informés à Donauwerth qu'un transport suédois était en route avec des vivres, environ six cents chariots.... Mes Croates l'ont enlevé, nous l'amenons.

ILLO.

Il nous arrive fort à propos, pour nourrir cette imposante réunion.

BUTTLER.

Tout ici est déjà fort animé, à ce que je vois.

ISOLANI.

Oui, oui, les églises mêmes sont remplies de soldats. (*Regardant autour de lui.*) Il n'y a pas jusqu'à l'hôtel de ville où déjà, ce me semble, vous ne vous soyez assez bien établis.... Que voulez-vous ? le soldat se tire d'affaire et s'arrange comme il peut.

ILLO.

Les colonels de trente régiments sont déjà réunis. Vous trouverez ici Terzky, Tiefenbach, Colalto, Goetz, Maradas, Hinner-sam, les Piccolomini, père et fils.... Vous saluerez plus d'un vieil ami. Il n'y a que Gallas et Altringer qui nous manquent encore.

BUTTLER.

N'attendez pas Gallas.

ILLO *se montre étonné.*

Comment ? Savez-vous....

ISOLANI *l'interrompt.*

Max Piccolomini est ici ? Oh ! menez-moi vers lui ! Je le vois encore.... il y a dix ans de cela.... quand nous combattons contre Mansfeld à Dessau.... lancer son cheval du haut du pont et le pousser à travers l'impétueux courant de l'Elbe, pour aller secourir son père, qui était en danger. Alors un premier duvet couvrait à peine son menton. Maintenant ce doit être, me dit-on, un guerrier accompli.

ILLO.

Vous le verrez encore aujourd'hui. Il amène de Carinthie la duchesse de Friedland et la princesse. Ils doivent arriver dans la matinée.

BUTTLER.

Ainsi le prince appelle aussi près de lui sa femme et sa fille ? Il fait venir bien du monde ici.

ISOLANI.

Tant mieux. Je m'attendais déjà à n'entendre parler que de marches, de batteries et d'attaques, et, voyez donc ! le duc prend soin aussi que d'aimables objets réjouissent nos yeux.

ILLO, *qui est demeuré pensif, à Butler, qu'il tire un peu à l'écart.*

Comment savez-vous que le comte Gallas ne vient pas ?

BUTTLER, *d'un ton significatif.*

C'est qu'il a cherché à me retenir aussi.

ILLO.

Et vous êtes resté ferme ? (*Il lui serre la main.*) Brave Buttler !

BUTTLER.

Après cette récente obligation que j'ai encore au duc...

ILLO.

Oui, général-major ! Je vous félicite....

ISOLANI.

Pour le régiment, n'est-ce pas, que le prince lui a donné ? Et encore c'est celui-là même, me dit-on, où Buttler a débuté comme simple cavalier et monté de grade en grade. Eh bien, c'est vrai ! c'est pour tout le corps un aiguillon, un exemple, de voir une fois un vieux soldat, homme de mérite, faire son chemin.

BUTTLER.

Je suis en peine de savoir si je puis déjà recevoir vos félicitations.... Il manque encore la sanction de l'empereur.

ISOLANI.

Prenez, prenez hardiment ! La main qui vous a placé là est assez forte pour vous y maintenir, en dépit de l'empereur et des ministres.

ILLO.

Si nous voulions tous être scrupuleux à ce point ! L'empereur ne nous donne rien.... C'est du duc que nous vient tout ce que nous espérons, tout ce que nous avons.

ISOLANI, *à Illo.*

Frère, vous l'ai-je déjà raconté ? Le prince veut satisfaire mes créanciers ; il veut lui-même être désormais mon caissier et faire de moi un homme rangé. Et voilà la troisième fois, songez donc, que sa royale générosité me préserve de la ruine et sauve mon honneur.

ILLO.

Que ne peut-il toujours ce qu'il ferait de si bon cœur ! Il donnerait à ses soldats des terres et des vassaux. Mais comme ils lui raccourcissent le bras à Vienne et lui coupent les ailes, tant qu'ils peuvent !... Voyez ces nouvelles et belles prétentions qu'apporte ce Questenberg !

BUTTLER.

Je me suis laissé dire aussi quelques mots de ces prétentions impériales... Mais j'espère que le duc ne cédera sur aucun point.

ILLO.

Sur son droit, assurément non ! Pourvu seulement qu'il ne quitte pas la place !

BUTTLER, *frappé de ce langage.*

Savez-vous quelque chose ? Vous m'effrayez.

ISOLANI, *en même temps.*

Nous serions tous ruinés.

ILLO.

Brisons là ! Je vois tout juste notre homme qui vient là-bas, avec le lieutenant général Piccolomini.

BUTTLER, *secouant la tête d'un air inquiet.*

Je crains que nous ne partions pas d'ici comme nous sommes venus.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OCTAVIO PICCOLOMINI, QUESTENBERG.

OCTAVIO, *encore dans l'éloignement.*

Comment ? Encore de nouveaux hôtes ? Avouez-le, mon ami, il fallait cette lamentable guerre pour réunir dans l'enceinte d'un seul camp les fronts couronnés de gloire de tant de héros.

QUESTENBERG.

Il ne faut pas venir dans un camp de Friedland, si l'on veut penser du mal de la guerre. J'en aurais presque oublié les fléaux quand j'ai vu ce sublime génie de l'ordre par lequel, tout en ravageant le monde, elle subsiste elle-même, quand j'ai vu les grandes choses qu'elle a créées.

OCTAVIO.

Et voyez là ! une paire de braves qui ferme dignement ce cercle de héros. Le comte Isolani et le colonel Buttler... Eh ! nous avons là sous les yeux à la fois tout le métier de la guerre. (*Présentant Buttler et Isolani.*) Voilà la force, ami, et voici la célérité.

QUESTENBERG, *à Octavio.*

Et entre les deux la sagesse expérimentée.

OCTAVIO, leur présentant Questenberg.

Le chambellan et conseiller de guerre Questenberg. Nous honorons dans ce digne hôte le porteur des ordres impériaux, le grand protecteur et patron des soldats. *(Silence général.)*

ILLO s'approche de Questenberg.

Ce n'est pas la première fois, monsieur le ministre, que vous nous honorez de votre visite dans le camp.

QUESTENBERG.

Une fois déjà je me suis trouvé devant ces drapeaux.

ILLO.

Et savez-vous en quel lieu? C'était à Znaim, en Moravie, où vous vous êtes présenté de la part de l'empereur, pour supplier le duc de prendre le commandement.

QUESTENBERG.

Supplier, monsieur le général? Ni ma mission n'allait aussi loin, que je sache, ni mon zèle.

ILLO.

Eh bien! pour le contraindre, si vous voulez. Je me le rappelle fort bien.... Le comte Tilly venait d'être mis en complète déroute sur le Lech.... La Bavière était ouverte à l'ennemi.... Rien ne l'empêchait de pénétrer jusqu'au cœur de l'Autriche. Vous parûtes alors, vous et Werdenberg, devant notre maître, l'assiégeant de supplications, et le menaçant de la disgrâce de l'empereur, s'il ne prenait pitié de cette situation lamentable.

ISOLANI s'approche.

Oui, oui! on conçoit aisément, monsieur le ministre, qu'avec votre mission d'aujourd'hui il ne vous soit pas précisément agréable de vous rappeler l'ancienne.

QUESTENBERG.

Et pour quelle raison? Il n'y a entre elles rien de contradictoire. Alors, il s'agissait d'arracher la Bohême des mains de l'ennemi; aujourd'hui, je dois la délivrer de ses amis et de ses protecteurs.

ILLO.

Une belle fonction! Après que nous avons, au prix de notre sang, enlevé la Bohême au Saxon, on veut, pour notre récompense, nous jeter hors du pays.

QUESTENBERG.

Si ce pauvre pays ne doit pas échanger simplement un fléau contre un autre, il faut qu'il soit affranchi à la fois du joug des amis et des ennemis.

ILLO.

Eh quoi! l'année a été bonne, le paysan peut recommencer à fournir.

QUESTENBERG.

Oui, si vous parlez des troupeaux et des lieux de pacage, monsieur le feld-maréchal...

ISOLANI.

La guerre nourrit la guerre. Si l'empereur perd des paysans, il n'en gagne que plus de soldats.

QUESTENBERG.

Et s'appauvrit d'autant de sujets.

ISOLANI.

Bah! nous sommes tous ses sujets.

QUESTENBERG.

Avec cette différence, monsieur le comte, que les uns, par une utile activité, remplissent le trésor, et que les autres ne s'entendent qu'à le vider bravement. L'épée a appauvri l'empereur; c'est la charrue qui doit lui rendre sa force.

BUTLER.

L'empereur ne serait pas pauvre, s'il n'y avait pas tant de ces sangsues qui sucent la moelle du pays.

ISOLANI.

Les choses ne doivent déjà pas aller si mal. Il s'en faut, ne le vois-je pas? *(se plaçant devant lui et examinant ses vêtements)* que tout l'or soit monnayé.

QUESTENBERG.

Grâce à Dieu! on a encore pu sauver quelque chose.... des doigts des Croates.

ILLO.

Là! que Slawata et Martiniz, sur qui l'empereur, au grand scandale de tous les bons Bohèmes, entasse les dons de sa faveur.... qui s'engraissent des dépouilles des citoyens proscrits.... qui grandissent par la ruine commune, qui seuls récoltent dans le malheur public, et insultent, par une pompe royale, aux dou-

leurs du pays.... que ceux-là et leurs pareils payent la guerre, la guerre funeste, qu'après tout ils ont seuls allumée!

BUTLER.

Et tous ces parasites publics qui ont constamment les pieds sous la table de l'empereur, qui happent avidement tous les bénéfices, ils veulent faire au soldat, qui campe devant l'ennemi, sa part de pain et raturer ses comptes.

ISOLANI.

Je n'oublierai de ma vie comme à Vienne, quand j'y allai, il y a sept ans, pour presser la remonte de nos régiments, ils me traînaient d'une antichambre à une autre, et me laissaient là des heures entières parmi les courtisans, comme si j'étais venu pour demander l'aumône. A la fin.... ils m'envoyèrent un capucin; je crus que c'était pour mes péchés. Mais non, c'était l'homme avec qui je devais traiter des chevaux de notre cavalerie. Et il me fallut aussi repartir, sans avoir rien terminé. Le duc ensuite me procura en trois jours ce qu'à Vienne je n'avais pu obtenir en trente.

QUESTENBERG.

Oui, oui, cet article s'est retrouvé dans les comptes. Je sais que nous avons encore à payer sur cette fourniture.

ILLO.

La guerre est un rude et violent métier. On ne se tire pas d'affaire par des moyens de douceur, on ne peut pas tout ménager. Si l'on voulait attendre qu'à Vienne ils eussent, de vingt-quatre maux, choisi le moindre, on attendrait longtemps.... Trancher vivement les difficultés, voilà le mieux, et tant pis pour les accrocs!... Les hommes, dans la règle, s'entendent à recoudre et à rapiécer, et ils se font mieux à une fatale nécessité qu'à un choix amer.

QUESTENBERG.

Oui, cela est vrai. Le prince nous épargne le choix.

ILLO.

Le prince a pour les troupes une sollicitude paternelle; nous voyons quels sont pour nous les sentiments de l'empereur.

QUESTENBERG.

Son cœur est le même pour toutes les conditions, et il ne peut sacrifier l'une à l'autre.

ISOLANI.

Voilà pourquoi il nous pousse dans le désert parmi les bêtes féroces, afin de protéger ses chères brebis.

QUESTENBERG, *avec sarcasme.*

Monsieur le comte, c'est vous qui faites cette comparaison... et non pas moi.

ILLO.

Cependant, si nous étions tels que la cour le suppose, il était dangereux de nous donner la liberté.

QUESTENBERG, *avec gravité.*

C'est une liberté prise, et non donnée : aussi est-il besoin d'y mettre un frein.

ILLO.

Qu'on s'attende à trouver un cheval farouche.

QUESTENBERG.

Un meilleur cavalier l'adoucir.

ILLO.

Il ne porte que celui qui l'a dompté.

QUESTENBERG.

S'il est dompté, il obéira à un enfant.

ILLO.

L'enfant, je le sais, on le lui a déjà trouvé.

QUESTENBERG.

Ne vous inquiétez pas de son nom, mais seulement de votre devoir.

BUTTLER, *qui jusqu'alors s'est tenu à l'écart avec Piccolomini, mais en prenant visiblement intérêt à la conversation, s'approche.*

Monsieur le président, l'empereur a en Allemagne une magnifique armée. Il y a bien trente mille hommes cantonnés dans ce royaume, et il y en a bien seize mille en Silésie. Dix régiments sont sur le Wésér, sur le Rhin et sur le Mein; six en Souabe, douze en Bavière tiennent tête aux Suédois; sans parler encore des garnisons qui, sur la frontière, défendent les places fortes. Tout ce peuple de soldats obéit à des généraux de Friedland. Ceux qui le commandent sont tous allés à la même école, un même lait les a nourris, un même cœur les anime. Ils sont tous comme des étrangers sur ce sol; le service seul, voilà leur foyer et leur patrie. Ce qui les excite, ce n'est pas l'a-

mour du pays, car des milliers sont nés, comme moi, dans des contrées étrangères; ce n'est pas l'amour de l'empereur, car il y en a bien une moitié qui a passé de notre côté en désertant le service étranger, et il leur est indifférent de combattre sous la double aigle, sous le lion ou sous les lis. Mais un seul homme les conduit tous avec un frein d'une égale puissance, les réunissant en un seul corps par un même amour et une même crainte. Et comme l'étincelle de la foudre court rapidement et sans danger le long de la tige conductrice, ainsi ses ordres tout-puissants passent du poste extrême et lointain qui entend la Baltique se briser sur les dunes ou voit les fertiles vallées de l'Adige, jusqu'à la sentinelle dont la guérite s'élève près du palais de l'empereur.

QUESTENBERG.

Et quel est, en résumé, le sens de ce long discours?

BUTTLER.

C'est que le respect, l'inclination, la confiance qui nous soumettent à Friedland, ne se transplantent pas sur le premier venu que la cour voudra nous envoyer de Vienne. Nous gardons encore un fidèle souvenir de la manière dont le commandement vint aux mains de Friedland. Est-ce peut-être Sa Majesté Impériale qui lui remit une armée toute faite? N'eut-elle à chercher qu'un chef pour ses troupes?... Il n'y avait pas même d'armée. Il fallut d'abord que Friedland la créât; il ne la reçut pas, il la donna à l'empereur. Ce n'est pas de l'empereur que nous tenons Wallenstein pour général. Il n'en est pas ainsi, non! C'est de Wallenstein que nous tenons l'empereur pour maître! C'est lui, lui seul, qui nous attache à ses drapeaux.

OCTAVIO s'avance entre eux.

C'est seulement pour vous rappeler, monsieur le conseiller, que vous êtes dans le camp, parmi des gens de guerre. C'est la hardiesse et la liberté qui font le soldat. Pourrait-il agir avec audace si on ne lui laissait aussi le droit de parler avec audace?... L'un passe avec l'autre.... La hardiesse de ce brave officier (*montrant Butler*) qui tout à l'heure n'a fait que se méprendre sur son but, a conservé à l'empereur Prague, sa capitale, au milieu d'une terrible révolte de la garnison, dans un moment où la hardiesse était le seul moyen de salut. (*On entend au loin une musique guerrière.*)

ILLO.

Ce sont elles! La garde les salue.... Ce signal nous apprend que la princesse est arrivée.

OCTAVIO, à *Questenberg*.

Alors Max, mon fils, est aussi de retour. Il est allé les chercher en Carinthie et les a accompagnées ici.

ISOLANI, à *Illo*.

Allons-nous ensemble les saluer?

ILLO.

Oui, allons. Colonel Buttler, venez! (*A Octavio*.) Souvenez-vous qu'avant midi nous devons encore nous rencontrer chez le prince avec monsieur le conseiller.

SCÈNE III.

OCTAVIO et QUESTENBERG, qui restent sur la scène.

QUESTENBERG, avec des marques d'étonnement.

Que m'a-t-il fallu entendre, lieutenant général! Quelle audace effrénée! Quelles idées!... Si cet esprit est général....

OCTAVIO.

Vous venez d'entendre les trois quarts de l'armée.

QUESTENBERG.

Malheur à nous! Où donc trouver sur-le-champ une seconde armée pour garder celle-ci?... Cet Illo, je le crains, pense encore bien plus mal qu'il ne parle, et ce Buttler aussi ne peut cacher ses mauvais sentiments.

OCTAVIO.

Susceptibilité.... orgueil irrité.... rien de plus.... Je ne désespère pas encore de ce Buttler; je sais le moyen d'exorciser ce mauvais esprit.

QUESTENBERG, allant et venant avec agitation.

Non! cela est pire, oh! bien pire, mon ami, que nous ne l'avions rêvé à Vienne. Nous considérions les choses avec des yeux de courtisans, éblouis par l'éclat du trône; nous n'avions pas encore vu le général, le chef tout-puissant, dans son camp. Ici, c'est tout autre chose! Ici, il n'y a plus d'empereur. C'est le

prince qui est empereur. La promenade que je viens de faire à vos côtés, à travers le camp, renverse mes espérances.

OCTAVIO.

Vous voyez maintenant combien est dangereuse la mission que vous m'avez apportée de la cour, et quel rôle délicat j'ai à jouer ici. Le plus léger soupçon du général me coûterait la liberté et la vie, et ne ferait que hâter l'exécution de son projet audacieux.

QUESTENBERG.

À quoi songions-nous, quand nous avons confié le glaive à ce furieux, et remis une telle puissance en de telles mains ? Pour ce cœur mal gardé, cette tentation-là était trop forte ; n'eût-elle pas été dangereuse, même pour un homme bien meilleur ? Il se refusera, je vous le dis, à obéir à l'ordre de l'empereur... Il le peut et il le fera... Nous bravant impunément, il révélera notre honteuse impuissance.

OCTAVIO.

Et croyez-vous qu'il ait fait venir ici, dans son camp, sans raisons, sa femme et sa fille, tout juste en ce moment où nous nous préparons à la guerre ? Retirer ainsi des domaines de l'empereur les derniers gages de sa fidélité, cela nous annonce l'explosion prochaine de la révolte.

QUESTENBERG.

Malheur à nous ! Et comment résister à l'orage menaçant qui s'amasse tout autour de nous ? L'ennemi de l'empire aux frontières, déjà maître du cours du Danube, et faisant toujours de nouveaux progrès... Dans l'intérieur du pays, le tocsin de la rébellion... le paysan en armes... toutes les classes prêtes à éclater... et l'armée, dont nous attendons notre secours, séduite, farouche, déshabituée de toute discipline... violemment détachée de l'État, de son empereur, en proie au vertige comme le chef qui la conduit... instrument redoutable, livré, avec une aveugle docilité, au plus téméraire des hommes.

OCTAVIO.

Mais aussi ne désespérons pas trop tôt, mon ami ! La parole est toujours plus hardie que l'action, et plus d'un qui maintenant, dans son zèle aveugle, paraît décidé à toutes les extrémités, sentirait inopinément un cœur battre dans sa poitrine, si

l'on prononçait le vrai nom de l'attentat. En outre... nous ne sommes pas absolument sans défense. Le comte Altringer et Gallas, vous le savez, maintiennent dans le devoir leur petite armée... et la renforcent encore journellement... Il ne peut nous surprendre; vous savez que de toutes parts je l'ai environné de mes espions; je suis informé, à l'instant, de la moindre démarche... bien plus, sa propre bouche me révèle ses secrets.

QUESTENBERG.

Il est vraiment inconcevable qu'il ne remarque pas l'ennemi qu'il a à ses côtés.

OCTAVIO.

N'allez pas croire que je me sois insinué dans ses bonnes grâces par des artifices mensongers, une complaisance trompeuse, et que je nourrisse sa confiance par des paroles hypocrites. Sans doute la prudence et mes devoirs envers l'empire, envers l'empereur, me commandent de lui cacher mes véritables sentiments; mais jamais je n'en ai simulé de faux pour l'abuser.

QUESTENBERG.

Ce sont visiblement les voies du ciel.

OCTAVIO.

Je ne sais ce que c'est... qui l'attire et l'enchaîne si puissamment à moi et à mon fils. Nous avons toujours été amis, frères d'armes; l'habitude, les communes aventures nous ont liés de bonne heure... mais je puis dire le jour où tout à coup son cœur s'ouvrit à moi, où sa confiance s'accrut. C'était le matin de la bataille de Lützen. Poussé par un mauvais rêve, j'étais allé le chercher et lui offrir un autre cheval pour le combat. Je le trouvai endormi loin des tentes, sous un arbre. Quand je l'eus réveillé et que je lui fis part de mon inquiétude, il me regarda longtemps avec étonnement; puis il se jeta à mon cou et me montra un attendrissement dont ce petit service n'était nullement digne. Depuis ce jour, sa confiance me poursuit, à proportion que la mienne le fuit.

QUESTENBERG.

Vous mettrez, n'est-ce pas, votre fils dans le secret ?

OCTAVIO.

Non !

QUESTENBERG.

Comment? vous ne voulez pas même l'avertir en quelles mauvaises mains il se trouve?

OCTAVIO.

Il faut que je l'abandonne à son innocence. La dissimulation est étrangère à son âme ouverte. L'ignorance seule peut lui conserver cette liberté d'esprit qui laissera au duc sa sécurité.

QUESTENBERG, *soucieux.*

Mon digne ami! j'ai la meilleure opinion du colonel Piccolomini.... Cependant.... si.... réfléchissez....

OCTAVIO.

Il faut que je coure ce risque.... Silence! il vient ici.

SCÈNE IV.

MAX PICCOLOMINI, OCTAVIO PICCOLOMINI, QUESTENBERG.

MAX.

Eh! le voilà lui-même. Je suis heureux de vous revoir, mon père. (*Il l'embrasse; en se retournant, il remarque Questenberg, et recule avec froideur.*) Occupé, à ce que je vois? Je ne veux pas vous déranger.

OCTAVIO.

Comment, Max? Regarde donc notre hôte de plus près. Un vieil ami mérite de l'attention, et l'envoyé de ton empereur a droit au respect.

MAX, *froidement.*

De Questenberg! Soyez le bienvenu, si quelque bon motif vous amène au quartier général.

QUESTENBERG *a pris sa main.*

Ne retirez pas votre main, comte Piccolomini. Je ne la prends pas seulement en mon nom, et ce n'est point un compliment banal que j'ajoute là. (*Prenant les mains du père et du fils.*) Octavio.... Max Piccolomini! noms propices et d'heureux augure! Jamais la fortune ne sera infidèle à l'Autriche, tant que ces deux astres, salutaires et protecteurs, luiront sur ses armées.

MAX.

Vous sortez de votre rôle, monsieur le ministre; ce n'est pas

pour louer que vous êtes ici ; je sais que vous êtes envoyé pour blâmer et réprimander... Je ne veux avoir aucun privilège sur les autres.

OCTAVIO.

Il vient de la cour, où l'on n'est pas tout à fait aussi content du duc qu'ici.

MAX.

Qu'y a-t-il donc encore à reprendre en lui ? Qu'il décide à lui seul ce que seul il comprend ? Eh bien ! il a raison, et sans doute il persistera. Que voulez-vous ! il n'est pas fait pour s'accommoder et se tourner avec souplesse au gré d'autrui : c'est contre sa nature, il ne le peut pas. Il a reçu en partage une âme de souverain, et il occupe une place de souverain. C'est un bonheur pour nous qu'il en soit ainsi. Il y en a bien peu qui sachent se gouverner, user sensément de leur bon sens.... C'est donc pour tous un bonheur qu'il se rencontre une fois un homme qui devienne un centre, un point d'appui pour des milliers d'hommes.... qui soit placé là comme une colonne inébranlable à laquelle on se tienne et s'attache avec joie et confiance. Tel est Wallenstein, et quelque autre peut valoir mieux aux yeux de la cour.... mais lui seul convient à l'armée.

QUESTENBERG.

A l'armée ! Ah ! oui.

MAX.

Et c'est un plaisir de voir comme il éveille, fortifie, ranime tout autour de lui ; comme, dans son voisinage, toute force se manifeste, toute faculté a sur-le-champ plus nette conscience d'elle-même ! Il tire de chacun la vertu propre à chacun, et la développe ; il laisse tout homme demeurer entièrement ce qu'il est ; il se contente de veiller à ce qu'il le soit toujours à propos. De la sorte, il sait faire, des moyens de tous, ses propres moyens.

QUESTENBERG.

Qui lui refuse la connaissance des hommes, l'art de les employer ? Seulement son rôle de maître lui fait complètement oublier son devoir de sujet. Il semble qu'il soit né avec cette dignité.

MAX.

Ne l'est-il donc pas ? Le ciel l'a doué de toutes les forces

qu'elle réclame, et, en outre, de la force d'accomplir, à la lettre, le vœu de sa nature, de conquérir à son talent de souverain une place de souverain.

QUESTENBERG.

Ainsi donc, à la fin, c'est de sa magnanimité qu'il dépend de fixer partout désormais les limites de notre pouvoir.

MAX.

L'homme extraordinaire veut une confiance extraordinaire. Donnez-lui l'espace, il se posera lui-même son but.

QUESTENBERG.

Son but, les faits nous le montrent.

MAX.

Oui, voilà comme vous êtes. Tout ce qui a quelque profondeur vous épouvante aussitôt. Vous ne vous sentez bien nulle part que là où tout est bien plat.

OCTAVIO, à Questenberg.

Rendez-vous de bonne grâce, mon ami. Avec lui, vous ne finirez pas.

MAX.

Ils invoquent le génie dans le besoin, et frissonnent dès qu'il se montre. Il faut que l'extraordinaire, le sublime même, se fasse de la même manière que le vulgaire et le quotidien. En campagne, le moment presse et commande... Il faut dominer de sa personne, voir de ses propres yeux. Le général a besoin de toutes les grandeurs de la nature; qu'on lui permette donc aussi de ne suivre que les grandes lois de la nature. Ce qu'il doit consulter, c'est l'oracle, l'oracle vivant qui est au dedans de lui... et non des livres morts, de vieilles ordonnances, des papiers poudreux.

OCTAVIO.

Mon fils, permets-nous de ne pas dédaigner les vieilles et étroites ordonnances. Ce sont de précieux, d'incalculables freins par lesquels l'homme opprimé a contenu la volonté impétueuse de ses oppresseurs, car toujours l'arbitraire fut redoutable... La route de l'ordre, quand elle passerait par des sinuosités, n'est point un détour. La ligne droite est la voie terrible de la foudre, du boulet de canon.... Ils atteignent rapidement le but, par le chemin le plus court, et c'est par la destruction qu'ils

se font passage pour détruire. Mon fils, la route que l'homme se fraye, route prospère et bénie, suit le cours des fleuves, les libres détours des vallées; elle tourne le champ de blé, le coteau de vignes, respectant les limites mesurées des héritages... et de la sorte elle mène au but, plus tard, mais sûrement.

QUESTENBERG.

Oh! écoutez votre père.... écoutez-le, lui qui est un héros et en même temps un homme!

OCTAVIO.

L'enfant des camps parle par ta bouche, mon fils. C'est une guerre de quinze ans qui a élevé ta jeunesse.... Tu n'as jamais vu la paix. Il y a encore un mérite supérieur, mon fils, au mérite guerrier; dans la guerre même, la guerre n'est point le but. Ce ne sont pas les grandes et promptes actions de la force, les étonnantes merveilles du moment, qui enfantent le bonheur ni rien de ce qui dure paisiblement et puissamment. Le soldat construit à la hâte et soudain sa légère ville de toile, il y règne un bruit, un mouvement éphémère; le marché s'anime, les routes, les fleuves se couvrent de denrées, le commerce et l'industrie s'agitent; mais, un matin, on voit tout à coup tomber les tentes, la horde pousse plus loin, et la terre, le champ de blé, foulé et ravagé, restent là, morts comme un cimetière, et c'en est fait de la moisson de l'année.

MAX.

Oh! que l'empereur fasse la paix, mon père! Je donnerai avec joie le laurier sanglant pour la première violette que nous apportera le printemps, comme un gage odorant de la terre rajeunie.

OCTAVIO.

Que se passe-t-il en toi? Quelle est cette émotion soudaine?

MAX.

Je n'ai jamais vu la paix?... Je l'ai vue, sage père, je viens de son séjour, aujourd'hui même.... Ma route m'a conduit par des pays où la guerre n'a point pénétré.... Oh! la vie, mon père, a des charmes que nous n'avons jamais connus.... Nous avons seulement côtoyé la rive déserte de cette belle vie, comme une troupe errante de pirates qui, entassée sur son vaisseau étroit et fétide, se déchaîne, avec des mœurs incultes, sur l'inculte

Océan, et ne connaît de la vaste terre que les baies où elle risque de furtifs débarquements. De tous les trésors que la terre cache au fond de ses vallées, oh ! rien.... rien encore ne nous est apparu dans nos courses sauvages.

OCTAVIO devient attentif.

Et c'est ce voyage qui te les a révélés ?

MAX.

C'était le premier loisir de ma vie. Dis-moi, quel est le but et le prix de ces pénibles travaux qui m'ont dérobé ma jeunesse, qui ont laissé mon cœur vide, et sans jouissance mon esprit, que nulle culture n'a encore paré ? Car le bruyant tumulte de ce camp, le hennissement des chevaux, l'éclat de la trompette, les heures monotones du service, l'exercice militaire, la parole de commandement.... tout cela ne donne rien au cœur, au cœur altéré. Il manque une âme à ce vain métier.... Il est un autre bonheur et d'autres joies.

OCTAVIO.

Tu as beaucoup appris dans ce court voyage, mon fils.

MAX.

Oh ! quel beau jour, quand enfin le soldat rentre dans la vie, dans l'humanité, quand les drapeaux se déploient pour le joyeux retour, et qu'on entend battre une douce marche de paix qui ramène au foyer ; quand tous les chapeaux, tous les casques se parent d'un vert feuillage, dernier larcin fait aux campagnes ! Les portes des villes s'ouvrent d'elles-mêmes, il n'est plus besoin que la mine les fasse sauter ; les remparts se couvrent, tout autour, d'hommes pacifiques, qui lancent dans les airs leurs acclamations.... De toutes les tours retentit la voix sonore des cloches, qui annoncent le joyeux soir d'un jour sanglant. Des villages et des villes s'élançent en foule un peuple ivre d'alégresse, qui cordialement empressé, importun, retarde la marche de l'armée.... Alors, heureux d'avoir encore vu ce jour, le vieillard secoue les mains de son fils qui revient, et lui, il rentre comme un hôte étranger, dans son domaine depuis si longtemps abandonné. L'arbre, à son retour, le couvre de ses branches touffues, l'arbre qui, au départ, pliait comme un jonc, et elle s'approche de lui, avec la pudeur d'une jeune fille, celle qu'il avait laissée jadis au sein de sa nourrice. Oh ! heureux ce-

lui qui voit alors une porte s'ouvrir pour le recevoir, de tendres bras pour l'enlacer doucement!

QUESTENBERG, *ému.*

Oh! faut-il que vous parliez d'un temps si lointain, si lointain encore, et non de demain, non d'aujourd'hui!

MAX, *se tournant vivement vers lui.*

Et à qui donc la faute, si ce n'est à vous, à Vienne? Je vous l'avouerai franchement, Questenberg. Quand tout à l'heure je vous vis là devant moi, l'indignation me serra le cœur.... C'est vous qui empêchez la paix, vous! Il faut que ce soit le guerrier qui l'obtienne de force. Vous rendez la vie amère au duc, vous gênez toutes ses démarches, vous le noircissez.... Pourquoi? Parce qu'il tient plus au bonheur de l'Europe entière qu'à quelques arpents de plus ou de moins que possédera l'Autriche.... Vous le traitez de rebelle, et, Dieu sait! de pis encore, parce qu'il épargne les Saxons, qu'il cherche à faire naître la confiance chez l'ennemi, ce qui est, après tout, le seul moyen d'arriver à la paix; car, si la guerre ne cesse durant la guerre même, d'où peut venir la paix?... Allez, allez! autant j'aime le bien, autant je vous hais.... et je le jure ici, je répandrai pour lui, pour ce Wallenstein, mon sang, le dernier sang de mon cœur, goutte à goutte, avant de vous laisser vous applaudir de sa chute.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

QUESTENBERG, OCTAVIO PICCOLOMINI.

QUESTENBERG.

Oh! malheur à nous! Les choses en sont-elles là? (*Avec une pressante impatience.*) Ami, et nous le laissons partir dans cette erreur, nous ne le rappelons pas à l'instant, pour lui ouvrir les yeux sans retard?

OCTAVIO, *sortant d'une profonde rêverie.*

Il vient de me les ouvrir et je vois plus que je ne voudrais.

QUESTENBERG.

Qu'est-ce, mon ami?

OCTAVIO.

Maudit soit ce voyage!

QUESTENBERG.

Comment? Qu'est-ce donc?

OCTAVIO.

Venez. Il faut que je suive sans délai ces malheureuses traces, que je voie de mes yeux.... Venez.... (Il veut l'emmener.)

QUESTENBERG.

Quoi donc? Où?

OCTAVIO, vivement.

Vers elle!

QUESTENBERG.

Vers....

OCTAVIO, se reprenant.

Vers le duc. Allons. Oh! je crains tout. Je vois qu'on l'a enveloppé dans le filet. Il ne revient pas à moi tel qu'il est parti....

QUESTENBERG.

Expliquez-moi seulement....

OCTAVIO.

Et ne pouvais-je pas le prévoir? empêcher ce voyage? Pourquoi m'être tu avec lui?... Vous aviez raison, j'aurais dû l'avertir.... Maintenant il est trop tard.

QUESTENBERG.

Quoi trop tard? Songez, mon ami, que vous ne me parlez que par énigmes.

OCTAVIO, plus maître de lui.

Nous allons chez le duc. Venez. Aussi bien l'heure qu'il a marquée pour l'audience approche. Venez.... Maudit, trois fois maudit ce voyage! (Il l'emmène, le rideau tombe.)



ACTE DEUXIÈME.

Une salle chez le duc de Friedland.

SCÈNE I.

DES DOMESTIQUES *placent des sièges et étendent des tapis. Peu après vient SÉNI, l'astrologue, vêtu de noir, comme un docteur italien, et d'une façon quelque peu bizarre. Il s'avance au milieu de la salle, tenant à la main une baguette blanche, avec laquelle il indique les divers points du ciel.*

UN DOMESTIQUE, *parcourant la salle avec une cassolette.*

Vivement! Faites qu'on en finisse! La garde appelle aux armes. Ils vont paraître à l'instant.

SECOND DOMESTIQUE.

Mais pourquoi donc a-t-on décommandé la chambre en saillie, la chambre rouge, qui pourtant est si brillante?

PREMIER DOMESTIQUE.

Demande-le au mathématicien. Il dit que c'est une chambre de malheur.

SECOND DOMESTIQUE.

Folies! Cela s'appelle tourmenter les gens. Une salle est une salle. Quelle si grande importance peut avoir l'endroit?

SÉNI, *avec gravité.*

Mon fils, il n'est rien ici-bas qui n'ait son importance; mais, pour toutes les choses de la terre, le point capital et dominant, c'est le lieu et l'heure.

TROISIÈME DOMESTIQUE.

N'entre pas en discussion avec lui, Nathanael. Notre maître lui-même n'est-il pas obligé de faire sa volonté?

SËNI *compte les sièges.*

Onze ! Mauvais nombre. Mettez douze sièges. Le zodiaque a douze signes, cinq et sept. Les nombres sacrés sont compris dans douze.

SECOND DOMESTIQUE.

Qu'avez-vous contre onze ? Je voudrais le savoir.

SËNI.

Onze est le péché. Onze transgresse les dix commandements.

SECOND DOMESTIQUE.

Ah ! et pourquoi nommez-vous cinq un nombre sacré ?

SËNI.

Cinq est l'âme de l'homme. De même que l'homme est mêlé de bien et de mal, de même cinq est le premier nombre formé du pair et de l'impair.

PREMIER DOMESTIQUE.

Le fou !

TROISIÈME DOMESTIQUE.

Eh ! laisse-le donc ! J'aime à l'écouter, car enfin ses paroles font faire mainte réflexion.

SECOND DOMESTIQUE.

Partons ! Ils viennent ! Là, sortons par la porte de côté. *(Ils sortent à la hâte. Sëni les suit lentement.)*

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LA DUCHESSE

WALLENSTEIN.

En bien ! duchesse, vous avez touché Vienne, vous vous êtes présentée à la reine de Hongrie ?

LA DUCHESSE.

Et à l'impératrice aussi. Nous avons été admises au baise-main chez les deux majestés.

WALLENSTEIN.

Que disait-on de me voir appeler au camp, dans cette saison d'hiver, ma femme et ma fille ?

LA DUCHESSE.

J'ai suivi vos instructions, et allégué que vous aviez pris un

parti au sujet de notre enfant, et que vous vouliez montrer encore la fiancée à son futur époux, avant l'ouverture de la campagne.

WALLENSTEIN.

Souçonnait-on le choix que j'avais fait ?

LA DUCHESSE.

On désirait fort que ce choix ne fût pas tombé sur un étranger ni sur un luthérien.

WALLENSTEIN.

Et vous, Elisabeth, que désirez-vous ?

LA DUCHESSE.

Votre volonté, vous le savez, a toujours été la mienne.

WALLENSTEIN, après une pause.

Eh bien.... Et du reste, comment vous a-t-on accueillies à la cour? (*La Duchesse baisse les yeux et se tait.*) Ne me cachez rien... Qu'en a-t-il été ?

LA DUCHESSE.

Oh! mon époux.... Tout n'est plus comme autrefois.... Il est arrivé un changement.

WALLENSTEIN.

Comment ? A-t-on manqué aux égards d'autrefois ?

LA DUCHESSE.

Aux égards, non. L'accueil a été digne et plein de convenance.... Mais à la place de l'affabilité aimable et confiante, je n'ai trouvé que solennelles formalités. Hélas! et les ménagements délicats que l'on témoignait tenaient plus de la pitié que de la faveur. Non, ce n'est pas ainsi.... pas précisément ainsi qu'on aurait dû recevoir la princesse épouse du duc Albert, la noble fille du comte Harrach.

WALLENSTEIN.

On a blâmé sans doute ma conduite récente ?

LA DUCHESSE.

Oh! que ne l'a-t-on fait?... Je suis depuis longtemps habituée à vous justifier, à apaiser par mes discours les esprits irrités.... Non, personne ne vous a blâmé.... On s'est renfermé dans un silence solennel, si accablant! Ah! ce n'est pas ici un malentendu ordinaire, une passagère susceptibilité.... Il s'est passé quelque chose de fatal, d'irréparable.... Autrefois la reine de

Hongrie avait coutume de me nommer toujours sa chère cousine, de m'embrasser quand je la quittais.

WALLENSTEIN.

Et cette fois elle a omis de le faire ?

LA DUCHESSE, *séchant ses larmes, après une pause.*

Elle m'a embrassée, mais seulement quand j'avais déjà pris congé d'elle. Comme j'allais vers la porte, elle accourut à moi, rapidement, on eût dit qu'elle se ravisait, et elle me pressa sur son sein, avec une émotion plus douloureuse que tendre.

WALLENSTEIN *lui prend la main.*

Possédez-vous !... Comment avez-vous trouvé Eggenberg, Lichtenstein et les autres amis ?

LA DUCHESSE, *secouant la tête.*

Je n'en ai vu aucun.

WALLENSTEIN.

Et le comte ambassadeur d'Espagne, qui autrefois avait coutume de parler si chaudement pour moi ?

LA DUCHESSE.

Il n'avait plus de langue pour vous.

WALLENSTEIN.

Ainsi les soleils ne brillent plus pour nous, il faut que désormais notre propre feu nous éclaire.

LA DUCHESSE.

Et serait-il vrai ? Cher duc, ce qu'on murmure tout bas à la cour, ce qu'on raconte tout haut dans le pays, serait-il vrai ?... ce que le père Lamormain par quelques mots....

WALLENSTEIN, *rapidement.*

Lamormain ! que dit-il ?

LA DUCHESSE.

Qu'on vous accuse d'une audacieuse transgression du plein pouvoir remis en vos mains, d'un criminel dédain des ordres suprêmes, des ordres de l'empereur ; que les Espagnols, l'orgueilleux duc de Bavière se lèvent, comme accusateurs, contre vous ; qu'un orage s'amasse sur votre tête, bien plus menaçant encore que celui qui autrefois vous renversa à Natisbonne ; que l'on parle, dit-il.... ah ! je ne puis le redire....

WALLENSTEIN, *très-attentif.*

Eh bien ?

LA DUCHESSE.

D'une seconde.... *(Elle s'arrête.)*

WALLENSTEIN.

D'une seconde?...

LA DUCHESSE.

Et plus injurieuse.... déposition.

WALLENSTEIN.

On en parle? *(Se promenant, fort agité, dans la chambre.)* Oh! ils m'y forceront, ils m'y poussent violemment, contre ma volonté.

LA DUCHESSE, *s'appuyant sur lui, dit d'un ton suppliant :*

Oh! s'il en est encore temps, mon époux!... Si ce malheur peut être détourné par la soumission, la condescendance.... cédez.... gagnez cela sur la fierté de votre cœur; c'est à votre maître et à votre empereur que vous céderez. Oh! ne souffrez pas plus longtemps qu'une haineuse méchanceté noircisse vos bonnes intentions par une interprétation envenimée, odieuse. Levez-vous avec la force triomphante de la vérité, pour confondre les menteurs, les calomnieurs. Nous avons peu de vrais amis, vous le savez. Notre rapide fortune nous a mis en butte à la haine des hommes.... Que sommes-nous, si la faveur impériale se détourne de nous?

SCÈNE III.

LA COMTESSE TERZKY, *amenant par la main la* PRINCESSE THÉCLA; LES PRÉCÉDENTS.

LA COMTESSE.

Comment, ma sœur! Il est déjà question d'affaires, et, à ce que je vois, d'affaires peu égayantes, avant même qu'il ait pu jouir de la vue de sa fille? Le premier moment appartient à la joie. Friedland, père, voici votre fille! *(Thécla s'approche de lui timidement, et veut s'incliner pour lui baiser la main; il la prend dans ses bras et demeure quelque temps absorbé, la contemplant.)*

WALLENSTEIN.

Oui! mon espérance s'est heureusement épanouie; je la reçois comme le gage d'une plus grande fortune.

LA DUCHESSE.

C'était encore une tendre enfant, quand vous êtes parti pour lever à l'empereur cette grande armée. Puis, quand vous êtes revenu de l'expédition de Poméranie, votre fille était déjà au couvent, où elle est restée jusqu'à présent.

WALLENSTEIN.

Pendant qu'ici, en campagne, nous travaillions à sa grandeur, à lui conquérir ce qu'il y a de plus haut sur la terre, Nature, la tendre mère, a, de son plein gré, dans les paisibles murs du cloître, départi à la chère enfant les dons divins, et elle la conduit, gracieusement parée, au-devant de son brillant destin et de mon espérance.

LA DUCHESSE, à la Princesse.

Tu n'aurais sans doute pas reconnu ton père, mon enfant? Tu comptais à peine huit ans quand pour la dernière fois tu vis les traits de son visage.

THÉCLA.

Si fait, ma mère, au premier coup d'œil.... Mon père n'a point vieilli.... Telle son image a vécu en moi, tel aujourd'hui il apparaît florissant à mes yeux.

WALLENSTEIN, à la Duchesse.

L'aimable enfant! Que de délicatesse dans sa remarque, et que de raison! Voyez, j'en voulais au destin de m'avoir refusé un fils qui pût hériter de mon nom et de ma fortune, et prolonger dans une fière lignée de princes mon existence rapidement éteinte. J'étais injuste envers le destin. Ici, sur cette tête virginale, dans sa fleur, je veux déposer la couronne de ma vie guerrière, et je ne tiendrai pas cette vie pour perdue, si je puis un jour, la transformant en royale parure, la tresser autour de ce beau front (*U la tient dans ses bras, au moment où Piccolomini entre.*)

SCÈNE IV.

MAX PICCOLOMINI, et peu après LE COMTE TERZKY;
LES PRÉCÉDENTS.

LA COMTESSE.

Voici le paladin qui nous a protégés.

WALLENSTEIN.

Sois le bienvenu, Max. Tu as toujours été pour moi le messager de quelque joie, et, comme l'heureuse étoile du matin, tu fais monter à mon horizon le soleil de la vie.

MAX.

Mon général....

WALLENSTEIN.

Jusqu'ici, c'est l'empereur qui t'a récompensé par ma main. Aujourd'hui, c'est le père, l'heureux père, qui est devenu ton débiteur, et cette dette, c'est Friedland lui-même qui la doit payer.

MAX.

Mon prince, vous vous êtes bien hâté de l'acquitter. Je viens à vous avec honte et même avec douleur; car à peine suis-je arrivé ici, à peine ai-je remis dans vos bras la mère et la fille, que l'on m'amène de vos écuries un magnifique équipage de chasse, richement enharnaché, pour me payer de ma peine. Oui, oui! me payer. C'était simplement une peine, une charge! et non une faveur, à laquelle je m'étais trop pressé de croire, et dont je m'apprêtais déjà à vous remercier avec effusion.... Non, votre intention n'était pas que ma mission même fût mon plus grand bonheur. (*Terzky entre et remet au Duc des lettres que celui-ci se hâte d'ouvrir.*)

LA COMTESSE, à Max.

Veut-il payer votre peine? Non, simplement reconnaître la joie qu'il vous doit. Il vous sied, à vous, d'avoir ces sentiments délicats; il sied à mon beau-frère de se montrer toujours grand, toujours prince.

THÉCLA.

Il me faudrait alors aussi douter de son amour; car ses mains généreuses m'ont parée avant même que le cœur du père m'eût parlé.

MAX.

Oui! il faut toujours qu'il donne et rende heureux! (*Il prend la main de la Duchesse, et ajoute avec une ardeur croissante:*) Que ne lui dois-je pas!... Oh! tout n'est-il pas pour moi dans ce nom chéri de Friedland? Toute ma vie, je veux rester l'esclave de ce nom.... c'est en lui que fleurira pour moi toute joie, toute belle

espérance.... Le sort, par un charme invincible, m'y tient renfermé, comme dans un cercle magique.

LA COMTESSE, qui, pendant ce temps, a observé attentivement le Duc, remarque qu'à la lecture des lettres il est devenu pensif.

Mon frère veut être seul. Retirons-nous.

WALLENSTEIN se retourne avec précipitation, et, se maîtrisant, il dit avec sérénité à la Duchesse :

Je vous le répète, princesses! soyez la bienvenue dans le camp. Vous êtes dame et maîtresse dans cette cour.... Toi, Max, tu vas continuer tes anciennes fonctions, pendant que nous nous occuperons ici des affaires de Sa Majesté. (*Max Piccolomini offre le bras à la Duchesse. La Comtesse emmène la Princesse.*)

TERZKY crie à Max pendant qu'il s'éloigne :

Ne manquez pas d'assister à l'assemblée.

SCÈNE V.

WALLENSTEIN, TERZKY.

WALLENSTEIN, dans une profonde rêverie, se parlant à lui-même.

Elle a très-bien vu.... Il en est ainsi, et cela s'accorde parfaitement avec mes autres renseignements.... Ils ont pris, à Vienne, leur dernière résolution, ils m'ont déjà donné un successeur. C'est le roi de Hongrie, Ferdinand, l'enfant chéri de l'empereur, qui est maintenant leur sauveur, le nouvel astre qui se lève. Avec nous, on croit en avoir déjà fini; déjà, comme un défunt, j'ai mon héritier. Ainsi, ne perdons pas de temps. (*Se retournant, il aperçoit Terzky et lui remet une lettre.*) Le comte Altringer se fait excuser, Gallas aussi.... Cela ne me plaît point.

TERZKY.

Et si tu tardes encore plus longtemps, ils se détacheront l'un après l'autre.

WALLENSTEIN.

Altringer tient les passages du Tyrol. Il faut que je lui envoie quelqu'un, pour qu'il ne me laisse pas entrer par là les Espagnols de Milan.... A propos, Sésina, l'ancien négociateur, a donc reparu dernièrement? Que nous apporte-t-il du comte Thurn?

TERZKY.

Le comte te mande qu'il est allé trouver le chancelier de Suède à Halberstadt, où est maintenant le congrès; mais le chancelier dit qu'il est las et ne veut plus désormais avoir affaire à toi.

WALLENSTEIN.

Comment cela ?

TERZKY.

Que tu ne parles jamais sérieusement, que tu veux simplement te jouer des Suédois, t'unir avec les Saxons contre eux, et à la fin t'en débarrasser avec une misérable somme d'argent.

WALLENSTEIN.

Ah! croit-il vraiment que je doive lui livrer en proie quelque belle contrée de l'Allemagne, pour qu'en fin de compte nous ne soyons plus les maîtres chez nous, sur notre sol? Il faut qu'ils partent, qu'ils partent. Nous n'avons que faire de semblables voisins.

TERZKY.

Ne leur envie pas ce petit morceau de terre, car enfin il n'est pas pris sur ton bien. Pourvu que tu gagnes la partie, que t'importe qui paye ?

WALLENSTEIN.

Il faut qu'ils s'éloignent... Tu ne comprends pas cela. Je ne veux pas qu'on dise de moi que j'ai morcelé l'Allemagne, que je l'ai livrée à l'étranger, pour en dérober ma portion. Je veux que l'empire m'honore comme son protecteur. Montrant les sentiments d'un prince d'empire, je veux siéger dignement auprès des princes de l'empire. Je ne veux pas qu'une puissance étrangère prenne racine dans l'empire, et, moins que toute autre, ces Goths, ces affamés, qui, avides de pillage, jettent un œil d'envie sur la prospérité de notre belle Allemagne. Je veux qu'ils m'assistent dans mes plans, mais qu'ils n'y pêchent aucun profit.

TERZKY.

Mais tu veux agir plus loyalement, je pense, avec les Saxons? Ils perdent patience, parce que tu suis des voies si tortueuses... Pourquoi tous ces masques? Parle! Tes amis doutent et ne sa-

vent que penser de toi... Oxenstirn, Arnheim, tous ignorent comment ils doivent interpréter tes délais. A la fin, c'est moi qui suis le menteur : je sers partout d'intermédiaire, et je n'ai pas même un écrit de ta main.

WALLENSTEIN.

Je ne donne jamais un écrit de moi, tu le sais.

TERZKY.

Mais à quoi reconnaître que tes vues sont sérieuses, si l'acte ne suit pas les paroles? Dis toi-même : tout ce que tu as traité jusqu'ici avec l'ennemi aurait parfaitement pu se faire, quand tu n'aurais eu d'autre intention que de te jouer de lui.

WALLENSTEIN, après une pause, le regardant fixement.

Et qui te dit qu'en effet je ne me joue pas de lui? que je ne me joue pas de vous tous? Me connais-tu donc si bien? Je ne sache pas que je t'aie ouvert le fond de mon âme.... L'empereur, il est vrai, a mal agi envers moi.... Si je voulais, je pourrais lui faire en retour beaucoup de mal. C'est une joie pour moi de connaître ma puissance. Que je veuille, ou non, en user en effet, là-dessus, ce me semble, tu n'en sais pas plus long qu'un autre.

TERZKY.

C'est ainsi que toujours tu as fait de nous tes jouets!

SCÈNE VI.

ILLO, LES PRÉCÉDENTS.

WALLENSTEIN.

Comment vont les affaires hors d'ici? Sont-ils préparés?

ILLO.

Tu les trouveras dans les dispositions où tu les souhaites. Ils connaissent les exigences de l'empereur et font grand bruit.

WALLENSTEIN.

Comment se prononce Isolani?

ILLO.

Il est à toi, corps et âme, depuis que tu lui as relevé sa banque au pharaon.

WALLENSTEIN.

Comment se montre Colalto ? Tes-tu assuré de Déodat et de Tiefenbach ?

ILLO.

Ce que fera Piccolomini, ils le feront aussi.

WALLENSTEIN.

Tu crois donc que je puis courir la chance avec eux.

ILLO.

....Si tu es sûr des Piccolomini.

WALLENSTEIN.

Comme de moi-même. Ceux-là ne m'abandonneront jamais.

ILLO.

Cependant je ne voudrais pas te voir accorder tant de confiance à Octavio, à ce renard.

WALLENSTEIN.

Apprends-moi à connaître mon monde ! Seize fois, j'ai marché au combat avec le père.... En outre.... j'ai tiré son horoscope. Nous sommes nés sous les mêmes constellations.... Et bref.... (*mystérieusement*) c'est une chose tout à part. Si donc tu me réponds des autres....

ILLO.

Il n'y a qu'une voix parmi eux : tu ne dois pas déposer le commandement. Ils veulent, à ce que j'entends, t'envoyer une députation.

WALLENSTEIN.

Si je dois m'engager envers eux, il faut qu'ils s'engagent aussi envers moi.

ILLO.

Bien entendu.

WALLENSTEIN.

Il faut qu'ils me donnent leur parole, par écrit, par serment, de se dévouer à mon service, sans réserve.

ILLO.

Pourquoi pas ?

TERZKY.

Sans réserve ? Ils excepteront toujours le service de l'empereur, leurs devoirs envers l'Autriche.

WALLENSTEIN, secouant la tête.

Il faut que je les aie sans réserve. Pas de restriction !

ILLO.

J'ai une idée.... Le comte Terzky ne nous donne-t-il pas un banquet ce soir ?

TERZKY.

Oui, et tous les généraux sont invités.

ILLO, à Wallenstein.

Dis-moi : veux-tu me laisser pleine et entière liberté ? Je te procurerai la parole des généraux, comme tu la désires.

WALLENSTEIN.

Procure-la-moi par écrit. Quant aux moyens de l'avoir, c'est ton affaire.

ILLO.

Et si donc je t'apporte, noir sur blanc, la promesse que tous les chefs ici présents se livreront aveuglément à toi.... te décideras-tu enfin à prendre la chose au sérieux, et à tenter la fortune en agissant résolûment ?

WALLENSTEIN.

Procure-moi l'engagement écrit.

ILLO.

Songe à ce que tu feras. Tu ne peux accomplir la volonté de l'empereur.... tu ne peux laisser affaiblir l'armée.... ni souffrir que les régiments aillent se joindre aux Espagnols, si tu ne veux renoncer à tout jamais à ton pouvoir. Songe encore que, d'autre part, tu ne peux braver les ordres de l'empereur, son commandement positif, ni chercher de nouveaux subterfuges, ni temporiser plus longtemps, si tu ne veux rompre formellement avec la cour. Décide-toi ! Veux-tu la prévenir en agissant avec résolution ? Veux-tu, en hésitant davantage, attendre les dernières extrémités ?

WALLENSTEIN.

C'est ce qu'il convient de faire avant de se résoudre soi-même aux dernières extrémités.

ILLO.

Oh ! saisis le bon moment, avant qu'il échappe. Elle se présente si rarement dans la vie, l'heure favorable, vraiment grave et importante. Quand une grande décision doit avoir lieu, il faut que bien des circonstances heureuses se réunissent et s'accordent.... et d'ordinaire ils ne se montrent à nous qu'un à un et dispersés, ces fils précieux de la fortune, ces opportunités, qui ne

peuvent former et nouer le fruit qu'en se pressant ensemble sur un seul point de la vie. Vois comme en cet instant tout se combine autour de toi, d'une façon décisive et fatale... Les chefs de l'armée, les meilleurs, les plus illustres, rassemblés autour de toi, leur royal commandant, n'attendent qu'un signe de ta main... Oh! ne les laisse pas se séparer comme ils sont venus! Dans tout le cours de la guerre, tu ne les réuniras pas une seconde fois dans un tel accord. C'est la haute marée qui soulève et éloigne du rivage le pesant navire... et chaque homme sent croître son courage dans le grand courant de la multitude. Maintenant tu les as, maintenant encore! Bientôt la guerre les dispersera de nouveau, lancera l'un ici, l'autre là... L'esprit général se résoudra en soucis et intérêts privés. Tel qui aujourd'hui, entraîné par le courant, s'oublie lui-même, reviendra de son ivresse quand il se verra seul, et, ne sentant plus que son impuissance, il se hâtera de rentrer dans la vieille grand'routte, bien large et bien battue, du devoir commun, et ne cherchera qu'à se mettre à l'abri sain et sauf.

WALLENSTEIN.

Le temps n'est pas encore venu.

ILLO.

C'est ce que tu dis toujours. Mais quand sera-t-il temps ?

WALLENSTEIN.

Quand je le dirai.

ILLO.

Oh! tu attendras l'heure des étoiles, jusqu'à ce que l'heure d'ici-bas t'échappe. Crois-moi, c'est dans ton propre sein que sont les astres de ta destinée. La confiance en toi-même, la résolution, voilà ta Vénus. L'étoile malfaisante, la seule qui te nuise, c'est le doute.

WALLENSTEIN.

Tu parles comme tu comprends. Que de fois pourtant je te l'ai expliqué!... À ta naissance, Jupiter, le dieu brillant, était à son déclin; tu ne peux pas pénétrer ces mystères. Tu ne peux que fouiller dans la terre, au sein des ténèbres, aveugle comme le dieu souterrain qui a éclairé ton entrée dans la vie de sa lueur pâle, couleur de plomb. Ce qui est terrestre et vulgaire, tu le peux voir, et combiner habilement les rapports les plus proches, que tu as sous la main : pour cela, je me fie à toi et je

te crois. Mais cette force mystérieuse, efficace, qui ourdit et crée dans les profondeurs de la nature.... cette échelle des esprits, aux mille degrés, qui se dresse, de ce monde de poussière, jusqu'au monde des astres, et que les puissances célestes montent et descendent, toujours actives.... ces cercles enfermés dans des cercles, qui entourent, de plus en plus étroits, le soleil, leur centre.... voilà ce que ne peuvent voir que les yeux dessillés des enfants de Jupiter, nés lumineux et sereins. (*Après avoir marché à travers la salle, il s'arrête, puis continue :*) Les astres célestes ne font pas seulement le jour et la nuit, le printemps et l'été.... ils n'indiquent pas uniquement au semeur le temps de la semence et de la moisson. L'activité humaine est aussi une semence d'événements, répandue sur les champs obscurs de l'avenir, livrée avec espoir aux puissances du destin. Là, là surtout, il faut découvrir le temps de semer, choisir l'heure propice des étoiles, sonder d'un œil scrutateur les manières célestes, pour s'assurer que l'ennemi de tout accroissement, de toute réussite, ne se cache pas, avec sa maligne influence, dans ses recoins accoutumés.... Laissez-moi donc du temps, et vous cependant faites ce qui dépend de vous. Je ne puis dire encore ce que je veux faire; mais je ne céderai pas; non certes, pas moi. Je ne veux pas non plus qu'ils me déposent.... Comptez là-dessus.

UN VALET DE CHAMBRE *entre.*

Messieurs les généraux.

WALLENSTEIN.

Fais-les entrer.

TERZKY.

Veux-tu que tous les chefs soient présents?

WALLENSTEIN.

C'est inutile. Les deux Piccolomini, Maradas, Buttler, Forgatsch, Déodat, Caraffa, Isolani peuvent venir. (*Terzky sort avec le valet de chambre.*)

WALLENSTEIN, à Illo.

As-tu fait surveiller Questenberg? N'a-t-il entretenu personne en particulier?

ILLO.

Je l'ai surveillé avec grand soin. Il n'a été avec personne qu'avec Octavio.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, QUESTENBERG, LES DEUX PICCOLOMINI, BUTTLER, ISOLANI, MARADAS, et trois autres Généraux, entrent. Sur un signe du Général, Questenberg prend place vis-à-vis de lui, les autres suivent selon leur rang. Il règne un moment de silence.

WALLENSTEIN.

J'ai appris l'objet de votre mission, Questenberg, et je l'ai bien médité. Aussi ma résolution est-elle prise et rien ne la changera. Pourtant il convient que les commandants entendent de votre bouche la volonté de l'empereur.... Qu'il vous plaise donc de vous acquitter de votre message devant ces nobles chefs.

QUESTENBERG.

Je suis prêt. Toutefois, je vous prie de considérer que c'est la puissance souveraine et la majesté impériale qui parlent par ma bouche, et non ma propre hardiesse.

WALLENSTEIN.

Épargnez-nous le préambule.

QUESTENBERG.

Quand Sa Majesté l'empereur donna à ses braves armées un chef couronné de gloire, expérimenté dans la guerre, en la personne du duc de Friedland, ce fut dans l'heureux espoir de changer promptement et favorablement le sort des combats. Aussi le début répondit à ses vœux : la Bohême fut délivrée des Saxons, la marche victorieuse des Suédois arrêtée.... Ces pays recommencèrent à respirer librement, quand le duc de Friedland attira de toutes les rives de l'Allemagne les armées ennemies dispersées, qu'il réunit, comme par enchantement, sur un seul et même point, le Rhingrave, Bernard, Banner, Oxenstirn, et ce roi jusque-là invincible, pour décider enfin, en vue de Nurenberg, la grande et sanglante lutte.

WALLENSTEIN.

Au fait, s'il vous plait.

QUESTENBERG.

Un nouvel esprit signala aussitôt la présence du nouveau gé-

néral. Ce n'était plus une aveugle fureur en lutte avec une fureur aveugle. On vit alors, en bataille régulière, la fermeté résister à l'audace, la sagesse et l'art laisser la bravoure. En vain on l'attire au combat, il s'enterre de plus en plus dans son camp, comme s'il s'agissait de s'y fonder une éternelle demeure. Enfin, désespéré, le roi veut donner l'assaut, il entraîne à la boucherie ses soldats, que les horreurs de la faim et de la peste lui tuent lentement dans son camp, plein de cadavres. Il s'élançe, lui que rien n'arrêta jamais, pour s'ouvrir un passage à travers le retranchement, derrière lequel la mort veillait, à la bouche de mille tubes meurtriers. Là se fit une attaque et une défense telles que nul œil d'heureux mortel n'en avait encore vu. Enfin le roi ramène du champ de bataille ses troupes déchirées, et cet affreux sacrifice d'hommes ne lui a pas gagné un pouce de terrain.

WALLENSTEIN.

Dispensez-vous de nous raconter, d'après la gazette, ces scènes terribles dont nous avons été nous-mêmes les acteurs.

QUESTENBERG.

Mon devoir et ma mission sont d'accuser; c'est mon cœur qui s'arrête volontiers à la louange. Au camp de Nurenberg, le roi de Suède laissa sa gloire.... sa vie dans les plaines de Lützen. Mais qui ne fut stupéfait de voir le duc de Friedland, après cette grande journée, s'enfuir, comme un vaincu, en Bohême, et disparaître du théâtre de la guerre, pendant que le jeune héros de Weimar pénétrait sans obstacle en Franconie, s'ouvrait impétueusement un chemin jusqu'au Danube, et paraissait tout à coup devant Ratisbonne, au grand effroi de tous les chrétiens bons catholiques? Alors le digne prince des Bavaois réclame un prompt secours dans son extrême détresse.... L'empereur envoie sept courriers porter cette prière au duc de Friedland; il le supplie, quand il pouvait commander en maître. C'est en vain. Le duc, en ce moment, n'écoute que sa vieille haine, son ressentiment; il sacrifie le bien commun, pour satisfaire sa soif de vengeance contre un ancien ennemi, et Ratisbonne succombe!

WALLENSTEIN.

De quel temps s'agit-il donc, Max? Je n'en ai plus aucun souvenir.

MAX.

Il veut parler du temps où nous étions en Silésie.

WALLENSTEIN.

Ah ! oui, oui ! Mais qu'avions-nous donc à faire là ?

MAX.

En chasser les Suédois et les Saxons.

WALLENSTEIN.

Bien ! Cette description me fait oublier toute la guerre.
(A *Questenberg.*) Continuez toujours.

QUESTENBERG.

Peut-être regagna-t-on sur l'Oder ce qu'on avait perdu honteusement sur le Danube. On espérait voir éclater des prodiges sur ce nouveau théâtre de guerre, où Friedland en personne tenait la campagne, où le rival de Gustave trouvait devant lui un.... Thurn et un Arnheim. Là en effet l'on se vit d'assez près, mais pour se traiter en amis, en hôtes. Toute l'Allemagne gémissait sous le poids de la guerre, mais la paix régnait dans le camp de Wallenstein.

WALLENSTEIN.

Plus d'une bataille sanglante est livrée pour rien, parce que le jeune général a besoin d'une victoire. Un privilège du général éprouvé est de n'avoir pas besoin de combattre pour montrer au monde qu'il sait vaincre. Que m'eût servi d'user de ma fortune contre un Arnheim ? Ma modération eût été fort utile à l'Allemagne, si j'avais réussi à rompre la funeste alliance des Saxons et des Suédois.

QUESTENBERG.

Mais ce but ne fut pas atteint, et ainsi recommença le jeu sanglant de la guerre. Alors enfin le prince justifia son ancienne gloire. Dans les champs de Steinau, l'armée suédoise met bas les armes, vaincue sans coup férir.... Alors la justice du ciel, entre autres prisonniers, livra aux mains de la vengeance l'ancien artisan de révolte, la torche maudite de cette guerre, Matthias Thurn.... Mais il était tombé dans des mains généreuses ; au lieu du châtimeut, il trouva la récompense, et le prince renvoya, comblé de riches dons, l'ennemi mortel de son empereur.

WALLENSTEIN *rit*.

Je sais, je sais... Ils avaient déjà loué d'avance, à Vienne, les fenêtres et les balcons, pour le voir sur la charrette des suppliciés... J'aurais pu perdre honteusement la bataille, mais ce que les Viennois ne me pardonnent pas, c'est de les avoir frustrés d'un spectacle.

QUESTENBERG.

La Silésie était délivrée, et désormais tout appelait le duc dans la Bavière cruellement opprimée. En effet, il se met en marche... il traverse la Bohême à son aise, par le chemin le plus long; mais, avant même d'avoir vu l'ennemi, il revient brusquement sur ses pas, prend ses quartiers d'hiver et écrase, avec l'armée de l'empereur, les domaines de l'empereur.

WALLENSTEIN.

L'armée faisait pitié : les choses les plus nécessaires, toute commodité, lui manquaient... L'hiver approchait. Quelle idée Sa Majesté se fait-elle de ses troupes? Ne sommes-nous pas des hommes? Ne sommes-nous pas, comme tous les mortels, soumis à l'influence du froid, de l'humidité, à tous les besoins? Destinée maudite du soldat! Où il arrive, on fuit devant lui... quand il part, on le charge d'imprécations. Il est obligé de tout prendre, on ne lui donne rien, et contraint de dépouiller chacun, il est à chacun un objet d'horreur. Voici mes généraux! Caraffa! conte Déodati! Buttler! dites-lui depuis combien de temps les troupes attendent leur solde.

BUTTLER.

Il y a déjà un an que la paye manque.

WALLENSTEIN.

Et il faut que le soldat ait sa solde, c'est de là qu'il tire son nom.

QUESTENBERG.

C'est un langage qui ne ressemble guère à celui que le prince de Friedland faisait entendre il y a huit ou neuf ans.

WALLENSTEIN.

Oui, c'est ma faute, je le sais bien; c'est moi-même qui ai gâté l'empereur. Oui! il y a neuf ans, pour la guerre de Danemark, je lui levai une armée de quarante à cinquante mille têtes, qui ne lui coûta pas un denier de sa bourse... La furie

de la guerre traversa les cercles de la Saxe, portant jusqu'aux écueils de la Baltique la terreur de son nom. C'était là le bon temps! Dans tous les États de l'empereur, aucun nom n'était honoré, fêté, comme le mien. Albert Wallenstein! ainsi se nommait le troisième diamant de sa couronne. Mais à la diète des princes, à Ratisbonne, cela éclata. On vit clairement alors et manifestement quelle bourse avait fourni à mes dépenses. Et quel fut mon salaire, pour avoir, en fidèle esclave du monarque, amassé sur ma tête les malédictions des peuples.... pour avoir fait payer aux princes une guerre qui n'avait agrandi que lui? Eh quoi? Je fus sacrifié à leurs plaintes.... je fus déposé.

QUESTENBERG.

Votre grâce sait combien, dans cette malheureuse diète, l'empereur manqua de liberté.

WALLENSTEIN.

Mort et démon! J'avais de quoi lui procurer la liberté. Non, seigneur, depuis qu'il m'a si mal réussi de servir le trône aux dépens de l'empire, j'ai appris à me former de l'empire une tout autre idée. Sans doute, c'est de l'empereur que je tiens ce bâton de commandement; mais maintenant je le porte comme général de l'empire, pour le bien de tous, pour le salut de l'ensemble, et non plus pour l'agrandissement d'un seul.... Au fait donc! que réclamé-t-on de moi?

QUESTENBERG.

Sa Majesté veut d'abord que l'armée évacue la Bohême sans retard.

WALLENSTEIN.

Dans cette saison? Et où veut-on que nous portions nos pas?

QUESTENBERG.

Là où est l'ennemi. Car Sa Majesté veut qu'avant Pâques Ratisbonne soit purgé d'ennemis, que le prêche luthérien ne retienne pas plus longtemps dans la cathédrale.... que l'abomination de l'hérésie ne souille pas la pure solennité de la fête.

WALLENSTEIN.

Cela peut-il se faire, mes généraux?

ILLO.

Ce n'est pas possible.

BUTTLER.

Cela ne peut se faire.

QUESTENBERG.

Aussi l'empereur a-t-il déjà envoyé au colonel Suys l'ordre de marcher sur la Bavière.

WALLENSTEIN.

Qu'a fait Suys ?

QUESTENBERG.

Son devoir. Il a marché.

WALLENSTEIN.

Il a marché ! Et moi, son chef, je lui avais donné l'ordre, l'ordre exprès de ne pas bouger de place. En est-il ainsi de mon commandement ? Est-ce là l'obéissance qu'on me doit et sans laquelle la guerre est impossible ? Vous-mêmes, mes généraux, soyez-en juges ! Que mérite l'officier qui, oubliant son serment, manque à ses ordres ?

ILLO.

La mort !

WALLENSTEIN, *comme les autres se taisent et demeurent pensifs, élève la voix.*

Comte Piccolomini, qu'a-t-il mérité ?

MAX, *après une longue pause.*

D'après la lettre de la loi.... la mort !

BUTTLER.

La mort, d'après le droit de la guerre. (*Questenberg se lève, Wallenstein après lui, puis tous les autres.*)

WALLENSTEIN.

C'est la loi qui l'y condamne, non pas moi ! Et si je lui fais grâce, ce sera par la déférence que je dois à mon empereur.

QUESTENBERG.

S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire ici.

WALLENSTEIN.

Je n'ai pris le commandement qu'à certaines conditions, et la première, tout d'abord, c'était que nul homme au monde, pas même l'empereur, n'eût rien à dire dans l'armée. Si, sur mon honneur et ma tête, je dois répondre du succès, il faut que je sois le maître. Qu'est-ce qui rendait ce Gustave irrésistible, invincible sur la terre ? Le voici : c'est qu'il était roi dans son

armée. Or, un roi, un roi qui l'est en effet, n'a jamais été vaincu que par son pareil.... Mais au fait ! Nous avons encore mieux à entendre.

QUESTENBERG.

Le cardinal infant partira de Milan au printemps, et conduira une armée espagnole, par l'Allemagne, vers les Pays-Bas. Pour qu'il suive sa route en sûreté, l'empereur veut que huit régiments de cette armée l'accompagnent à cheval.

WALLENSTEIN.

Je comprends, je comprends.... Huit régiments.... Bien ! bien imaginé, père Lamormain ! Si l'idée n'était pas si infernalement habile, on serait tenté de la dire cordialement stupide. Huit mille chevaux ! Oui, oui ! c'est juste, je les vois venir.

QUESTENBERG.

Il n'y a rien à chercher là-dessous. La prudence le conseille, le besoin l'ordonne.

WALLENSTEIN.

Comment, monsieur l'ambassadeur ? Je ne dois sans doute pas m'apercevoir qu'on est las de voir dans mes mains la puissance, la poignée du glaive ? que l'on saisit avidement ce prétexte, qu'on emploie le nom de l'Espagnol pour diminuer mon armée, pour introduire dans l'empire de nouvelles forces, qui ne me soient pas soumises. Pour qu'on me jette sans façon de côté, je suis à vos yeux trop puissant. Mon contrat porte que toutes les armées impériales doivent m'obéir, dans tous les pays où l'on parle allemand ; mais quant aux troupes espagnoles et aux infants qui parcourent l'empire en voyageurs, il n'en est pas question dans le contrat.... Voilà donc qu'on le tourne et l'étude tout doucement ; on commence par m'affaiblir, puis on me rendra peu à peu inutile, jusqu'à ce qu'on puisse procéder plus sommairement avec moi.... Pourquoi ces voies tortueuses, monsieur le ministre ? De la franchise ! Le pacte conclu avec moi pèse à l'empereur. Il serait bien aise que je me retirasse. C'est un plaisir que je veux lui faire ; c'était chose résolue, seigneur, même avant votre arrivée. *(Il s'élève parmi les Généraux une agitation, qui va toujours croissant.)* J'en suis fâché pour mes colonels ; je ne vois pas encore comment ils rentreront dans leurs avances, comment ils obtiendront leur salaire si bien gagné. Un

nouveau commandement élève des hommes nouveaux, et les services antérieurs s'oublient bien vite. Beaucoup d'étrangers servent dans l'armée, et, pourvu qu'un homme fût du reste brave et capable, je n'avais pas précisément l'habitude de m'inquiéter beaucoup de son arbre généalogique ni de son catéchisme. Cela changera aussi désormais. Eh bien, soit!... cela ne me regarde plus. *(Il s'assied.)*

MAX.

Que Dieu nous préserve d'en venir là !... Ce sera dans toute l'armée une fermentation, un soulèvement terrible.... On abuse l'empereur, cela ne peut être.

ISOLANI.

Cela ne peut être, car tout s'écroulerait.

WALLENSTEIN.

C'est ce qui arrivera, fidèle Isolani. Oui, tout s'écroulera, tout ce que nous avons édifié avec tant de soin. Mais cela n'empêchera pas qu'il ne se trouve un général, qu'une armée ne se rassemble à la voix de l'empereur, quand on battra le tambour.

MAX, *empressé, passionné, allant de l'un à l'autre pour les apaiser.*

Écoute-moi, mon général! Écoutez-moi, colonels! Laisse-toi fléchir, prince! Ne résous rien, jusqu'à ce que nous ayons tenu conseil entre nous, que nous t'ayons fait nos représentations.... Venez, mes amis! J'espère que tout peut encore se réparer.

TERZKY.

Venez, venez! nous trouverons les autres dans l'antichambre. *(Ils sortent.)*

BUTLER, à Questenberg.

Si vous voulez écouter un conseil, évitez, dans les premières heures, de vous montrer en public. La clef d'or ne vous protégerait guère, j'en ai peur, contre les mauvais traitements. *(Bruyante agitation au dehors.)*

WALLENSTEIN.

Le conseil est bon.... Octavio, tu me répondras de la sûreté de notre hôte. Portez-vous bien, Questenberg. *(Comme celui-ci veut parler.)* Non, non, pas un mot de cet odieux sujet! Vous avez fait votre devoir. Je sais distinguer l'homme de son emploi. *(Pendant que Questenberg veut se retirer avec Octavio, Gatz, Tie-*

Tiefenbach, Colalto pénètrent dans la salle, suivis de plusieurs autres officiers supérieurs.)

GOETZ.

Où est-il, celui qui veut que notre général nous...

TIEFENBACH, *en même temps.*

Que nous faut-il apprendre ? Tu veux nous...

COLALTO, *en même temps.*

Nous voulons vivre avec toi, mourir avec toi.

WALLENSTEIN, *avec dignité, montrant Illo.*

Le feld-maréchal que voici connaît mes volontés. *(Il sort.)*



ACTE TROISIÈME.

Une chambre.

SCÈNE I.

ILLO et TERZKY.

TERZKY.

Voyons, dites-moi, comment comptez-vous faire ce soir au banquet avec les colonels ?

ILLO.

Écoutez-moi. Nous rédigeons une formule par laquelle nous nous engageons unanimement envers le duc à lui appartenir corps et âme, à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang, sans préjudice toutefois des devoirs que nous imposent nos serments envers l'empereur. Remarquez bien ! Nous les excepterons expressément dans une clause particulière, et nous mettrons la conscience à l'abri. Faites attention ! l'écrit ainsi conçu leur sera présenté avant le festin, personne n'en sera choqué.... Puis, écoutez encore ! après le repas, à ce moment où les vapeurs du vin ouvrent les cœurs et ferment les yeux, on fera circuler pour la signature une feuille substituée, où la clause manquera.

TERZKY.

Comment ? Pensez-vous qu'ils se croiront liés par un serment que nous leur aurons surpris par une supercherie ?

ILLO.

Nous les tiendrons toujours.... Qu'ils crient ensuite à l'astuce, tant qu'ils voudront. A la cour, on croira pourtant à leur signature plus qu'à leurs affirmations les plus sacrées. Ils seront

traîtres, il faudra qu'ils le soient, et sans doute alors ils feront de nécessité vertu.

TERZKY.

Soit! pour ma part, tout me convient, pourvu qu'on fasse quelque chose et que nous hougions enfin de place.

ILLO.

Et puis, l'important n'est pas de réussir plus ou moins auprès des généraux; il suffit que nous persuadions au maître qu'ils sont à lui.... car si une fois il agit sérieusement, avec la conviction qu'il les tient déjà, il les aura en effet et les entraînera avec lui.

TERZKY.

Il y a des moments où je ne sais vraiment que penser de lui. Il prête l'oreille à l'ennemi, me fait écrire à Thurn, à Arnheim, s'explique librement, hardiment, avec Sésina, nous parle pendant des heures de ses plans; puis, quand je crois le tenir.... tout à coup il m'échappe, et l'on dirait que la seule chose qui lui importe, c'est de rester en place.

ILLO.

Lui, renoncer à ses anciens plans! Je vous dis qu'éveillé, endormi, il n'est occupé d'aucune autre pensée, que chaque jour, dans cette vue, il consulte les planètes....

TERZKY.

Oui, savez-vous que, la nuit prochaine, il doit s'enfermer avec le docteur dans la tour astrologique et observer avec lui? Car ce sera, dit-on, une nuit importante, et il doit se passer au ciel quelque chose de grave, qui est attendu depuis longtemps.

ILLO.

Pourvu qu'il se fasse quelque chose ici-bas! Les généraux sont pleins de zèle, et se laisseront amener à tout ce qu'on voudra, rien que pour conserver leur chef. Voyez! nous avons là sous la main l'occasion de conclure une étroite alliance contre la cour. Le prétexte, il est vrai, est innocent; il ne s'agit que de maintenir Wallenstein dans son commandement. Mais, vous le savez, dans la chaleur de la poursuite, on perd bientôt de vue le point de départ. Je me charge de tout concerter, de façon que le duc les trouve disposés.... les croie disposés à tous les coups de tête. Je veux que l'occasion le séduise. Si une fois le grand

pas est fait, ce pas qu'à Vienne ils ne lui pardonneront pas, la contrainte des événements le poussera en avant de plus en plus. Le difficile pour lui est uniquement de choisir. Quand la nécessité presse, il a toute sa vigueur, toute la clarté de ses vues.

TERZKY.

C'est aussi la seule chose que l'ennemi attende pour nous amener son armée.

ILLO.

Venez ! Il faut que ces jours-ci nous poussions l'affaire plus loin qu'on ne l'a fait durant des années entières.... Et si tout va bien ici-bas, les astres propices, prenez-y garde, brilleront aussi là-haut. Il faut forger le fer pendant qu'il est chaud.

TERZKY.

Allez, Illo. Il faut que j'attende ici la comtesse Terzky. Sachez que nous ne sommes pas non plus oisifs.... Si une corde casse, nous en avons déjà une autre toute prête.

ILLO.

Oui, votre ménagère souriait si finement. Que tramez-vous ?

TERZKY.

C'est un mystère ! Silence ! Elle vient. (*Illo sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE et LA COMTESSE TERZKY, *qui sort d'un cabinet;*
ensuite UN DOMESTIQUE; puis ILLO.

TERZKY.

Vient-elle ? Je ne puis le retenir plus longtemps.

LA COMTESSE.

Elle sera ici dans l'instant. Tu n'as qu'à l'envoyer.

TERZKY.

J'ignore, il est vrai, si le maître nous en saura gré. Sur ce point, tu le sais, il ne s'est jamais prononcé. Tu m'as persuadé, et c'est à toi de savoir jusqu'où tu peux aller.

LA COMTESSE.

Je prends tout sur moi. (*A part.*) Il n'est pas besoin en ceci de plein pouvoir.... Sans paroles, mon beau-frère, nous nous com-

prenons.... Est-ce que je ne devine pas pourquoi tu as fait venir ta fille, et pourquoi c'est justement lui qui a été choisi pour l'aller chercher ? Car cet engagement prétendu avec un fiancé que personne ne connaît peut en aveugler d'autres. Moi, je te pénétre.... Toutefois, il ne te sied pas de laisser voir ta main dans un jeu pareil. Non sans doute ! Tout est abandonné à mon habileté. Bien !... Je ne veux pas que tu te sois trompé sur ta sœur.

UN DOMESTIQUE vient.

Les généraux ! (*Il sort.*)

TERZKY, à la Comtesse.

Ayez soin seulement de lui échauffer la tête, de lui donner à penser.... pour qu'en venant à table il n'hésite pas trop longtemps au sujet de la signature.

LA COMTESSE.

Occupe-toi de tes convives. Va et envoie-le.

TERZKY.

C'est que tout dépend de sa signature.

LA COMTESSE.

A tes convives ! Va !

ILLO revient.

Où restez-vous, Terzky ? La maison est pleine, et tous vous attendent.

TERZKY.

A l'instant, à l'instant ! (*A la Comtesse.*) Et qu'il ne tarde pas trop, autrement le père pourrait concevoir quelques soupçons....

LA COMTESSE.

Vaine sollicitude ! (*Terzky et Illo sortent.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE TERZKY, MAX PICCOLOMINI.

MAX regarde timidement dans la chambre.

Tante Terzky ! Oserai-je ? (*Il s'avance jusqu'au milieu de la chambre, et regarde avec inquiétude autour de lui.*) Elle n'est pas ici ! Où est-elle ?

LA COMTESSE.

Regardez bien dans ce coin ; peut-être cachée derrière le paravent....

MAX.

Voici ses gants! (*Il étend vivement la main pour s'en saisir; la Comtesse les prend.*) Tante impitoyable! Vous me cachez sa présence.... Vous prenez plaisir à me tourmenter.

LA COMTESSE.

Voilà ma récompense pour ma peine!

MAX.

Oh! si vous compreniez quel est l'état de mon cœur!... Depuis que nous sommes ici.... me contraindre à ce point, peser mes paroles, mes regards! Je ne suis pas habitué à cela.

LA COMTESSE.

Vous vous habituerez encore à bien des choses, mon bel ami! Il faut absolument que je persiste à éprouver ainsi votre docilité; ce n'est qu'à cette condition que je pourrai me mêler, et partout, de vos intérêts.

MAX.

Mais où est-elle? Pourquoi ne vient-elle pas?

LA COMTESSE.

Il faut que vous vous en remettiez entièrement à moi. Et qui peut avoir de meilleures intentions à votre égard? Nul homme ne doit savoir, pas même votre père.... lui moins que personne.

MAX.

Ne craignez rien. Il n'y a personne ici aux yeux de qui je voulusse montrer ce qui émeut mon âme ravie.... Oh! tante Terzky! tout est-il donc changé ici, ou le suis-je moi seul? Je me vois comme parmi des étrangers. Plus de trace de mes vœux, de mes joies d'autrefois. Qu'est-ce que tout cela est devenu? Jadis pourtant je n'étais pas mécontent dans ce monde. Comme tout aujourd'hui est insipide et commun! Mes camarades me sont insupportables; mon père lui-même, je ne sais que lui dire; le service, les armes, me sont un vain jouet. C'est là sans doute ce qu'éprouverait un esprit bienheureux qui, du séjour de l'éternelle joie, reviendrait à ses jeux d'enfant et à ses affaires, à ses penchants, à ses liaisons, à toute la pauvre humanité.

LA COMTESSE.

Je dois cependant vous prier de jeter encore quelques regards sur ce monde tout trivial, où il se passe, en ce moment même, plus d'un événement important.

MAX.

Oui, il se passe ici quelque chose autour de moi, je le vois à un mouvement, à une agitation inaccoutumée. Quand ce sera fini, cela viendra sans doute aussi jusqu'à moi. Où croyez-vous, tante, que j'aie été? Mais pas de raillerie! Le tumulte du camp m'oppressait, le flux des connaissances importunes, les fades plaisanteries, les entretiens vides; je me sentais trop à l'étroit, il fallait que je m'en allasse chercher le silence pour ce cœur trop rempli, et un asile pur pour ma félicité. Ne souriez pas, comtesse! J'ai été à l'église. Il y a ici un cloître qu'on nomme « de la Porte du Ciel. » J'y suis allé, je m'y suis trouvé seul. Au-dessus de l'autel était suspendue l'image de la mère de Dieu, une mauvaise peinture, mais c'était l'ami que je cherchais en ce moment. Combien de fois n'ai-je pas vu la Vierge auguste dans tout son éclat, la ferveur des fidèles qui l'honoraient!... Ce spectacle ne m'avait point touché, et maintenant, tout à coup, j'ai compris la dévotion, aussi bien que l'amour.

LA COMTESSE.

Jouissez de votre bonheur. Oubliez le monde qui vous entoure. Pendant ce temps, l'amitié attentive veillera et agira pour vous. Seulement soyez docile quand on vous montrera le chemin du bonheur.

MAX.

Mais où reste-t-elle donc?... Oh! temps heureux du voyage où chaque nouvelle aurore nous réunissait, où seule la nuit, bien tard, nous séparait! Là aucun sablier ne coulait, nulle cloche ne sonnait. Il me semblait, dans une suprême béatitude, que le temps s'arrêtait dans son cours éternel. Oh! l'on est déjà déchu du ciel, quand il faut penser à la succession des heures. L'heure ne sonne pas pour les heureux.

LA COMTESSE.

Combien y a-t-il de temps que vous avez ouvert votre cœur?

MAX.

C'est ce matin que j'ai hasardé le premier mot.

LA COMTESSE.

Quoi ? ce matin seulement, dans ces vingt jours ?

MAX.

C'était dans ce pavillon de chasse, entre ce lieu-ci et Népomuk, où vous nous avez rejoints, à la dernière station de tout le voyage. Nous nous tenions dans l'embrasure d'une fenêtre en saillie, dirigeant nos regards en silence sur la campagne déserte, et nous voyions accourir les dragons que le duc nous avait envoyés pour notre escorte. L'angoisse de la séparation pesait sur mon cœur, et enfin, tout tremblant, je hasardai ces mots : « Tout ceci m'avertit, mademoiselle, que je dois aujourd'hui me séparer de mon bonheur. Dans peu d'heures, vous retrouverez un père ; vous vous verrez entourée de joies nouvelles, et dès lors je serai pour vous un étranger, perdu dans la foule. — Parlez à ma tante Terzky ! » reprit-elle précipitamment. Sa voix tremblait, je vis une rougeur brûlante colorer ses belles joues, et son regard, se détachant lentement de la terre, rencontra le mien.... Je ne puis me contenir plus longtemps.... *(La Princesse paraît à la porte, et s'arrête ; remarquée de la Comtesse, mais non de Piccolomini.)* J'ai l'audace de la serrer dans mes bras, mes lèvres touchent les siennes.... Un bruit se fit alors entendre dans la salle voisine et nous sépara.... C'était vous. Ce qui s'est passé ensuite, vous le savez.

LA COMTESSE, après une pause, jetant à la dérobée un regard sur Thècla.

Et vous êtes si discret, ou si peu curieux, que vous ne me demandez pas aussi mon secret ?

MAX.

Votre secret ?

LA COMTESSE.

Mais oui ! Comment j'entrai dans la chambre immédiatement après vous, comment je trouvai ma nièce, ce que, dans le premier moment de la surprise du cœur ?...

MAX, vivement.

Eh bien !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; THÉCLA, qui s'avance rapidement.

THÉCLA.

Épargnez-vous ce soin, ma tante. Il l'entendra mieux encore de ma bouche.

MAX recule.

Mademoiselle ! Que m'avez-vous fait dire, tante Terzky ?

THÉCLA, à la Comtesse.

Y a-t-il longtemps qu'il est ici ?

LA COMTESSE.

Oui, et son temps est bientôt passé. Mais où êtes-vous donc restée si longtemps ?

THÉCLA.

Ma mère a encore tant pleuré ! Je la vois souffrir.... et pourtant je ne puis m'empêcher d'être heureuse.

MAX, absorbé dans sa contemplation.

Maintenant j'ai de nouveau le courage de vous regarder. Aujourd'hui je ne le pouvais pas. L'éclat des pierreries qui vous entourait me cachait ma bien-aimée.

THÉCLA.

Ce n'étaient donc que vos yeux, et non votre cœur, qui me voyaient ?

MAX.

Oh ! ce matin, quand je vous ai vue dans le cercle des vôtres, que je vous ai trouvée dans les bras de votre père, me sentant moi-même étranger dans ce cercle.... comme, en ce moment, j'étais pressé du désir de me jeter à son cou, de le nommer mon père ! Mais son œil sévère imposait silence à ma vive et bouillante émotion, et j'étais effrayé par ces diamants qui vous entouraient comme une couronne d'étoiles. Mais aussi pourquoi faut-il que, dès votre arrivée, il ait tracé autour de vous comme un cercle magique, qu'il ait paré l'ange tout d'abord pour le sacrifice et jeté sur votre âme sereine le triste fardeau de son rang ? L'amour peut bien adresser son hommage à l'amour, mais un roi seul peut s'approcher d'un tel éclat.

THÉCLA.

Oh ! ne me parlez pas de ce travestissement ! Vous voyez comme je me suis hâtée de rejeter le fardeau. (*A la Comtesse.*) Son cœur n'a plus sa sérénité. Pourquoi ne l'a-t-il plus ? Est-ce vous, ma tante, qui me l'avez rendu si mélancolique ? Il était tout autre pendant la route. Si calme et sans nuage ! si éloquent, si enjoué ! Je voudrais vous voir toujours ainsi et jamais autrement.

MAX

Vous vous êtes trouvée soudain dans les bras de votre père, dans un monde nouveau qui vous rend hommage et qui doit charmer vos yeux, quand ce ne serait que par sa nouveauté.

THÉCLA.

Oui, bien des choses ici me charment, je ne veux pas le nier. J'aime ce théâtre guerrier, brillant et mobile, qui renouvelle et multiplie à mes yeux une image chérie, et rattache pour moi à la vie, à la réalité, ce qui ne me paraissait qu'un beau rêve.

MAX.

Pour moi, il a changé en rêve un bonheur réel. Pendant ces derniers jours, j'ai vécu dans une île des régions éthérées ; elle est descendue sur la terre, et ce pont qui me ramène à ma vie d'autrefois, me sépare de mon ciel.

THÉCLA.

Le jeu de la vie vous apparaît riant et serein, quand on porte dans son cœur un trésor assuré, et je reviens plus joyeuse, après avoir examiné ce spectacle, au bien plus charmant que je possède.... (*S'arrêtant tout à coup pour prendre le ton de la plaisanterie.*) Que n'ai-je pas vu, de nouveau et d'inouï, depuis le peu de temps que je suis ici ! Et pourtant tout cela doit céder à la merveille que renferme mystérieusement ce château.

LA COMTESSE, réfléchissant.

Que serait-ce donc ? Je connais pourtant aussi tous les recoins obscurs de cette maison.

THÉCLA, souriant.

Le chemin qui y mène est défendu par des Esprits, deux griffons montent la garde à la porte.

LA COMTESSE rit.

Ah ! oui, la tour astrologique. Comment ce sanctuaire, qui

est toujours si sévèrement gardé, s'est-il ouvert à vous dès les premières heures ?

THÉCLA.

Un petit vieillard à cheveux blancs, au visage amical, qui m'a donné tout d'abord sa faveur, m'a ouvert les portes.

MAX.

C'est l'astrologue du duc, Sèni.

THÉCLA.

Il m'a demandé beaucoup de choses : quand je suis née, quel jour, quel mois, si c'est de jour ou de nuit....

LA CONTESSE.

C'est qu'il voulait tirer votre horoscope.

THÉCLA.

Il a aussi examiné ma main et secoué la tête d'un air inquiet ; il semblait que les lignes ne lui plaisaient guère.

LA CONTESSE.

Et que dites-vous donc de cette salle ? Je ne l'ai jamais que parcourue d'un regard bien rapide.

THÉCLA.

J'ai éprouvé une étrange émotion, quand j'y suis entrée tout à coup, en sortant de la pleine lumière du jour ; car une sombre nuit m'environna soudain, faiblement éclairée par une lueur singulière. Autour de moi se tenaient en demi-cercle six ou sept grandes figures de rois, le sceptre à la main, et chacune portait une étoile sur la tête, et toute la lumière de la tour semblait ne venir que des étoiles. « Ce sont les planètes, me dit mon guide ; elles gouvernent la destinée, voilà pourquoi elles sont représentées comme des rois. Le dernier, ce vieillard sombre et chagrin, avec une étoile d'un jaune terne, est Saturne. L'autre, avec ce rouge éclat, qui est juste en face de lui, en armure de guerre, c'est Mars, et ils procurent l'un et l'autre peu de bonheur aux hommes. » Mais à côté se tenait une belle femme ; l'étoile brillait doucement sur sa tête. C'était Vénus, me dit-il, l'astre de la joie. A gauche paraissait Mercure avec des ailes. Tout au milieu, un homme au visage serein, au front royal, répandait un éclat argenté ; c'était Jupiter, l'astre de mon père, et la Lune et le Soleil se tenaient à ses côtés.

MAX.

Oh ! jamais je ne blâmerai sa croyance aux astres, à la puissance des Esprits. Ce n'est pas seulement l'orgueil de l'homme qui remplit l'espace d'Esprits, de forces mystérieuses ; mais, pour un cœur aimant, la nature commune est aussi trop étroite, et un sens plus profond est caché dans les contes de mon enfance que dans la vérité qui instruit la vie. Le monde serein des merveilles peut seul donner une réponse au cœur ravi ; il m'ouvre ses espaces éternels et étend au-devant de moi mille rameaux abondants sur lesquels l'esprit enivré se berce avec béatitude. La fable est le monde de l'amour, sa patrie ; il se plaît à habiter parmi les fées, les talismans ; il aime à croire aux dieux, parce qu'il est divin. Les anciennes créations de la fable ne sont plus, cette race enchanteresse nous a fuis ; mais le cœur a besoin d'un langage ; ses instincts, toujours les mêmes, ramènent les anciens noms, et ces dieux, qui autrefois s'associaient amicalement à la vie humaine, parcourent maintenant le ciel étoilé. De là-haut, ils font signe à ceux qui aiment, et, encore aujourd'hui, c'est Jupiter qui nous apporte toute grandeur, Vénus toute beauté.

THÉCLA.

Si telle est la science des étoiles, je veux professer avec joie cette sereine croyance. C'est une douce et aimable pensée, de se dire qu'au-dessus de nous, à des hauteurs infinies, la couronne de l'amour, au moment de notre naissance, était déjà tressée d'astres étincelants.

LA COMTESSE.

Le ciel n'a pas seulement des roses, mais aussi des épines. Heureuse, mon enfant, si elles ne te gâtent pas ta couronne ! Ce que Vénus, l'astre du bonheur, a noué, Mars, l'auteur de l'infortune, peut soudain le rompre.

MAX.

Son règne sinistre sera bientôt achevé. Béni soit le zèle actif et sincère du prince ! Il tressera la branche d'olivier dans la couronne de laurier, et donnera la paix à l'univers ravi. Alors son grand cœur n'aura plus rien à désirer ; il a assez fait pour sa gloire, il peut désormais vivre pour lui et pour les siens. Il se retirera dans ses terres ; il a un beau séjour à Gitschin ; Rei-

chenberg, le château de Friedland, sont aussi dans des sites charmants.... Le parc de chasse, dans ses forêts, s'étend jusqu'au pied des montagnes des Géants. Il pourra librement alors satisfaire son noble penchant de magnifique création. Là il pourra encourager en prince tous les arts et protéger tout ce qui est digne et grand.... Il pourra bâtir, planter, observer les étoiles.... Oui, si sa force et son audace ne peuvent demeurer en repos, qu'il lutte avec les éléments, qu'il détourne le fleuve, fasse sauter le rocher et ouvre au commerce une route facile. Ce seront alors, dans les longues nuits d'hiver, des récits de nos aventures guerrières....

LA COMTESSE.

Je veux pourtant vous conseiller, mon neveu, de ne pas déposer trop tôt le glaive ; car une fiancée comme celle-ci est bien digne d'être conquise par l'épée.

MAX.

Oh ! si je pouvais la gagner par les armes !

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela ? N'entendez-vous rien ?... Il m'a semblé entendre du tumulte et une violente querelle dans la salle du festin. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

THÉCLA et MAX PICCOLOMINI.

THÉCLA, *dès que la Comtesse s'est éloignée, dit précipitamment et avec mystère à Piccolomini :*

Ne te fie pas à eux. Ils sont faux.

MAX.

Ils pourraient....

THÉCLA.

Ne te fie à personne qu'à moi. Je l'ai remarqué sur-le-champ, ils ont leurs vues.

MAX.

Leurs vues ? mais lesquelles ? Que leur reviendrait-il de nous donner des espérances....

THÉCLA.

Je ne sais. Mais, crois-moi, ils ne songent pas sérieusement à nous rendre heureux, à nous unir.

MAX.

Mais aussi pourquoi ces Terzky ? N'avons-nous pas ta mère ? Oui, sa bonté mérite que nous ayons en elle une confiance filiale.

THÉCLA.

Elle t'aime, elle t'estime par-dessus tout autre ; mais jamais elle n'aurait le courage de taire à mon père un tel secret. Pour son repos, il faut le lui cacher.

MAX.

Mais aussi pourquoi partout ce mystère ? Sais-tu ce que je veux faire ? J'irai me jeter aux pieds de ton père ; je veux qu'il décide de mon bonheur ; il est vrai, étranger à la dissimulation, il déteste les chemins tortueux. Il est si bon, si noble....

THÉCLA.

C'est toi qui es noble et bon !

MAX.

Tu ne le connais que d'aujourd'hui ; mais moi, depuis dix ans déjà, je vis sous ses yeux. Serait-ce donc la première fois qu'il ferait une chose rare, inespérée ? Surprendre comme un dieu est chose conforme à sa nature ; il faut toujours qu'il ravisse, qu'il frappe d'étonnement. Qui sait si, dans ce moment, il n'attend pas uniquement, pour nous unir, mon aveu, le tien ?... Tu gardes le silence ? Tu me regardes d'un air de doute ? Qu'as-tu contre ton père ?

THÉCLA.

Moi ? Rien.... Seulement je le trouve trop occupé, pour qu'il ait le temps et le loisir de songer à notre bonheur. (*Le prenant par la main avec tendresse.*) Imite-moi. Ne croyons pas trop aux hommes. Soyons reconnaissants envers ces Terzky de tous leurs services, mais ne nous lions pas trop à eux, et du reste.... abandonnons-nous à notre cœur.

MAX.

Oh ! mais aussi serons-nous jamais heureux ?

THÉCLA.

Ne le sommes-nous donc pas ? N'es-tu pas à moi ? Ne suis-je pas à toi ?... Ce noble courage qui vit dans ton âme, l'amour me l'inspire aussi. Je devrais être moins franche, te cacher davantage mon cœur ; les bienséances le veulent ainsi. Mais où serait

ici la vérité pour toi, si tu ne la trouvais sur mes lèvres? Nous nous sommes rencontrés, nous nous tiendrons enlacés étroitement, à jamais. Crois-moi! c'est beaucoup plus qu'ils n'ont voulu. Cachons donc ce bonheur, comme un larcin sacré, au plus profond de notre cœur. Il nous est tombé des hauteurs célestes, et c'est au ciel seul que nous voulons le devoir. Il peut faire pour nous un miracle.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE TERZKY, LES PRÉCÉDENTS.

LA COMTESSE, *empressée.*

Mon mari envoie. Il est grand temps, dit-il. Il faut qu'il paraisse au festin. *(Comme ils ne font pas attention à ses paroles, elle va se placer entre eux.)* Séparez-vous!

THÉCLA.

Oh! pas encore! Il y a à peine un instant.

LA COMTESSE.

Le temps passe vite pour vous, mon auguste nièce.

MAX.

Tante, rien ne presse.

LA COMTESSE.

Allez, allez! on s'aperçoit de votre absence. Déjà deux fois votre père s'est informé de vous.

THÉCLA.

Eh bien! son père!...

LA COMTESSE.

C'est de votre compétence, ma nièce.

THÉCLA.

Que voulez-vous qu'il fasse dans toutes ces assemblées? Ce n'est pas là sa société. Ce peuvent être de dignes personnages, des hommes de mérite, mais il est trop jeune pour eux, il n'est pas fait pour cette compagnie.

LA COMTESSE.

Vous aimeriez à le garder pour vous seule?

THÉCLA, *vivement.*

Vous avez deviné. C'est ma pensée. Oui, laissez-le tout à fait ici, faites dire aux généraux....

LA COMTESSE.

Avez-vous perdu la tête, ma nièce?... Comte, vous savez nos conditions.

MAX.

Il faut que j'obéisse, mademoiselle. Adieu. (*Comme Thécia se détourne rapidement de lui.*) Que dites-vous?

THÉCLA, sans le regarder.

Rien. Allez.

MAX.

Le puis-je, si vous êtes irritée contre moi?... (*Il s'approche d'elle. Leurs yeux se rencontrent. Elle demeure quelque temps immobile et muette, puis se jette dans ses bras. Il la presse avec force sur son cœur.*)

LA COMTESSE.

Partez! Si quelqu'un venait! J'entends du bruit, des voix étrangères approchent. (*Max s'arrache de ses bras et s'éloigne; la Comtesse l'accompagne. Thécia le suit d'abord des yeux, parcourt la chambre avec agitation, puis s'arrête, plonge dans ses pensées. Une guitare est sur la table, elle la prend et, après avoir préludé quelques instants avec mélancolie, elle se met à chanter.*)

SCÈNE VII.

THÉCLA chante, en s'accompagnant de la guitare.

La forêt de chênes mugit, les nuages avancent,
La jeune fille erre sur le vert rivage,
Le flot se brise, se brise avec force,
Et elle jette son chant dans la sombre nuit,
L'œil obscurci par les larmes.

Le cœur est mort, le monde est vide,
Et n'offre plus rien désormais au désir.
O sainte, rappelle ton enfant!
J'ai joui du bonheur terrestre.
J'ai vécu, j'ai aimé.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE revient; THÉCLA.

LA COMTESSE.

Qu'était-ce que cela, mademoiselle ma nièce ? Fi ! vous vous jetez à sa tête. Vous devriez pourtant, ce me sembla, attacher un peu plus de prix à votre personne.

THÉCLA, se levant.

Que voulez-vous dire, ma tante ?

LA COMTESSE.

Vous ne devez pas oublier qui vous êtes et qui il est. Oui, vous n'y avez pas même encore songé, je crois.

THÉCLA.

A quoi donc ?

LA COMTESSE.

Que vous êtes la fille du prince de Friedland.

THÉCLA.

Eh bien ? et quoi après ?

LA COMTESSE.

Quoi ? Belle question !

THÉCLA.

Ce que nous sommes devenus, il l'est par sa naissance. Il est d'une ancienne race lombarde, fils d'une princesse.

LA COMTESSE.

Parlez-vous en rêve ? En vérité ! il faudra encore le prier poliment de rendre heureuse, par le don de sa main, la plus riche héritière de l'Europe.

THÉCLA.

Cela ne sera point nécessaire.

LA COMTESSE.

Oui, l'on fera bien de ne pas s'exposer....

THÉCLA.

Son père l'aime, le comte Octavio n'aura rien à objecter....

LA COMTESSE.

Son père ! le sien ! Et le vôtre, ma nièce ?

THÉCLA.

Eh bien oui ! Je crois que c'est son père que vous craignez,

puisque c'est à lui, à son père, dis-je, que vous en faites mystère si soigneusement.

LA COMTESSE *la regarde d'un air scrutateur.*

Ma nièce, vous êtes fausse.

THÉCLA.

Êtes-vous susceptible, tante ? Oh ! soyez bonne.

LA COMTESSE.

Vous croyez déjà votre partie gagnée.... Ne triomphez pas trop tôt !

THÉCLA.

De grâce, soyez bonne !

LA COMTESSE.

Les choses n'en sont pas encore là.

THÉCLA.

Je le crois bien.

LA COMTESSE.

Pensez-vous qu'il ait consacré au travail de la guerre sa grande existence, qu'il ait renoncé à tout bonheur paisible ici-bas, qu'il ait banni le sommeil de sa couche, livré sa noble tête aux souris, seulement pour faire de vous un couple heureux ? pour te tirer enfin de ton couvent, et t'amener en triomphe l'homme qui plaît à tes yeux ?... Il aurait pu en venir là à moins de frais. Cette semence n'a pas été semée pour que, de ta main enfantine, tu brises la fleur, et l'attaches à ton sein comme une facile parure.

THÉCLA.

Ce qu'il n'a pas planté pour moi pourrait cependant de soi-même me donner de beaux fruits. Et si mon destin, bienveillant et propice, veut de son existence, merveilleuse à faire peur, tirer pour moi le bonheur de ma vie....

LA COMTESSE.

Tu la considères en jeune fille qui aime. Regarde autour de toi. Songe où tu es.... Tu n'es pas venue dans la maison de la joie, tu ne trouves pas de murs ornés pour une noce, les têtes des convives couronnées de fleurs. Ici, il n'y a point d'autre éclat que celui des armes. Ou penses-tu peut-être qu'on ait réuni ces milliers de soldats pour exécuter la danse à la fête de ton hymen ? Tu vois le front de ton père plein de pensées, les yeux de

ta mère en larmes; la grande destinée de notre maison est dans la balance. Quitte aujourd'hui les sentiments enfantins de la jeune fille, laisse derrière toi les désirs mesquins. Montre que tu es la fille de l'homme extraordinaire. La femme ne doit pas s'appartenir à elle-même; elle est étroitement liée à une destinée étrangère; mais la meilleure est celle qui sait s'approprier par choix cet intérêt étranger, qui le porte sur son cœur et l'adopte et le choisit avec une intime tendresse.

THÉCLA.

C'est ce qu'on m'enseignait au couvent. Je n'avais point de désirs, je ne voyais en moi que sa fille, la fille de l'homme tout-puissant, et le bruit de sa vie, qui pénétrait jusqu'à moi, ne me donnait pas d'autre sentiment que celui-ci : « Je suis destinée à me sacrifier passivement à lui. »

LA COMTESSE.

C'est là ton sort. Résigne-toi volontairement. Ta mère et moi, nous te donnons l'exemple.

THÉCLA.

Le sort m'a montré celui à qui je dois me sacrifier, je le suivrai avec joie.

LA COMTESSE.

Ton cœur, ma chère enfant, et non le sort.

THÉCLA.

L'attrait du cœur est la voix du sort. Je suis à lui. Cette vie nouvelle que je vis n'est qu'un présent de lui. Il a des droits sur sa créature. Qu'étais-je avant que son bel amour m'animât? Je ne veux pas non plus penser de moi plus mal que mon bien-aimé. On n'est pas sans valeur quand on possède un trésor inappréciable. Je sens qu'avec le bonheur la force m'est prêtée. La vie apparaît sérieuse à mon âme sérieuse. Je sais maintenant que je m'appartiens à moi-même; j'ai appris à connaître, au dedans de moi, la ferme, l'invincible volonté, et, pour atteindre au bien suprême, je puis tout risquer.

LA COMTESSE.

Tu résisterais à ton père, s'il avait autrement disposé de toi?... Tu veux lui arracher ce que tu désires? Sache-le, mon enfant, son nom est Friedland.

THÉCLA.

C'est aussi le mien. Je veux qu'il trouve en moi sa vraie fille.

LA COMTESSE.

Comment? Son souverain, son empereur ne peut le contraindre, et toi, sa fille, tu voudrais lutter avec lui?

THÉCLA.

Ce que personne n'ose, sa fille peut l'oser.

LA COMTESSE.

Eh bien, en vérité, il ne s'attend pas à cela. Il aurait triomphé de tous les obstacles, et dans la propre volonté de sa fille naîtrait pour lui un nouveau combat? Enfant, enfant! tu n'as encore vu que le sourire de ton père, tu n'as pas vu le regard de sa colère. La voix de ta résistance, voix tremblante, se risquera-t-elle devant lui? Tu peux bien, quand tu es seule, former de grandes résolutions, tresser de belles fleurs d'éloquence, armer ton âme de colombe du courage du lion. Mais essaye! Parais devant ses yeux, fermement fixés sur toi, et dis : « Non! » Son regard te consumera, comme le regard de feu du soleil la tendre corolle de la fleur.... Je ne veux pas t'effrayer, ma chère enfant; nous n'en viendrons pas à ces extrémités, je l'espère.... Aussi bien j'ignore sa volonté. Il peut se faire que ses plans s'accordent avec ton désir; mais son intention ne sera jamais que toi, la fille orgueilleuse de sa fortune, tu prendras les façons d'une fillette amoureuse, que tu te jettes à la tête de l'homme qui, si jamais ce haut salaire lui est destiné, doit le payer par le plus grand sacrifice que puisse offrir l'amour. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX.

THÉCLA seule.

Merci de cet avertissement! Il change en certitude mon funeste pressentiment. Il est donc vrai? Nous n'avons ici nul ami, nul cœur fidèle.... nous n'avons que nous-mêmes. De rudes combats nous menacent. Toi, amour, donne-nous de la force, divin amour! Oh! elle dit vrai! Ce ne sont pas des signes de joie qui éclairent cette union de nos cœurs; ce n'est pas ici un théâtre où habite l'espérance. Le sourd tumulte de la guerre retentit seul en ce

lieu, et l'amour même se présente comme revêtu d'une armure d'acier et ceint pour un combat à mort. Un sombre esprit hante notre maison, et le destin a hâte d'en finir avec nous. Il me pousse hors de mon paisible asile, il faut qu'une aimable magie éblouisse mon Âme. Il m'attire par une forme céleste, je la vois voltiger près de moi, plus près encore. Il m'entraîne avec une force divine vers le précipice, je ne puis résister. *(On entend au loin la musique du festin.)* Oh! quand une maison doit périr dans les flammes, le ciel rassemble ses nuages, l'éclair jaillit des hauteurs sercines, des feux s'élancent des gouffres souterrains, et le dieu de la joie lui-même, dans une aveugle fureur, lance la torche résineuse sur l'édifice enflammé. *(Elle sort.)*



ACTE QUATRIÈME.

Le lieu de la scène est une grande salle splendidement illuminée; au milieu et vers le fond du théâtre, une table richement servie, à laquelle sont assis huit généraux, parmi lesquels sont Octavio Piccolomini, Terzky et Maradas. A droite et à gauche, plus en arrière, sont encore deux autres tables, à chacune desquelles sont placés six convives. En avant est le buffet; tout le devant de la scène demeure libre pour les pages et les domestiques qui servent. Tout est en mouvement. Des musiciens du régiment de Terzky passent sur le théâtre et tournent autour de la table. Avant qu'ils se soient entièrement éloignés, Max Piccolomini paraît. Terzky vient au-devant de lui, avec un écrit; Isolani, avec une coupe.

SCÈNE I.

TERZKY, ISOLANI, MAX PICCOLOMINI.

ISOLANI.

Frère, à ce que nous aimons!... Mais où restez-vous donc? Vite à votre place! Terzky nous a livré en proie les vins d'honneur de sa mère. Ça se passe ici comme au château d'Heidelberg. Vous avez déjà manqué le meilleur. Là-bas, à table, ils se partagent les couronnes de princes; on adjuge les biens d'Eggenberg, de Slawata, de Lichtenstein, de Sternberg, avec tous les grands fiefs de Bohême. Si vous vous dépêchez, vous aurez aussi votre lot. Marche! Asseyez-vous!

COLALTO et GOETZ crient, à la seconde table.

Comte Piccolomini!

TERZKY.

Vous l'aurez! A l'instant!... Lis cette formule de serment, et vois si elle te plait, comme nous l'avons rédigée. Ils l'ont tous lue à la file, et chacun y apposera son nom.

MAX lit.

Ingratis servire nefas.

ISOLANI.

Cela ressemble à un dicton latin.... Camarade, qu'est-ce que cela veut dire en allemand ?

TERZKY.

Un homme de bien ne sert point un ingrat.

MAX.

« Considérant que notre très-puissant général, le sérénissime prince de Friedland, par suite de nombreuses offenses, avait résolu de quitter le service de l'empereur, mais que, par notre unanime prière, il s'est laissé persuader de rester encore à l'armée, et qu'il a promis de ne pas se séparer de nous, sans notre consentement, nous, en retour, nous nous engageons tous conjointement, et chacun de nous en particulier, par un serment personnel, à lui demeurer attachés loyalement et fidèlement, à ne nous séparer de lui en aucune façon, et à tout sacrifier pour lui, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, nous voulons dire en tant que le permettra le serment que nous avons prêté à l'empereur. (Ces derniers mots sont répétés par Isolani.) Comme aussi, si l'un ou l'autre de nous, contrairement à ce pacte, devait se détacher de la cause commune, nous le déclarons traître et déserteur de l'alliance, et nous nous estimons tous engagés à l'en punir, dans sa fortune et ses biens, son corps et sa vie. En foi de quoi, nous avons signé de notre nom'. »

TERZKY.

Es-tu disposé à signer ce papier ?

ISOLANI.

Et pourquoi ne signerait-il pas ? Tout officier, homme d'honneur, le peut.... le doit.... Une plume et de l'encre !

TERZKY.

Laisse, attends la fin du repas....

ISOLANI, entraînant Max.

Venez, venez ! (Ils vont tous deux à la table.)

1. Cette formule de serment est en prose dans l'original.

SCÈNE II.

TERZKY, NEUMANN.

TERZKY *fait signe à Neumann, qui attendait près du buffet, et il va avec lui sur le devant de la scène.*

Apportes-tu la copie, Neumann? Donne! Elle est, j'espère, écrite de façon qu'on puisse aisément la prendre pour l'autre?

NEUMANN.

Je l'ai copiée ligne pour ligne et trait pour trait, rien n'a été omis que le passage du serment, ainsi que Votre Excellence me l'a ordonné.

TERZKY.

Bien! dépose-la ici, et l'autre vite au feu! Elle a fait son office. *(Neumann pose la copie sur la table et retourne près du buffet.)*

SCÈNE III.

ILLO *vient de la seconde chambre*; TERZKY.

ILLO.

Où en sommes-nous avec Piccolomini?

TERZKY.

Cela va bien, je crois. Il n'a pas fait d'objection.

ILLO.

C'est le seul en qui je n'aie pas pleine confiance, lui et son père.... Ayez l'œil sur tous deux.

TERZKY.

Quelles sont les apparences à votre table? J'espère que vous tenez vos convives échauffés?

ILLO.

Ils sont tout cœur. Je crois que nous les avons. C'est comme je vous l'ai prédit.... déjà il n'est plus question de maintenir simplement le duc à son poste. « Puisque nous voilà une fois tous ensemble, il faut, dit Montécuculli, aller faire nos conditions à l'empereur dans sa propre ville de Vienne. » Croyez-

moi, n'étaient ces Piccolomini, nous aurions pu nous épargner cette tromperie.

TERZKY.

Que veut Buttler? Silence!

SCÈNE IV.

BUTTLER, LES PRÉCÉDENTS.

BUTTLER, *venant de la seconde table.*

Ne vous dérangez pas. Je vous ai bien compris, feld-maréchal. Bon succès à votre dessein!... Et en ce qui me touche, (*mystérieusement*) vous pouvez compter sur moi.

ILLO, *vivement.*

Le pouvons-nous?

BUTTLER.

Avec ou sans la clause; ça m'est égal. Me comprenez-vous? Le prince peut mettre ma fidélité à toute épreuve, dites-le-lui. Je suis officier de l'empereur aussi longtemps qu'il lui plaira de rester général de l'empereur; je suis serviteur de Friedland dès qu'il lui conviendra d'être son propre maître.

TERZKY.

Vous gagneriez au change. Ce n'est point à un ladre, à un Ferdinand que vous vous engagez.

BUTTLER, *avec gravité.*

Je ne vends point ma fidélité, comte Terzky, et je ne vous aurais pas conseillé de marchander de moi, il y a six mois, ce qu'aujourd'hui je vous offre volontairement. Oui, je me donne au duc avec mon régiment, et mon exemple ne restera pas, je pense, sans effet.

ILLO.

Qui ne sait que le colonel Buttler est un modèle qui brille en tête de toute l'armée?

BUTTLER.

Croyez-vous, feld-maréchal? Eh bien! je ne me repens pas de la fidélité que j'ai gardée pendant quarante ans, si ma bonne renommée, si bien ménagée, peut m'acheter, à soixante ans, une si pleine vengeance!... Ne soyez pas choqués de mon lan-

gage, messieurs. Peu vous importe de quelle façon je vous suis acquis; et vous-mêmes, j'espère, vous ne vous attendez pas que votre artifice fausse la droiture de mon jugement.... que la versatilité, l'effervescence du sang, ou quelque autre cause futile, détourne un vieillard du sentier de l'honneur si longtemps suivi. Venez! Pour savoir clairement ce que je déserte, je n'en suis pas moins résolu.

ILLO.

Dites franchement pour qui nous devons vous tenir....

BUTTLER.

Pour un ami! Voici ma main en gage de ma parole. Je suis à vous avec tout ce que j'ai. Le duc n'a pas seulement besoin d'hommes, mais aussi d'argent. J'ai gagné quelque chose à son service, je le lui prête, et s'il me survit, il y a longtemps que je lui ai tout légué; il est mon héritier. Je suis seul au monde, et je ne connais pas ce sentiment qui attache l'homme à une épouse bien-aimée, à des enfants chéris; mon nom meurt, mon existence s'achève avec moi.

ILLO.

On n'a pas besoin de votre argent.... Un cœur comme le vôtre pèse des tonnes d'or et des millions.

BUTTLER.

Je suis venu, mauvais palefrenier, d'Irlande à Prague, avec un maître que j'ai enterré. Jouet de la fortune capricieuse, je suis monté, par le sort de la guerre, de l'humble service de l'écurie, à cette dignité, à ce rang élevé. Wallenstein est aussi un enfant de la fortune : j'aime une carrière qui ressemble à la mienne.

ILLO.

Tous les cœurs forts sont parents entre eux.

BUTTLER.

C'est une grande époque que celle où nous vivons : elle est favorable au brave, à l'homme résolu. Comme la monnaie passe de main en main, villes et châteaux changent rapidement de possesseurs. Les descendants des plus antiques maisons émigrent de leurs foyers; de nouvelles armoiries, de nouveaux noms s'élèvent. Un peuple du Nord, qui n'est pas le bienvenu sur la terre d'Allemagne, tente hardiment d'y conquérir à demeure le

droit de cité. Le prince de Weimar s'arme de force et de courage pour fonder sur le Mein une principauté puissante. A Mansfeld, à Halberstadt, il n'a manqué qu'une vie plus longue pour s'approprier vaillamment des domaines souverains. Lequel d'entre eux approche de notre Friedland? Il n'est rien de si haut, que l'homme fort ne puisse dresser son échelle pour y tendre.

TERZKY.

Voilà qui est parler en homme!

BUTTLER.

Assurez-vous des Espagnols et des Welches. Je me charge de l'Écossais Lesly. Rejoignons la société! Venez!

TERZKY.

Où est le sommelier? Donne tout ce que tu as, les meilleurs vins! C'est le jour décisif. Nos affaires vont bien. (*Ils s'en vont chacun à sa table.*)

SCÈNE V.

LE SOMMELIER et NEUMANN viennent sur le devant de la scène;
LES DOMESTIQUES vont et viennent.

LE SOMMELIER.

Le généreux vin! Si mon ancienne maîtresse, la chère maman, voyait cette vie désordonnée, elle se retournerait dans sa tombe.... Oui, oui, monsieur l'officier! Cette noble maison décline.... Ni mesure ni fin! Et l'auguste alliance avec ce duc ne nous porte guère bonheur.

NEUMANN.

A Dieu ne plaise! C'est maintenant que la prospérité va tout de bon commencer.

LE SOMMELIER.

Croyez-vous? Il y aurait bien à dire.

UN DOMESTIQUE vient.

Du bourgogne pour la quatrième table!

LE SOMMELIER.

C'est la soixante-dixième bouteille, monsieur le lieutenant.

LE DOMESTIQUE.

C'est qu'il y a là, parmi les convives, un seigneur allemand, Tiefenbach. (*Il s'en va.*)

LE SOMMELIER, *continuant*, à Neumann.

Ils veulent prendre leur vol par trop haut. Ils veulent égaler en faste les électeurs et les rois, et, si le prince se hasarde à une certaine hauteur, le comte, mon gracieux maître, ne veut pas rester en arrière. (*Aux Domestiques.*) Pourquoi restez-vous là à écouter? Je vais vous donner des jambes. Voyez aux tables, aux bouteilles! Là! le comte Palfy a un verre vide devant lui.

UN SECOND DOMESTIQUE *vient*.

On demande la grande coupe, sommelier, la riche coupe d'or, avec les armes de Bohême. Vous savez laquelle, a dit le maître.

LE SOMMELIER.

Celle qui a été faite par maître Guillaume, pour le couronnement du roi Frédéric, cette pièce magnifique du butin de Prague.

SECOND DOMESTIQUE.

Oui, celle-là! Ils veulent y boire à la ronde.

LE SOMMELIER *secoue la tête en allant chercher la coupe et la rinçant.*

Ce sera encore un sujet de rapports à faire à Vienne.

NEUMANN.

Montrez! C'est une merveille de coupe. Elle est d'or massif, et l'on y a figuré en relief des choses pleines de sens. Sur le premier écusson... laissez donc voir!... cette fière amazone à cheval, qui passe sur la crosse et la mitre. Elle porte sur une lance un chapeau et un étendard où l'on voit un calice. Pouvez-vous me dire ce que tout cela signifie?

LE SOMMELIER.

La femme que vous voyez là, c'est le symbole de la libre élection à la couronne de Bohême. Cela est indiqué par le chapeau rond et par le cheval fougueux qu'elle monte. Le chapeau est la parure de l'homme; car celui qui n'a pas le droit de garder son chapeau sur la tête devant les empereurs et les rois n'est pas un homme libre.

NEUMANN.

Mais que signifie le calice sur l'étendard?

LE SOMMELIER.

Le calice représente la liberté de l'Église de Bohême, telle qu'elle existait au temps de nos pères. Dans la guerre des hus-sites, nos pères ont conquis ce beau privilège sur le pape, qui ne veut accorder le calice à aucun laïque. Pour les utraquistes, rien n'est au-dessus du calice; c'est leur plus précieux joyau; il a coûté aux Bohêmes, dans maint combat, le plus pur de leur sang.

NEUMANN.

Que veut dire ce rouleau qui flotte au-dessus?

LE SOMMELIER.

Il indique la lettre de majesté de la Bohême, que nous avons arrachée à l'empereur Rodolphe, un précieux et inestimable parchemin, qui assure à la nouvelle croyance, comme à l'ancienne, le libre son des cloches et le chant public. Mais depuis que l'archiduc de Gratz nous gouverne, cela est fini; et après la bataille de Prague, où le palatin Frédéric a perdu sa couronne et son royaume, notre croyance a été privée de la chaire et de l'autel; nos frères tournent le dos à leurs foyers, et quant à la lettre de majesté, l'empereur l'a coupée lui-même avec ses ciseaux.

NEUMANN.

Vous savez tout cela! Vous êtes bien au courant de la chronique de votre pays, sommelier.

LE SOMMELIER.

C'est que mes aïeux étaient laborites, et servaient sous Procope et Ziska. Que la paix soit avec leurs cendres! Ils combattaient, il faut le dire, pour une bonne cause.... Emportez!

NEUMANN.

Laissez-moi d'abord regarder encore le second écusson. Voyez donc, c'est quand, au château de Prague, on précipita, la tête la première, les conseillers de l'empereur, Martinitz et Slawata. Fort bien! Voilà le comte de Thurn qui l'ordonne. (*Le Domestique s'en va avec la coupe.*)

LE SOMMELIER.

Ne me parlez pas de cette journée! C'était le 23 de mai, l'année où l'on écrivait 1618. Il me semble que c'est aujourd'hui, et c'est de ce jour de malheur que date la grande misère du

pays. Depuis cette journée, il y a de cela seize ans, la paix n'a jamais régné sur la terre...

A LA SECONDE TABLE, *on crie.*

Au prince de Weimar!

A LA TROISIÈME ET A LA QUATRIÈME TABLE.

Vive le duc Bernard! (*La musique retentit tout à coup.*)

PREMIER DOMESTIQUE.

Entendez ce tumulte!

LE DEUXIÈME DOMESTIQUE *vient en courant.*

Avez-vous entendu? Ils crient : « Vive Weimar! »

TROISIÈME DOMESTIQUE.

L'ennemi de l'Autriche.

PREMIER DOMESTIQUE.

Le luthérien!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Tout à l'heure Déodati a porté la santé de l'empereur, alors tout est resté dans un profond silence.

LE SOMMELIER.

Dans le vin, on se donne bien des libertés. Un bon serviteur ne doit pas avoir d'oreilles pour ces sortes de choses.

TROISIÈME DOMESTIQUE, *à part, au quatrième.*

Observe bien, Jean, pour que nous ayons beaucoup à raconter au père Quiroga. Il doit nous donner en retour force indulgences.

QUATRIÈME DOMESTIQUE.

C'est pour cela que je me donne de l'occupation près du siège d'Ilo, le plus que je peux. Celui-là vous tient de bien étranges discours. (*Ils vont aux tables.*)

LE SOMMELIER, *à Neumann.*

Qui peut être ce seigneur vêtu de noir, avec une croix, qui cause si confidemment avec le comte Palfy?

NEUMANN.

C'en est encore un à qui ils se fient trop. Il se nomme Maradas, c'est un Espagnol.

LE SOMMELIER.

On ne peut pas compter sur les Espagnols, vous dis-je. Tous les Welches ne valent rien.

NEUMANN.

Hé! hé! vous ne devriez pas parler ainsi, sommelier. Parmi

eux sont les premiers généraux, tout juste ceux dont le duc fait le plus de cas. (*Terzky vient prendre le papier; une certaine agitation se produit aux tables.*)

LE SOMMELIER, aux Domestiques.

Le lieutenant général se lève. Attention! Ils quittent la table. Allez et retirez les sièges! (*Les Domestiques vont à la hâte vers le fond de la scène. Une partie des convives vient sur le devant.*)

SCÈNE VI.

OCTAVIO PICCOLOMINI s'avance, parlant avec MARADAS, et tous deux se placent tout à fait sur le devant, à l'un des côtés de l'avant-scène. Au côté opposé vient MAX PICCOLOMINI, seul, renfermé en lui-même et ne prenant du reste aucune part à l'action. Entre eux, mais à quelques pas en arrière, le milieu de la scène est occupé par BUTTLER, ISOLANI, GOETZ, TIEFENBACH, COLALTO, et LE COMTE TERZKY, qui vient peu après.

ISOLANI, pendant que la société vient sur le devant.

Bonne nuit!... bonne nuit, Colalto.... Lieutenant général, bonne nuit! Je devrais plutôt dire : bonjour!

GOETZ, à Tiefenbach.

Camarade, bien vous fasse le repas!

TIEFENBACH.

C'était un festin royal!

GOETZ.

Oui, la comtesse s'y entend. Elle l'a appris de sa belle-mère, que Dieu ait son âme! C'était là une maîtresse de maison!

ISOLANI veut se retirer.

Des flambeaux! des flambeaux!

TERZKY vient, avec l'écrit, vers Isolani.

Camarade! deux minutes encore! Voici encore quelque chose à signer.

ISOLANI.

Signer, tant que vous voudrez. Faites-moi seulement grâce de la lecture.

TERZKY.

Je ne veux pas vous fatiguer. C'est le serment que vous con-

naissez déjà. Seulement quelques traits de plume. (*Comme Isolani présente l'écrit à Octavio :*) Comme ça vient! Comme ça se trouve! Il n'y a pas de rang ici. (*Octavio parcourt l'écrit, avec une apparente indifférence. Terzky l'observe de loin.*)

GOETZ, à Terzky.

Monsieur le comte, permettez-moi de prendre congé.

TERZKY.

Ne soyez donc pas si pressé.... Encore un coup avant le sommeil.... (*Aux domestiques.*) Hé!

GOETZ.

Je ne suis pas en état.

TERZKY.

Une petite partie.

GOETZ.

Excusez-moi.

TIEFENBACH s'assied.

Pardon, messieurs. Je suis fatigué de me tenir debout.

TERZKY.

Mettez-vous à votre aise, monsieur le général d'artillerie.

TIEFENBACH.

La tête est fraîche, l'estomac sain, mais les jambes refusent le service.

ISOLANI, montrant sa corpulence.

C'est qu'aussi vous leur avez fait la charge trop lourde. (*Octavio a signé, et tend l'écrit à Terzky, qui le donne à Isolani. Celui-ci va à la table, pour signer.*)

TIEFENBACH.

C'est la guerre de Poméranie qui m'a valu cela. Il nous fallait marcher dans la neige et la glace. Je ne m'en remettrai de ma vie.

GOETZ.

Oui, le Suédois ne s'inquiétait pas de la saison. (*Terzky présente le papier à don Maradas, qui va à la table, pour signer.*)

OCTAVIO s'approche de Butler.

Vous n'aimez pas non plus infiniment les fêtes de Bacchus, monsieur le colonel! Je l'ai bien remarqué, et vous vous plairiez mieux, ce me semble, dans le tumulte d'une bataille que dans celui d'un festin.

BUTTLER.

Je dois l'avouer, ce n'est pas dans mes goûts.

OCTAVIO, se rapprochant avec un air de confiance.

Ni dans les miens, je puis vous l'assurer, et je me réjouis fort, très-digne colonel Buttler, que nous nous rencontrions dans cette façon de voir. Une demi-douzaine de bons amis, tout au plus, autour d'une petite table ronde, un petit verre de tokay, un cœur ouvert, avec cela, et un entretien sensé... voilà ce que j'aime !

BUTTLER.

Oui, si cela peut s'arranger, je suis de la partie. *(Le papier vient à Buttler, qui va à la table, pour signer. L'avant-scène se vide, de façon que les deux Piccolomini restent seuls, chacun de son côté.)*

OCTAVIO, après avoir, pendant quelque temps, regardé son fils de loin, se rapproche un peu de lui.

Tu as bien tardé à venir, mon ami.

MAX se retourne rapidement, d'un air embarrassé.

Moi... Des affaires pressantes m'ont retenu.

OCTAVIO.

Mais, à ce que je vois, tu n'es pas encore ici ?

MAX.

Vous savez que la foule et le bruit me rendent toujours silencieux.

OCTAVIO s'approche encore plus de lui.

Je ne puis savoir ce qui t'a retenu si longtemps ? *(Avec finesse.)* Et Terzky le sait pourtant.

MAX.

Que sait Terzky ?

OCTAVIO, d'un ton significatif.

C'était le seul qui ne parût pas remarquer ton absence.

ISOLANI.

Bien, vieux père ! Tombe sur ses bagages et enfonce ses quartiers ! Il y a quelque chose là-dessous.

TERZKY vient avec l'écrit.

Est-ce qu'il ne manque plus personne ? Tous ont-ils signé ?

OCTAVIO.

Tous l'ont fait.

TERZKY, criant.

Voyons ! Qui signe encore .

BUTTLER, à Terzky.

Compte. Il doit y avoir tout juste trente noms.

TERZKY.

Il y a là une croix.

TIEFENBACH.

La croix, c'est moi.

ISOLANI, à Terzky.

Il ne sait pas écrire, mais sa croix est bonne et en honneur près des juifs et des chrétiens.

OCTAVIO, empressé, à Max.

Partons ensemble, colonel. Il se fait tard.

TERZKY.

Un seul Piccolomini a signé.

ISOLANI, montrant Max.

Prenez garde! Celui qui manque est ce convive de pierre, qui ne nous a été bon à rien, de toute la soirée. (Max reçoit la feuille des mains de Terzky, et y jette les yeux sans penser à ce qu'il fait.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ILLO vient de la chambre du fond; il a la coupe d'or à la main et est très-échauffé; GOETZ et BUTTLER le suivent, et veulent le retenir.

ILLO.

Que voulez-vous? Laissez-moi.

GOETZ et BUTTLER.

Hlo, ne buvez plus.

ILLO va à Octavio et l'embrasse, puis il dit, en buvant :

Octavio, je bois à ta santé! Que toute rancune soit noyée dans cette rasade fraternelle. Je le sais bien, tu ne m'as jamais aimé... Dieu me punisse, et je ne t'aimais pas non plus. Oublions le passé! Je t'estime infiniment. (L'embrassant à diverses reprises.) Je suis ton meilleur ami, et, qu'on le sache! celui qui le traitera de vieux chat hypocrite, aura affaire à moi.

TERZKY, à part.

As-tu ton bon sens? Songe donc, Hlo, où tu es!

HLO, cordialement.

Que voulez-vous? Ce sont tous de bons amis. (*Parcourant tout le cercle, d'un air satisfait.*) Il n'y a pas un drôle ici, parmi nous, voilà ce qui me réjouit.

TERZKY, à Butler, d'un ton pressant.

Emmenez-le donc avec vous; je vous en prie, Butler. (*Butler le conduit vers le buffet.*)

ISOLANI, à Max, qui jusqu'ici a regardé le papier, sans en détourner les yeux, mais sans penser à ce qu'il fait.

Sera-ce bientôt fait, seigneur camarade? Avez-vous fini de l'étudier?

MAX, comme s'il se réveillait d'un rêve.

Que dois-je faire?

TERZKY et ISOLANI, en même temps.

Mettez votre nom au bas. (*On voit Octavio fixer les yeux sur lui avec une attention inquiète.*)

MAX rend le papier.

Laissez cela jusqu'à demain. C'est une affaire. Je ne suis pas en disposition aujourd'hui. Envoyez-moi cela demain.

TERZKY.

Songez donc....

ISOLANI.

Vivement! signez! Quoi? vous êtes le plus jeune de toute la table, vous ne voudrez pas être à vous seul plus sage que nous tous. Voyez là! Votre père aussi a signé, et nous tous.

TERZKY, à Octavio.

Usez donc de votre ascendant. Décidez-le.

OCTAVIO.

Mon fils est majeur.

HLO a déposé la coupe sur le buffet.

De quoi s'agit-il?

TERZKY.

Il se refuse à signer la feuille.

MAX.

Cela peut se remettre à demain, vous dis-je.

HLO.

Cela ne peut se remettre. Nous avons tous signé, et tu signeras aussi, il faut que tu signes.

MAX.

Illo, bonne nuit!

ILLO.

Non, tu n'échapperas pas ainsi. Il faut que le prince apprenne à connaître ses amis. *(Tous les convives se rassemblent autour d'eux.)*

MAX.

Le prince sait quels sont mes sentiments pour lui, tout le monde les connaît, et il n'est pas besoin de grimaces.

ILLO.

Voilà son salaire, voilà ce qui lui revient, au prince, d'avoir toujours préféré les Welches.

TERZKY, dans un grand embarras, aux généraux
qui se pressent en tumulte.

C'est le vin qui parle par sa bouche. Ne l'écoutez pas, je vous en prie.

ISOLANI, riant.

Le vin n'invente rien, mais est simplement un bavard indiscret.

ILLO.

Qui n'est pas avec moi est contre moi. Les consciences délicates! Si on ne leur laisse une porte de derrière, une clause....

TERZKY, l'interrompt brusquement.

Il est en délire. Ne faites pas attention à lui.

ILLO, criant plus haut.

Une clause pour se sauver! Quoi? une clause? Que le diable emporte cette clause!

MAX devient attentif et regarde de nouveau l'écrit.

Qu'y a-t-il donc ici de si dangereux? Vous m'inspirez la curiosité d'y regarder de plus près.

TERZKY, à part, à Illo.

Que fais-tu, Illo? Tu nous perds.

TIEFENBACH, à Colatto.

Je l'ai bien remarqué : avant le repas, on nous avait lu autre chose.

GOETZ.

Il m'a semblé aussi.

ISOLANI.

Qu'est-ce que cela me fait? Quand les autres noms y sont, le mien peut y être aussi.

TIEFENBACH.

Avant le repas, il y avait une certaine restriction, et une clause qui parlait du service de l'empereur.

BUTLER, à un des commandants.

Rougissez, messieurs! Songez donc de quoi il s'agit. La question aujourd'hui est de savoir si nous garderons notre général ou si nous le laisserons partir. On ne peut pas y regarder de si près et si scrupuleusement.

ISOLANI, à un des généraux.

Le prince s'est-il aussi garanti par de telles clauses, quand il t'a donné ton régiment?

TERZKY, à Goetz.

Et à vous, les fournitures qui vous rapportent jusqu'à mille pistoles en un an?

ILLO.

Drôles eux-mêmes ceux qui nous traitent de coquins! Si quelqu'un n'est pas content, qu'il le dise! Je suis là!

TIEFENBACH.

Eh! eh! C'est simplement pour causer.

MAX, après avoir lu, rend le papier.

Jusqu'à demain donc!

ILLO, bégayant de rage et ne se possédant plus, lui présente d'une main l'écrit, et, de l'autre, le menace de son épée.

Signe... Judas!

ISOLANI.

Fi, Illo!

OCTAVIO, TERZKY, BUTLER, en même temps.

A bas l'épée!

MAX lui saisit rapidement le bras et le désarme, puis dit au comte Terzky :

Mets-le au lit. (Il sort. Illo, jurant et maudissant, est contenu par quelques-uns des généraux. Pendant que tous quittent la place, le rideau tombe.)



ACTE CINQUIÈME.

Le lieu de la scène est une chambre, dans l'habitation de Piccolomini.
Il fait nuit.

SCÈNE I.

OCTAVIO PICCOLOMINI; UN VALET DE CHAMBRE *l'éclaire*;
peu après, MAX PICCOLOMINI.

OCTAVIO.

Aussitôt que mon fils rentrera, envoyez-le-moi.... Quelle heure est-il?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le jour va paraître.

OCTAVIO.

Posez là votre flambeau.... Nous ne nous coucherons plus; vous pouvez aller dormir. (*Le Valet de chambre se retire. Octavio se promène pensif dans la chambre. Max Piccolomini entre, sans être vu de lui d'abord, et il regarde son père en silence pendant quelques instants.*)

MAX.

Es-tu fâché contre moi, Octavio? Dieu le sait, je ne suis pas l'auteur de cette odieuse querelle. J'ai bien vu que tu avais signé. Ce que tu as approuvé, je pouvais l'approuver aussi.... mais c'était.... tu sais.... en pareille matière, je ne puis suivre que mes propres lumières, et non celles d'autrui.

OCTAVIO va à lui et l'embrasse.

Suis-les de même à l'avenir, mon excellent fils! Elles t'ont mieux conduit que n'eût fait l'exemple de ton père.

MAX.

Explique-toi plus clairement.

OCTAVIO.

Je vais le faire. Après ce qui s'est passé cette nuit, il ne doit plus y avoir de secret entre nous. (Après que tous deux se sont assis.) Max, dis-moi, que penses-tu du serment qu'on nous a présenté à signer?

MAX.

Je n'y vois rien que de fort simple, bien que je n'aime pas ces manières formelles de procéder....

OCTAVIO.

Tu n'as eu, vraiment, aucun autre motif de refuser la signature qu'on voulait t'arracher?

MAX.

C'était une affaire sérieuse.... J'étais distrait.... La chose elle-même ne me paraissait pas si pressante.

OCTAVIO.

Sois franc, Max. Tu n'as eu aucun soupçon?

MAX.

Soupçon? De quoi? Pas le moindre....

OCTAVIO.

Remercie ton bon ange, Piccolomini! Il t'a sauvé, à ton insu, de l'abîme.

MAX.

Je ne sais ce que tu veux dire.

OCTAVIO.

Je vais te l'expliquer : On voulait te faire prêter ton nom à une coquinerie, te faire renoncer, d'un seul trait de plume, à tes devoirs, à ton serment.

MAX se lève.

Octavio!

OCTAVIO.

Reste assis! Tu as encore bien des choses à entendre de moi, mon ami; tu as vécu, pendant des années, dans un inconcevable aveuglement. Le plus noir complot se trame sous tes yeux, une puissance de l'enfer couvre d'un nuage la pure clarté de tes sens.... Je ne puis me taire plus longtemps, il faut que j'enlève de tes yeux le bandeau.

MAX.

Avant de parler, réfléchis bien. S'il doit être question de con-

jectures.... et je suis bien tenté de craindre que ce ne soit rien de plus.... épargne-les-moi. Je ne suis pas disposé en ce moment à les entendre avec calme.

OCTAVIO.

Si tu as de sérieuses raisons de fuir cette lumière, j'en ai de plus pressantes encore de te la montrer. Je pouvais t'abandonner tranquillement à l'innocence de ton cœur, à ton propre jugement : mais je vois qu'en ce moment un piège funeste est tendu à ton cœur même!... Le secret (il fixe sur lui un regard pénétrant) que tu me caches, m'arrache le mien.

MAX *essaye de répondre, mais il ne peut parler et, dans son trouble, il baisse les yeux.*

OCTAVIO, *après une pause.*

Eh bien, sache-le donc! On te trompe.... on se joue, de la manière la plus infâme, de toi, de nous tous. Le duc feint de vouloir quitter l'armée, et à cette heure même on travaille à dérober l'armée à l'empereur.... et à la conduire à l'ennemi.

MAX.

Je connais ce conte de la prétraille, mais je ne m'attendais pas à l'entendre de ta bouche.

OCTAVIO.

La bouche qui te le dit en ce moment te garantit que ce n'est point un conte de prêtres.

MAX.

Quelle démence prête-t-on au duc? Il pourrait songer à détourner de leur serment, du devoir, de l'honneur, trente mille hommes de troupes éprouvées, d'honnêtes soldats, parmi lesquels il y a plus de mille gentilshommes, et à les liguier pour une infamie?

OCTAVIO.

Il ne nous demande rien de tel, rien d'infâme, nullement!... Ce qu'il veut de nous porte un nom bien plus innocent. Il veut simplement donner la paix à l'empire, et, comme l'empereur déteste cette paix, il veut... il veut l'y contraindre. Il veut satisfaire tous les partis, et, pour se payer de sa peine, garder pour lui la Bohême, qu'il possède déjà.

MAX.

A-t-il mérité de nous, Octavio, que nous ayons de lui d'aussi indignes pensées?

OCTAVIO.

Il ne s'agit pas ici de nos pensées. C'est la chose même qui parle, et les preuves les plus claires. Mon fils, tu n'ignores pas combien nous sommes mal avec la cour.... mais tu n'as nulle idée des intrigues, des artifices mensongers qu'on a mis en œuvre pour semer l'esprit de révolte dans le camp. Tous les liens sont rompus qui attachent l'officier à son empereur et unissent intimement le soldat à la vie civile. Sans devoir et sans loi, il est là campé en adversaire de l'État, qu'il doit protéger; il menace de tourner l'épée contre l'État. Les choses en sont venues à ce point que l'empereur, en ce moment, tremble devant ses propres armées.... qu'il redoute, dans sa capitale, dans son château, les poignards des trahisons.... oui, qu'il se met en devoir de dérober ses petits-fils, ses tendres rejetons.... aux Suédois, peut-être, aux Luthériens?... non, à ses propres troupes.

MAX.

Cesse! Tu m'inquiètes, ta parole me bouleverse. Je sais qu'on peut être agité par des terreurs vaines, mais les illusions trompeuses amènent de vrais malheurs.

OCTAVIO.

Ce n'est point une illusion. La guerre civile va éclater, la guerre la plus monstrueuse entre toutes, si bien vite nous ne la prévenons par des mesures de salut. Beaucoup de colonels sont achetés depuis longtemps; la foi des subalternes chancelle; déjà des régiments, des garnisons entières sont ébranlées. On a livré à Schafgotsch, à ce chef suspect, toutes les troupes de la Silésie; à Terzky, cinq régiments de cavalerie et d'infanterie; à Illo, Kinsky, Buttler, Isolani, les troupes les mieux équipées.

MAX.

A nous deux aussi.

OCTAVIO.

Parce qu'on croit nous avoir, que l'on compte nous séduire par de brillantes promesses. Ainsi, il m'assigne les principautés de Glatz et de Sagan, et je vois fort bien à quel hameçon on se flatte de te prendre.

MAX.

Non, non ! Non, te dis-je.

OCTAVIO.

Oh ! ouvre donc les yeux ! Pourquoi penses-tu qu'on nous ait mandés à Pilsen ? Pour tenir conseil avec nous ? Quand donc Friedland a-t-il eu besoin de nos conseils ? Nous sommes convoqués pour nous vendre à lui, et si nous refusons.... pour être gardés en otage. Voilà pourquoi Gallas n'est pas venu.... et tu ne verrais pas non plus ton père ici, si un plus grand devoir ne le tenait enchaîné.

MAX.

Il ne dissimule pas qu'il nous a convoqués dans son intérêt.... il avoue qu'il a besoin de notre bras pour se maintenir. Il a tant fait pour nous, que c'est un devoir à présent de faire aussi quelque chose pour lui.

OCTAVIO.

Et sais-tu ce que nous devons faire pour lui ? Excité par l'ivresse, Illo te l'a révélé. Rappelle-toi donc ce que tu as vu et entendu. Cet écrit falsifié, cette clause si décisive laissée de côté, ne prouvent-ils pas que ce n'était rien de bon que cette ligue où l'on voulait nous engager ?

MAX.

Ce qui est arrivé cette nuit pour la feuille n'est à mes yeux rien de plus qu'un mauvais tour de cet Illo. Cette race d'entre-metteurs a coutume de tout porter aussitôt à l'extrémité. Ils voient que le duc est en mésintelligence avec la cour, ils croient le servir en aggravant la rupture à la rendre incurable. Le duc, crois-moi, ne sait rien de tout cela.

OCTAVIO.

Il m'est douloureux de renverser ta confiance en cet homme, quand elle te paraît si bien fondée ; mais ici je ne puis garder de ménagement.... Il faut que tu prennes des mesures, de promptes mesures, il faut que tu agisses.... Je t'avouerai donc simplement.... que tout ce que je viens de te confier, ce qui te paraît si incroyable, que.... que je le tiens de sa propre bouche.... de la bouche du prince.

MAX, *dans une violente agitation.*

Non, jamais !

OCTAVIO.

Il m'a confié lui-même, ce dont au reste je m'étais assuré depuis longtemps par une autre voie, qu'il voulait passer aux Suédois, qu'à la tête des armées réunies, il voulait forcer l'empereur....

MAX.

Il est violent, la cour lui a fait une douloureuse blessure ; dans un moment d'humeur, soit ! il peut aisément s'être une fois oublié.

OCTAVIO.

Il était de sang-froid quand il m'a fait cet aveu, et comme il prenait mon étonnement pour de la crainte, il m'a montré, en confidence, des lettres des Suédois et des Saxons, qui lui font espérer un secours déterminé.

MAX.

Cela ne peut être ! non, cela ne peut être ! Vois-tu que cela ne se peut ? Tu lui aurais nécessairement montré ton horreur, il se serait laissé dissuader, ou bien.... tu ne serais plus vivant ici à mes côtés.

OCTAVIO.

Sans doute je lui ai exprimé mes scrupules, je l'ai détourné de son dessein sérieusement, d'une manière pressante.... mais mon horreur, ma pensée la plus intime, je l'ai tenue profondément cachée.

MAX.

Tu aurais été faux à ce point ? Cela ne ressemble pas à mon père ! Je ne croyais pas à tes paroles, quand tu me disais du mal de lui ; je puis encore moins y croire en ce moment, quand tu te calomnies toi-même.

OCTAVIO.

Je n'ai pas pénétré de moi-même dans son secret.

MAX.

Sa confiance méritait de la franchise.

OCTAVIO.

Il n'était plus digne de ma sincérité.

MAX.

La tromperie était encore moins digne de toi.

OCTAVIO.

Mon excellent fils, il n'est pas possible de se garder toujours,

dans la vie, pur comme un enfant, ainsi que nous l'enseigne la voix qui parle au dedans de nous. Forcée de se défendre sans relâche contre la ruse perfide, l'âme même la plus droite ne peut demeurer vraie.... C'est précisément la malédiction attachée à la mauvaise action, de se propager et d'engendrer toujours le mal. Je ne subtilise pas, je fais mon devoir. L'empereur me prescrit ma conduite. Sans doute il serait mieux de suivre partout son cœur, mais alors il faudrait s'interdire plus d'un but excellent. Ici, mon fils, il s'agit de bien servir l'empereur, que le cœur objecte ce qu'il voudra !

MAX.

Je ne dois pas, il paraît, aujourd'hui te saisir, te comprendre. Le prince, dis-tu, t'a loyalement découvert son cœur, en vue d'un mauvais dessein, et tu prétends l'avoir trompé dans un bon dessein. Cesse, je te prie.... Tu ne m'enlèveras pas mon ami.... Ne me fais pas perdre un père.

OCTAVIO *reprime un mouvement de susceptibilité.*

Tu ne sais pas encore tout, mon fils. J'ai encore quelque chose à te dévoiler. (*Après une pause.*) Le duc de Friedland a fait ses préparatifs. Il se fie à ses étoiles. Il compte nous surprendre non préparés.... il croit saisir déjà la couronne d'une main sûre. Il se trompe.... nous avons agi, nous aussi. Il ne saisira que son destin mystérieux et funeste.

MAX.

Point de hâte, mon père ! Au nom de tout ce qui est bien, je t'en conjure, pas de précipitation !

OCTAVIO.

Il s'est glissé par sa voie perverse, sans qu'on entende le bruit de ses pas ; silencieuse et rusée comme lui, la vengeance s'est glissée à sa suite. Déjà elle est là, derrière lui, invisible et sombre : encore un pas, un seul pas, et, frissonnant d'horreur, il la touchera de ses mains.... Tu as vu chez moi Questenberg ; tu ne connais encore que sa mission publique ; il a aussi apporté un message secret qui n'était que pour moi.

MAX.

Puis-je le connaître ?

OCTAVIO.

Max !... d'un seul mot, je vais mettre en tes mains le salut de

l'empire et la vie de ton père. Wallenstein est cher à ton cœur; un lien puissant d'amour et de respect t'attache à lui depuis les premiers jours de ta jeunesse.... Tu nourris le désir.... oh! laisse-moi toujours prévenir ta confiance hésitante.... tu nourris l'espoir de lui appartenir de bien plus près encore.

MAX.

Mon père....

OCTAVIO.

Je me fie à ton cœur, mais suis-je aussi sûr de ton empire sur toi-même? Pourras-tu, d'un visage calme, paraître devant cet homme, quand je t'aurai une fois révélé tout son destin?

MAX.

Après m'avoir révélé sa faute!

OCTAVIO prend un papier dans sa cassette et le lui présente.

MAX.

Quoi? comment? Une lettre ouverte de l'empereur!

OCTAVIO.

Lis-la.

MAX, après y avoir jeté un regard.

Le prince condamné et proscrit!

OCTAVIO.

Cela est ainsi.

MAX.

Oh! cela va bien loin! O déplorable erreur!

OCTAVIO.

Lis encore! Possède-toi!

MAX, après avoir continué la lecture, jette sur son père un regard d'étonnement.

Comment? quoi? Toi-même? tu es....

OCTAVIO.

Pour le moment seulement.... et jusqu'à ce que le roi de Hongrie puisse paraître à l'armée, le commandement m'est donné....

MAX.

Et penses-tu que tu puisses le lui arracher? Ne le crois certes pas.... Mon père! mon père! mon père! une malheureuse fonction t'est confiée. Cette feuille.... la feuille que voici, tu prétends la faire valoir? désarmer le général tout-puissant, au mi-

lieu de son armée, entouré de ses milliers de soldats? Tu es perdu... toi-même, et nous tous avec toi.

OCTAVIO.

Ce que j'ai ici à risquer, je le sais. Je suis dans la main du Tout-Puissant; il couvrira de son bouclier la pieuse maison impériale et ruinera l'œuvre des ténèbres. L'empereur a encore de fidèles serviteurs; dans le camp même, il y a bon nombre de braves gens qui se rangeront avec ardeur du côté de la bonne cause. Les fidèles sont avertis, les autres surveillés. Je n'attends que le premier pas, et aussitôt....

MAX.

Sur un simple soupçon, tu veux aussitôt te presser d'agir?

OCTAVIO.

Loiu de l'empereur tout procédé tyrannique! Ce n'est point l'intention, c'est le fait seulement qu'il veut punir. Le prince a encore sa destinée dans ses mains.... Qu'il laisse le crime accompli.... alors on lui ôtera sans bruit le commandement, il cédera la place au fils de son empereur. Un exil honorable dans ses châteaux sera un bienfait pour lui plutôt qu'un châtement. Mais le premier pas manifeste....

MAX.

Qu'appelles-tu de ce nom? Il n'en fera jamais de criminel; mais tu pourrais (tu l'as déjà fait) mal interpréter jusqu'au plus innocent.

OCTAVIO.

Quelque condamnables que fussent les vues du prince, les démarches qu'il a faites ouvertement comportaient encore une interprétation indulgente. Je n'ai pas l'intention d'user de cette feuille avant qu'il ait fait un acte qui prouve incontestablement la haute trahison et le condamne.

MAX.

Et qui doit en être juge?

OCTAVIO.

...Toi-même.

MAX.

Oh! alors, tu n'auras jamais besoin de cette feuille. J'ai ta parole, tu n'agiras pas avant de m'avoir convaincu.... moi-même.

OCTAVIO.

Est-ce possible? Maintenant encore.... après tout ce que tu sais, peux-tu croire à son innocence?

MAX, vivement.

Ton jugement peut se tromper, non mon cœur. (*Continuant avec plus de modération.*) Un tel génie ne doit pas être jugé comme un autre homme. De même qu'il attache son destin aux étoiles, il leur ressemble par sa carrière merveilleuse, secrète, éternellement incompréhensible. Crois-moi, on lui fait tort. Tout s'expliquera. Nous le verrons sortir pur et brillant de ces noirs soupçons.

OCTAVIO.

Attendons.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET DE CHAMBRE; aussitôt après,
UN COURRIER.

OCTAVIO.

Qu'y a-t-il?

LE VALET DE CHAMBRE.

Un courrier attend devant la porte.

OCTAVIO.

De si grand matin! Qui est-il? d'où vient-il?

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est ce qu'il n'a pas voulu me dire.

OCTAVIO.

Fais-le entrer, et que cela ne s'ébruite pas. (*Le Valet de chambre sort. Un Cornette entre.*) Est-ce vous, cornette? Vous venez de la part du comte Gallas? Donnez la lettre.

LE CORNETTE.

Je n'ai qu'un message verbal. Le lieutenant général a craint....

OCTAVIO.

Qu'est-ce?

LE CORNETTE.

Il vous fait dire.... Puis-je parler ici librement?

OCTAVIO.

Mon fils sait tout.

LE CORNETTE.

Nous le tenons.

OCTAVIO.

De qui parlez-vous?

LE CORNETTE.

Le négociateur, Sésina.

OCTAVIO, *vivement*.

Vous l'avez?

LE CORNETTE.

Le capitaine Mohrbrand l'a attrapé dans la forêt de Bohême, avant-hier au matin, comme il était en route pour Ratisbonne, avec des dépêches qu'il portait aux Suédois.

OCTAVIO.

Et les dépêches...

LE CORNETTE.

Le lieutenant général les a aussitôt envoyées à Vienne, avec le prisonnier.

OCTAVIO.

Ah! enfin, enfin! C'est une grande nouvelle! Cet homme-là est pour nous un vase précieux qui renferme des objets importants.... A-t-on trouvé beaucoup?

LE CORNETTE.

Environ six paquets, scellés des armes du comte Terzky.

OCTAVIO.

Aucun de la main du prince?

LE CORNETTE.

Pas que je sache.

OCTAVIO.

Et Sésina?

LE CORNETTE.

Il se montra fort effrayé, quand on lui dit qu'on le dirigeait sur Vienne. Mais le comte Altringer lui a donné bon espoir, pourvu qu'il voulût librement tout avouer.

OCTAVIO.

Altringer est-il auprès de votre maître? J'avais entendu dire qu'il était malade à Linz.

LE CORNETTE.

Depuis trois jours déjà, il est à Frauenberg, auprès du lie.-

tenant général. Ils ont déjà réuni soixante compagnies, des troupes choisies, et vous font dire qu'ils n'attendent que vos ordres.

OCTAVIO.

Il peut arriver bien des choses en peu de jours. Quand devez-vous partir ?

LE CORNETTE.

J'attends vos ordres.

OCTAVIO.

Restez jusqu'à ce soir.

LE CORNETTE.

Bien ! (*Il veut sortir.*)

OCTAVIO.

Mais personne ne vous a-t-il vu ?

LE CORNETTE.

Pas une âme. Les capucins m'ont fait entrer par la petite porte du couvent, comme d'habitude.

OCTAVIO.

Allez, reposez-vous et tenez-vous caché. Je pense vous expédier encore avant le soir. Les affaires touchent au dénouement, et avant que ce jour, gros de fatalité, qui point au ciel, se couche, il faut qu'une résolution décisive soit risquée. (*Le Cornette sort.*)

SCÈNE III.

LES DEUX PICCOLOMINI.

OCTAVIO.

Eh bien, mon fils ? Maintenant, nous serons bientôt éclairés.... Car tout, je le sais, se traitait par Sésina.

MAX, qui, pendant toute la scène précédente, a été en proie à une violente lutte intérieure, dit d'un ton résolu :

Je veux, par une voie plus courte, me procurer la lumière. Adieu !

OCTAVIO.

Où vas-tu ? Reste ici !

MAX.

Chez le prince.

OCTAVIO, *effrayé.*

Quoi?

MAX, *revenant.*

Si tu as cru que je jouerais un rôle dans ton jeu, tu t'es mépris sur mon compte. Il faut que ma voie soit droite. Je ne puis être vrai en parole, faux par le cœur... je ne puis voir qu'un homme se fie à moi comme à son ami, et apaiser ma conscience en me disant qu'il le fait à ses risques, et que ma bouche ne l'a pas trompé. Ce pour quoi l'on me prend, il faut que je le sois.... Je vais trouver le duc. Aujourd'hui même je le sommerai de sauver sa réputation aux yeux du monde, de rompre, par une loyale démarche, vos trames artificieuses.

OCTAVIO.

Tu voudrais?...

MAX.

Oui, je le veux, n'en doute pas.

OCTAVIO.

Oui, je me suis mépris sur ton compte. Je m'attendais à trouver un fils sage qui bénirait les mains bienveillantes qui le retirent de l'abîme.... et je trouve un homme aveuglé, dont deux beaux yeux troublent la raison, que la passion offusque, que la pleine lumière du jour ne peut elle-même guérir. Interroge-le! Va! Sois assez étourdi pour lui livrer en proie le secret de ton père, de ton empereur. Force-moi, avant le temps, à un bruyant éclat. Et maintenant, après qu'un miracle du ciel a jusqu'ici protégé mon secret et endormi les yeux clairvoyants du soupçon, fais-moi voir mon propre fils, par une démarche irréfléchie, insensée, anéantir tout le pénible travail de la politique.

MAX.

Oh! cette politique, que je la maudis! Vous le pousserez encore, par votre politique, à quelque acte.... Oui, le voulant coupable, vous pourriez à la fin le rendre coupable. Oh! cela ne peut pas bien finir.... et de quelque façon que la chose se décide, je vois, je pressens l'approche d'un fatal dénoûment.... Car, si ce royal génie succombe, il entraînera tout un monde dans sa chute. Pareil au vaisseau qui, au milieu de l'Océan, prend feu tout à coup, éclate et saute, lançant dans les airs,

entre la mer et le ciel, tout l'équipage qu'il portait, il nous emportera dans sa ruine, nous tous qui sommes attachés à sa fortune. Agis comme tu voudras! mais permets-moi de me conduire à ma guise. Il faut que tout soit pur entre lui et moi, et, avant le déclin du jour, il faut que je sache si je perds un ami ou un père. *(Pendant qu'il se retire, le rideau tombe.)*

FIN DES PICCOLOMINI.

WALLENSTEIN

POÈME DRAMATIQUE

DEUXIÈME PARTIE

LA MORT

DE WALLENSTEIN

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN.
OCTAVIO PICCOLOMINI.
MAX PICCOLOMINI.
TERZKY.
ILLO.
ISOLANI.
BUTTLER.
NEUMANN, capitaine de cavalerie.
UN AIDÉ DE CAMP.
LE COLONEL WRANGEL, envoyé des Suédois.
GORDON, commandant d'Egra.
LE MAJOR GÉRALDIN.
DÉVEROUX, } capitaines dans l'armée de Wallenstein.
MACDONALD, }
UN CAPITAINE SUÉDOIS.
UNE DÉPUTATION DE CUIRASSIERS.
LE BOURGMESTRE D'ÉGRA.
SÉNI.
LA DUCHESSE DE FRIEDLAND.
LA COMTESSE TERZKY.
THÉCLA.
MADEMOISELLE NEUBRUNN, dame d'honneur de la princesse.
DE ROSENBERG, écuyer de la princesse.
DRAGONS.
DOMESTIQUES, PAGES, PEUPLE.

Pendant les trois premiers actes, la scène est à Pilsen ; pendant les deux derniers, à Egra.

LA MORT
DE WALLENSTEIN

ACTE PREMIER.

Une chambre disposée pour des opérations d'astrologie, et garnie de sphères, de cartes, de quarts de cercle et d'autres instruments d'astronomie. Un rideau tiré laisse voir une rotonde dans laquelle on aperçoit les figures des sept planètes, chacune dans une niche, et éclairées d'une lumière étrange. Sèni observe les astres, Wallenstein se tient devant une grande table noire, sur laquelle est dessiné l'aspect des planètes.

SCÈNE I.

WALLENSTEIN, SÈNI.

WALLENSTEIN.

C'est bien, Sèni. Redescends. Le jour paraît, et c'est l'heure où Mars règne. Le moment n'est plus convenable pour nos opérations. Viens, nous en savons assez.

SÈNI.

Laissez-moi seulement observer encore Vénus, Altesse. La voici précisément qui se lève. Elle brille à l'est comme un soleil.

WALLENSTEIN.

Oui, elle est maintenant dans son périégée, et elle agit sur la terre avec toute sa puissance. (*Regardant la figure tracée sur la table.*) Bienheureux aspect! La voilà donc formée enfin, la grande et fatale triade, et les deux astres bienfaisants, Jupiter et Vénus, prennent entre eux le funeste, le perfide Mars, et forcent à me servir ce vieil artisan de dommage; car longtemps il m'a été hostile, et, avec un rayonnement vertical ou oblique, il lançait, tantôt dans l'aspect quadrat, tantôt en opposition, ses rouges éclairs sur mes étoiles, et troublait leurs influences salutaires. Maintenant, ils ont vaincu le vieil ennemi et me l'amènent captif dans le ciel.

SÉNI.

Et les deux grands luminaires ne sont contrariés par aucun astre malfaisant. Saturne est inoffensif et impuissant *in cadente domo*.

WALLENSTEIN.

Il est passé, le règne de Saturne, qui préside à la secrète naissance des choses dans le sein de la terre et dans les profondeurs de l'âme, et qui régit tout ce qui craint la lumière. Le temps n'est plus de couvrir et de méditer; car c'est le brillant Jupiter qui domine, et il amène puissamment dans l'empire de la lumière l'œuvre préparée dans les ténèbres... Maintenant, il faut agir, et promptement, avant que cet heureux aspect disparaisse encore de dessus ma tête; car la voûte du ciel se meut et change sans cesse. (*On frappe à la porte.*) On frappe. Vois qui c'est.

TERZKY, *du dehors.*

Fais ouvrir!

WALLENSTEIN.

C'est Terzky. Qu'y a-t-il de si pressant? Nous sommes occupés.

TERZKY, *du dehors.*

Laisse tout de côté maintenant, je t'en prie; cela ne souffre aucun retard.

WALLENSTEIN.

Ouvre, Séni. (*Pendant que Séni ouvre à Terzky, Wallenstein tire le rideau sur les figures.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LE COMTE TERZKY.

TERZKY *entre.*

Le sais-tu déjà? Il a été pris. et déjà Gallas l'a livré à l'empereur.

WALLENSTEIN, *à Tersky.*

Qui a été pris? Qui a été livré?

TERZKY.

Celui qui sait tout notre secret, qui sait toutes nos négociations avec les Suédois et les Saxons, par les mains duquel tout a passé....

WALLENSTEIN, *reculant vivement.*

Pas Sésina du moins? Dis que non, je t'en prie!

TERZKY.

Tout juste en route pour Ratisbonne, et allant trouver les Suédois, il a été pris par des émissaires de Gallas, qui, depuis longtemps, épiait ses traces. Il a sur lui toutes mes dépêches pour Kinsky, Matthias Thurn, Oxenstirn, Arnheim; tout est dans leurs mains, ils ont maintenant connaissance de tout ce qui s'est fait.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ILLO.

ILLO, *à Tersky.*

Le sait-il?

TERZKY.

Il le sait.

ILLO, *à Wallenstein.*

Penses-tu maintenant encore faire ta paix avec l'empereur, regagner sa confiance? Quand bien même tu renoncerais à présent à tous tes plans, on sait ce que tu as voulu. Il faut que tu avances, car tu ne peux plus reculer.

TERZKY.

Ils ont entre les mains, contre nous, des documents qui témoignent d'une manière irrécusable....

WALLENSTEIN.

Rien de ma main. Je te démentirai.

ILLO.

Vraiment? Ce que ton beau-frère a négocié en ton nom, tu crois qu'on ne le mettra pas sur ton compte? Tu veux que, pour les Suédois, sa parole vaille la tienne, et qu'il n'en soit pas de même pour tes ennemis de Vienne?

TERZKY.

Tu n'as rien donné d'écrit.... mais rappelle-toi combien ta bouche a été loin avec Sésina. Et se taira-t-il? S'il peut se sauver en livrant ton secret, le gardera-t-il?

ILLO.

Tu ne peux toi-même l'espérer. Et maintenant qu'ils savent combien tu t'es déjà avancé, parle, qu'attends-tu? Tu ne peux garder plus longtemps ton commandement; tu es perdu sans ressource si tu t'en démetts.

WALLENSTEIN.

L'armée est ma sûreté; l'armée ne m'abandonnera pas. Quoi qu'ils sachent, c'est moi qui ai la force, il faut qu'ils dissimulent.... et si je leur donne caution pour ma fidélité, il faudra qu'ils se tiennent complètement satisfaits.

ILLO.

L'armée est à toi; oui, pour le moment, elle est à toi. Mais redoute la lente et sourde puissance du temps! Pour aujourd'hui encore et demain, la faveur des soldats te protège contre la violence ouverte; mais laisse-leur du temps, insensiblement ils mineront ce bon vouloir sur lequel tu t'appuies aujourd'hui; ils te les enlèveront artificieusement l'un après l'autre.... jusqu'à ce que le sol s'ébranle au loin et fasse crouler l'édifice perfidement sapé.

WALLENSTEIN.

C'est un événement fatal!

ILLO.

Oh! je le nommerai plutôt heureux, s'il a sur toi l'effet qu'il doit avoir, s'il te pousse à agir promptement.... Le colonel suédois....

WALLENSTEIN.

Il est arrivé? Sais-tu ce qu'il apporte?

ILLO.

Il ne veut s'ouvrir qu'à toi.

WALLENSTEIN.

Fatal, fatal événement. Oui, sans doute, sans doute, Sésina en sait trop, et il ne se taira pas.

TERZKY.

C'est un Bohême rebelle et déserteur, il a encouru la peine capitale ; s'il peut se sauver à tes dépens, balancera-t-il ? Et, s'ils le mettent à la question, cet efféminé aura-t-il assez de force....

WALLENSTEIN, *perdu dans ses réflexions.*

Il ne m'est plus possible de regagner la confiance, et, de quelque façon que j'agisse, je serai et resterai pour eux un traître. Ce retour au devoir, quelque loyal qu'il puisse être, me sera inutile désormais....

ILLO.

Il te perdra. On l'attribuerait, non à la fidélité, mais à l'impuissance.

WALLENSTEIN, *allant et venant, dans une violente agitation.*

Quoi ! Il me faudrait maintenant en venir sérieusement à l'exécution, parce que j'ai joué trop librement avec cette pensée ? Maudit qui joue avec le diable !

ILLO.

Si ce n'était qu'un jeu pour toi, il te faudra l'expier, crois-moi, de la façon la plus grave, la plus sérieuse.

WALLENSTEIN.

Et, si j'étais forcé d'accomplir l'entreprise, il faudrait que ce fût maintenant, maintenant que j'ai encore le pouvoir....

ILLO.

Oui, s'il est possible, avant qu'à Vienne ils se remettent du coup, et te préviennent....

WALLENSTEIN, *regardant les signatures.*

J'ai par écrit la parole des généraux.... Max Piccolomini n'est pas là. Pourquoi n'y est-il pas ?

TERZKY.

C'est que.... Il pensait....

ILLO.

Pure suffisance ! Il dit qu'il n'est pas besoin de cela entre toi et lui.

WALLENSTEIN.

Il n'en est pas besoin, il a tout à fait raison.... Les régiments ne veulent pas aller en Flandre ; ils m'ont envoyé un écrit, et ils s'opposent hautement à cet ordre. Le premier pas vers la révolte est fait.

ILLO.

Crois-moi, il te sera plus facile de les conduire à l'ennemi que de les faire passer sous les ordres de l'Espagnol.

WALLENSTEIN.

Je veux pourtant entendre ce que le Suédois a à me dire.

ILLO, *empressé.*

Voulez-vous l'appeler, Terzky ? Il est déjà là dehors.

WALLENSTEIN.

Attends encore un peu. Ce coup m'a surpris.... Cela est venu trop vite.... Je ne suis pas habitué à me laisser conduire par l'aveugle pouvoir du hasard, par sa sombre influence.

ILLO.

Commence toujours par l'entendre, réfléchis ensuite. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, *se parlant à lui-même.*

Serait-ce possible ? Je ne pourrais plus agir comme je le voudrais ? Je ne pourrais plus reculer à mon gré ? Il me faudrait accomplir ce projet, parce que j'en ai eu l'idée, parce que je n'ai pas repoussé la tentation, que j'ai nourri mon cœur de ce rêve, que je me suis ménagé les moyens d'une exécution éventuelle, et que tout simplement j'ai tenu les chemins ouverts devant moi... Par le grand Dieu du ciel ! ce n'était pas une résolution sérieuse, ce n'a jamais été chose décidée. Seulement je me suis complu dans cette pensée ; la liberté et le pouvoir d'agir me séduisaient. Était-ce un crime de me laisser charmer à ces illusions de royale espérance ? Ne gardais-je pas dans mon cœur le libre vouloir, et ne voyais-je pas près de moi le bon chemin qui toujours m'assurait à mon gré le retour ? Où donc me vois-je conduit tout à coup ? Plus de route derrière moi, et voilà qu'une barrière, faite de mes propres œuvres, se dresse,

infranchissable, et me ferme la retraite. (*Il demeure plongé dans de profondes réflexions.*) Je parais coupable, et, de quelque manière que je m'y prenne, je ne puis me décharger de la faute ; car l'ambiguïté de ma conduite m'accuse, et le soupçon, interprète malveillant, empoisonnera jusqu'aux actions innocentes, nées de la source la plus pure. Si j'eusse été ce pour quoi je passe, un traître, je me serais ménagé la bonne apparence ; je me serais entouré d'un voile épais ; je n'aurais jamais laissé parler mon dépit. Sûr de mon innocence et de mes intentions droites, j'ai donné carrière à la fantaisie, à la passion.... Mes paroles étaient hardies, parce que mes actions ne l'étaient pas. Ce qui s'est fait sans aucun plan, ils vont, avec des vues profondes, me le combiner en un vaste projet ; de tout ce que m'a fait dire la colère, l'ardeur du premier mouvement, dans l'abondance de mon cœur, ils vont composer une trame artificielle et former une accusation terrible, devant laquelle je serai réduit au silence. Ainsi, je me suis fatalement enveloppé dans mes propres filets, et la violence seule m'en peut dégager, en les rompant. (*Il demeure de nouveau silencieux.*) Quelle différence, quand la libre impulsion du cœur me portait à l'acte audacieux, que la nécessité, dure et impérieuse, que ma conservation me commande aujourd'hui ! L'aspect de la nécessité est austère. Ce n'est pas sans frissonner que la main de l'homme plonge dans l'urne mystérieuse du destin. Tant qu'elle est restée dans ma pensée, mon action était encore à moi ; une fois échappée de la sûre retraite du cœur, de son sol natal, une fois exilée dans la vie extérieure, elle appartient à ces puissances perfides que jamais l'art de nul homme ne sut apprivoiser. (*Il se promène dans la chambre à pas précipités, puis s'arrête de nouveau pensif.*) Et qu'est-ce que ton entreprise ? Te l'es-tu au moins avouée loyalement à toi-même ? Tu veux ébranler, sur son trône assuré et paisible, une puissance qui repose sur une possession sanctifiée par le temps, sur les solides fondements d'une longue habitude, une puissance qui a jeté dans la foi pieuse et naïve des peuples mille racines tenaces ? Ce ne sera pas un combat de la force contre la force ; celui-là ne m'effraye pas. Je risque la lutte contre tout adversaire que je peux voir et mesurer des yeux, qui, plein de courage lui-même, enflamme aussi mon

courage. C'est un ennemi invisible que je redoute, un ennemi qui me résiste dans le cœur des hommes et n'a d'autre force à m'opposer qu'une lâche crainte.... Ce n'est pas ce qui se révèle à nous, plein de vie et de vigueur qui est dangereux et effrayant; ce qu'il faut craindre, c'est cette force toute commune, cette éternelle habitude d'hier, ce qui fut toujours et toujours revient¹, et n'a de crédit demain que pour en avoir eu aujourd'hui. Car l'homme est fait de routine, et il nomme la routine sa nourrice. Malheur à qui touche à son antique et vénérable mobilier, au précieux héritage de ses aïeux! Le temps exerce une influence sanctifiante: ce que la vieillesse a blanchi est divin pour l'homme. Aie la possession, et tu auras le droit, et la foule te la maintiendra religieusement. (*Au Page qui entre.*) Le colonel suédois? Est-ce lui? Eh bien! qu'il vienne. (*Le Page sort. Wallenstein fixe sur la porte un regard pensif.*) Elle est pure.... elle l'est encore! Le crime n'a pas encore franchi ce seuil.... Si étroite est la limite qui sépare les deux sentiers de la vie!

SCÈNE V.

WALLENSTEIN et WRANGEL.

WALLENSTEIN, après avoir fixé sur Wrangel un regard scrutateur.
Vous vous nommez Wrangel?

WRANGEL.

Gustave Wrangel, colonel du régiment bleu de Sudermanie.

WALLENSTEIN.

C'est un Wrangel qui, devant Stralsund, m'a fait beaucoup de mal, et qui fut cause, par sa courageuse défense, que ce port me résista.

WRANGEL.

Ce fut l'œuvre de l'élément contre lequel vous luttiez, et non

1. La plupart des éditions portent ici :

Was immer war und immer wiederkehrt.

C'est la leçon que j'ai suivie dans ma traduction. Dans l'édition de 1858 (*Taschenausg.*, 12 vol.), les deux mots *war und* sont remplacés par *warnend* :

Was immer warnend immer wiederkehrt,

« Ce qui toujours avertissant revient toujours. »

mon mérite, monsieur le duc! La Baltique défendait sa liberté avec la puissance de la tempête : la mer et la terre ne devoient pas obéir à un seul homme.

WALLENSTEIN.

Vous m'avez arraché de la tête le chapeau d'amiral.

WRANGEL.

Je viens y placer une couronne.

WALLENSTEIN lui fait signe de prendre place, et s'assied.

Votre lettre de créance. Venez-vous avec un plein pouvoir?

WRANGEL, avec hésitation.

Il y a encore quelques doutes à lever.... *

WALLENSTEIN, après avoir lu.

La lettre est parfaite; rien n'y manque. C'est une tête habile et intelligente que vous servez, seigneur Wrangel. Le chancelier écrit qu'il ne fait qu'accomplir la propre pensée du feu roi, en m'aidant à parvenir à la couronne de Bohême.

WRANGEL.

Il dit ce qui est vrai. L'auguste défunt a toujours eu une haute opinion de la grande intelligence et des talents militaires de Votre Grâce, et il se plaisait à dire que toujours qui excelle à commander doit être maître et roi.

WALLENSTEIN.

Il avait le droit de le dire. *(Lui prenant la main avec confiance.)* Franchement, colonel Wrangel.... moi aussi, de cœur, j'ai toujours été bon Suédois.... Eh! vous l'avez éprouvé en Silésie et devant Nuremberg. Je vous ai souvent eus en mon pouvoir, et toujours je vous ai laissés échapper par une porte de derrière. C'est là ce qu'ils ne me pardonnent pas à Vienne, c'est là ce qui maintenant me pousse à cette démarche.... Et, comme nos intérêts s'accordent de la sorte, ayons aussi l'un envers l'autre une pleine confiance.

WRANGEL.

La confiance viendra, pourvu que chacun ait d'abord ses sûretés.

WALLENSTEIN.

Je remarque que le chancelier ne se fie pas encore bien à moi. Oui, j'en conviens.... le jeu ne paraît pas être absolument à mon avantage. Son Excellence croit que, si je puis me jouer

ainsi de l'empereur, qui est mon maître, je pourrais bien agir de même envers un ennemi, et que l'un serait même plus pardonnable que l'autre. N'est-ce pas aussi votre opinion, seigneur Wrangel?

WRANGEL.

Je n'ai ici qu'une mission et pas d'opinion.

WALLENSTEIN.

L'empereur m'a poussé à l'extrémité. Je ne puis plus honorablement le servir. C'est pour ma sûreté, par nécessité de me défendre, que je fais la pénible démarche que ma conscience blâme.

WRANGEL.

Je vous crois. Personne ne va si loin sans y être contraint. *(Après une pause.)* Ce qui peut porter Votre Altesse à agir de la sorte envers son maître et son empereur, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de juger ni d'interpréter. Le Suédois combat pour sa bonne cause avec sa bonne épée et sa bonne conscience. Le concours des événements, les circonstances sont en notre faveur; à la guerre, on profite de tout avantage; nous prenons sans balancer ce qui s'offre à nous, et, si tout est exactement ainsi....

WALLENSTEIN.

De quoi donc doute-t-on? De ma volonté? De mes forces? J'ai promis au chancelier, s'il me confie seize mille hommes, de les joindre avec dix-huit mille de l'armée de l'empereur....

WRANGEL.

Votre Grâce est connue pour un grand homme de guerre, pour un second Attila, un Pyrrhus. On parle encore avec étonnement de la manière dont vous avez autrefois, contre toute attente, réuni une armée, tirée, pour ainsi dire, du néant. Cependant....

WALLENSTEIN.

Cependant?

WRANGEL.

Son Honneur pense qu'il pourrait être plus facile de mettre, avec rien, seize mille guerriers en campagne, que d'en décider seulement la soixantième partie.... *(Il s'arrête.)*

WALLENSTEIN.

Eh bien! quoi? Parlez hardiment.

WRANGEL.

A trahir sa foi.

WALLENSTEIN.

C'est là sa pensée? Il juge comme un Suédois et un protestant. Vous autres luthériens, vous combattez pour votre Bible; vous vous intéressez à la cause; c'est de cœur que vous suivez votre drapeau.... Celui d'entre vous qui passe à l'ennemi brise à la fois les liens qui l'attachent à deux maîtres. Il n'est pas question de tout cela chez nous....

WRANGEL.

Seigneur Dieu du ciel! N'a-t-on donc chez vous ni patrie, ni foyer, ni église?

WALLENSTEIN.

Je veux vous dire ce qu'il en est.... Oui, l'Autrichien a une patrie et l'aime, et il a aussi des raisons de l'aimer. Mais cette armée, qui se nomme impériale, qui est campée ici en Bohême, elle n'a pas de patrie; c'est le rebut des pays étrangers, ce sont les enfants perdus du peuple, à qui rien n'appartient que le soleil commun à tous. Et cette terre de Bohême, pour laquelle nous combattons, elle n'a pas de cœur pour son maître, qui lui a été donné par la chance des armes, et non par un libre choix. C'est en murmurant qu'elle porte le joug imposé à sa foi; la force l'a soumise par la terreur, mais non pacifiée. Elle garde, altérée de vengeance, le brûlant souvenir des horreurs commises sur ce sol. Le fils peut-il oublier qu'on a lâché les chiens sur son père pour le pousser à la messe? Un peuple ainsi persécuté est terrible, soit qu'il se venge, soit qu'il endure un pareil traitement.

WRANGEL.

Mais la noblesse et les officiers? Une telle défection, une telle félonie, seigneur prince, sont sans exemple dans l'histoire du monde.

WALLENSTEIN.

Ils sont à moi, sans réserve. Ne m'en croyez pas, moi, mais plutôt vos propres yeux. *(Il lui donne la formule du serment. Wrangel la parcourt des yeux, et, après l'avoir lue, il la pose sur la table et garde le silence.)* Que vous en semble? Comprenez-vous, maintenant?

WRANGEL.

Comprene qui pourra! Seigneur prince, je laisse tomber le masque.... Oui, j'ai plein pouvoir pour tout conclure. Le rhin-

grave est à quatre journées de marche d'ici ; avec quinze mille hommes ; il n'attend qu'un ordre pour se joindre à votre armée. Cet ordre , je l'expédierai , dès que nous serons d'accord.

WALLENSTEIN.

Que demande le chancelier ?

WRANGEL, *pesant ses paroles.*

Il s'agit de douze régiments de troupes suédoises. Ma tête doit en répondre. Et comme tout ceci pourrait, après tout, n'être qu'un jeu trompeur....

WALLENSTEIN, *éclatant.*

Seigneur Suédois !

WRANGEL, *continuant avec calme.*

Il faut, en conséquence, que j'insiste pour que le duc de Friedland rompe formellement, irrévocablement, avec l'empereur ; autrement, on ne lui confiera aucune troupe suédoise.

WALLENSTEIN.

Qu'exige-t-on ? Soyez bref et net !

WRANGEL.

Que vous désarmiez les régiments espagnols, qui sont dévoués à l'empereur, que vous preniez Prague, et que vous cédiez aux Suédois cette ville, ainsi que la place frontière d'Égra.

WALLENSTEIN.

C'est beaucoup demander ! Prague ! Passe pour Égra ! Mais Prague ? Cela ne se peut. Je vous donnerai toutes les sûretés que vous pouvez raisonnablement exiger de moi ; mais Prague.... la Bohême.... je puis les défendre moi-même.

WRANGEL.

On n'en doute pas. Aussi défendre n'est-il pas ici notre seul but. Nous ne voulons pas avoir dépensé inutilement des hommes et de l'argent.

WALLENSTEIN.

Comme de raison.

WRANGEL.

Et Prague nous restera en gage, jusqu'à ce que nous soyons dédommagés.

WALLENSTEIN.

Avez-vous si peu de confiance en nous ?

WRANGEL *se lève.*

Il faut que le Suédois se tienne sur ses gardes avec les Alle-

mands. On nous a appelés de delà la Baltique; nous avons sauvé l'empire de la ruine.... nous avons scellé de notre sang la liberté de la foi, la sainte doctrine de l'Évangile.... Mais, maintenant déjà, on ne sent plus le bienfait, on ne sent que le fardeau, on voit d'un œil malveillant les étrangers dans l'empire, et l'on nous renverrait volontiers chez nous, dans nos forêts, avec une poignée d'argent. Non, ce n'est pas pour le salaire de Judas, pour de l'or, des espèces sonnantes que nous avons laissé notre roi sur le champ de bataille! Le noble sang de tant de Suédois, ce n'est pas pour de l'or et de l'argent qu'il a coulé! Et nous ne voulons pas avec de maigres lauriers reporter nos drapeaux sous le ciel de la patrie; nous voulons rester comme citoyens sur le sol que notre roi a conquis en y tombant.

WALLENSTEIN.

Aidez-moi à dompter l'ennemi commun, et le beau pays de la frontière ne peut vous échapper.

WRANGEL.

Et l'ennemi commun une fois terrassé, qui donc formera les liens de la nouvelle alliance? Nous n'ignorons pas, seigneur prince, quoique la Suède n'en doive rien savoir, que vous avez de secrètes négociations avec la Saxe. Qui nous répond que nous ne sommes pas les victimes du traité que l'on croit devoir nous cacher?

WALLENSTEIN.

Le chancelier a bien choisi son homme; il ne pouvait pas m'en envoyer un plus tenace. (*Sa levant.*) Trouvez mieux, Gustave Wrangel. Qu'il ne soit plus question de Prague!

WRANGEL.

Là finissent mes pouvoirs.

WALLENSTEIN.

Vous livrer ma capitale! J'aime mieux revenir en arrière.... à mon empereur.

WRANGEL.

S'il en est temps encore.

WALLENSTEIN.

Cela dépend de moi maintenant encore, à toute heure.

WRANGEL.

Peut-être encore il y a quelques jours. Aujourd'hui, vous ne

le pouvez plus.... Depuis que Sésina est pris, vous ne le pouvez plus.

WALLENSTEIN, *interdit, garde le silence.*

WRANGEL.

Seigneur prince, nous croyons que vos intentions sont loyales; depuis hier.... nous en sommes sûrs.... Et maintenant que cette feuille nous répond des troupes, il n'y a plus rien qui fasse obstacle à notre confiance. Prague ne doit pas nous désunir. Mon maître, le chancelier, se contente de la vieille ville; il laisse à Votre Grâce le Radschin et le Petit Côté. Mais, avant tout, il faut qu'Égra s'ouvre à nous, avant qu'on puisse penser à aucune jonction.

WALLENSTEIN.

Ainsi, je dois me fier à vous, et vous ne vous ferez pas à moi? Je pèserai votre proposition.

WRANGEL.

Pas trop longtemps, je vous en prie et dois vous en prier. Voici déjà deux ans que la négociation traîne; si, cette fois encore, elle n'aboutit à rien, le chancelier a l'intention de la regarder comme à jamais rompue.

WALLENSTEIN.

Vous me pressez beaucoup. Une pareille démarche veut être méditée sérieusement.

WRANGEL.

Oui, seigneur prince, avant d'y arrêter son esprit; mais elle ne peut réussir que par une prompte action. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

WALLENSTEIN; TERZKY et ILLO reviennent.

ILLO.

Est-ce conclu?

TERZKY.

Êtes-vous d'accord?

ILLO.

Le Suédois est sorti tout satisfait. Oui, vous êtes d'accord.

WALLENSTEIN.

Écoutez, il n'y a encore rien de fait, et.... tout bien considéré, j'aime mieux pourtant ne pas le faire.

TERZKY.

Comment! qu'est-ce que cela?

WALLENSTEIN.

Vivre par la grâce de ces Suédois, de ces arrogants? C'est ce que je ne pourrais supporter.

ILLO.

Viens-tu, comme un fugitif, mendier leur secours? Tu leur apportes plus que tu ne reçois d'eux.

WALLENSTEIN.

Quel fut le sort de ce royal Bourbon qui se vendit aux ennemis de son pays, et blessa de sa main sa propre patrie? L'exécration fut son salaire, l'horreur des hommes punit sa conduite criminelle et dénaturée.

ILLO.

Es-tu dans le même cas?

WALLENSTEIN

Je vous dis que la fidélité nous tient au cœur à tous par des liens aussi étroits que notre parent le plus proche; chacun se sent né pour la venger. L'inimitié des sectes, la fureur des partis, l'ancienne jalousie, la rivalité, font la paix; les forces les plus acharnées à se détruire se réconcilient et s'accordent, pour donner la chasse à l'ennemi commun de l'humanité, à la bête féroce et meurtrière qui fait irruption dans l'enceinte paisible où l'homme habite en sûreté.... car sa propre sagesse ne suffit point à le protéger entièrement. C'est par devant, c'est au front de l'homme que la nature a placé la lumière des yeux; son dos, sans défense, c'est la pieuse fidélité qui le doit protéger.

TERZKY.

N'aie donc pas de toi-même une pire opinion que l'ennemi qui te tend joyeusement les mains pour agir en commun. Il n'était pas non plus si scrupuleux, ce Charles, l'oncle et l'aïeul de cette maison impériale, lui qui reçut Bourbon à bras ouverts; car l'intérêt régit seul le monde.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, TERZKY, LES PRÉCÉDENTS.

WALLENSTEIN.

Qui vous appelle? Il n'y a rien à faire ici pour les femmes.

LA COMTESSE.

Je viens t'apporter mes félicitations.... Viendrais-je trop tôt peut-être? J'espère que non.

WALLENSTEIN.

Use de ton autorité, Terzky; congédie-la.

LA COMTESSE.

J'ai déjà donné un roi aux Bohèmes.

WALLENSTEIN.

Oui, vantez-vous-en!

LA COMTESSE, *aux autres.*

Eh bien! à quoi tient la chose? Parlez.

TERZKY.

Le duc ne veut pas.

LA COMTESSE.

Il ne veut pas ce qu'il faut qu'il fasse?

ILLO.

C'est maintenant votre tour. Essayez, car je suis à bout quand on me parle de fidélité et de conscience.

LA COMTESSE.

Comment? Lorsque tout était encore dans un vague lointain, lorsque le chemin s'étendait encore devant toi à l'infini, tu avais de la résolution et du courage.... et maintenant que le rêve va devenir une réalité, que l'accomplissement approche, que le résultat est assuré, tu commences à hésiter? Tu n'es brave qu'en projet, lâche en action? Bien! donne raison à tes ennemis! C'est là précisément qu'ils t'attendent. Ils croient volontiers à ton dessein; avec tes lettres et ton sceau, ils te convaincront, sois-en sûr, de l'avoir formé. Mais personne ne croit à la possibilité de l'exécution; car alors ils seraient forcés de te craindre et de t'estimer. Est-il possible? Quand tu es allé si loin, quand on sait le pire, quand l'action t'est déjà imputée comme faite, tu veux

reculer et en perdre le fruit? A l'état de simple projet, c'est un crime vulgaire; accompli, c'est une entreprise immortelle; et si elle réussit, elle est aussi pardonnée; car tout succès est une sentence de Dieu.

UN VALET DE CHAMBRE *entre.*

Le colonel Piccolomini!

LA COMTESSE, *vivement.*

Qu'il attende.

WALLENSTEIN.

Je ne puis le voir maintenant. Une autre fois.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il ne demande qu'un instant. C'est, dit-il, une affaire pressante qui l'amène....

WALLENSTEIN.

Qui sait ce qu'il nous apporte? Je veux pourtant l'entendre.

LA COMTESSE, *riant.*

Elle peut bien être pressante pour lui; pour toi, elle peut se remettre.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

LA COMTESSE.

Tu le sauras plus tard; pense maintenant à expédier Wrangel. *(Le Valet de chambre sort.)*

WALLENSTEIN.

S'il y avait encore un choix possible.... s'il s'offrait une issue moins violente.... maintenant encore, je suis prêt à la choisir et à éviter la dernière extrémité.

LA COMTESSE.

Ne demandes-tu rien de plus? Une telle route est là, tout près de toi. Renvoie ce Wrangel, oublie tes anciennes espérances, répudie ta vie passée, décide-toi à en commencer une nouvelle. La vertu a aussi ses héros, comme la gloire, la fortune. Rends-toi sur-le-champ à Vienne, près de l'empereur; prends avec toi une cassette bien remplie, déclare que tu n'as voulu qu'éprouver la fidélité de ses serviteurs, que te jouer du Suédois.

ILLO.

Il est aussi trop tard pour cela. On en sait trop. Il ne ferait que porter sa tête sur le billot.

LA COMTESSE.

Je ne crains pas cela. Les preuves manquent pour le juger légalement; on évitera l'arbitraire. On laissera le duc se retirer tranquillement. Je vois comment tout se passera. Le roi de Hongrie paraîtra, et il s'entendra de soi-même que le duc s'en va; il n'y aura nul besoin d'explication préalable. Le roi fera prêter serment aux troupes, et tout restera dans l'ordre habituel. Un beau matin, on ne voit plus le duc. En même temps, tout s'anime dans ses châteaux. Là il se met à chasser, à bâtir, il entretient des haras, se forme une cour, distribue des clefs d'or, a une grande table hospitalière, bref c'est un grand roi.... en petit! Et parce qu'il saura prudemment se résigner à n'avoir plus en réalité aucune importance, aucune valeur, on le laissera se donner les apparences qu'il voudra; il paraîtra un grand prince jusqu'à sa mort. Eh quoi! le duc alors est un de ces hommes nouveaux élevés par la guerre, une créature éphémère¹ de la faveur de la cour, qui fait à mêmes frais des barons et des princes.

WALLENSTEIN se lève, vivement ému.

Montrez-moi un chemin pour sortir de cette anxiété, puissances secourables! un chemin que, moi, je puisse suivre.... Je ne puis, comme tel héros en parole, tel habileur de vertu, m'exalter et me complaire dans ma bonne volonté et mes pensées.... je ne puis dire, en fanfaron, au bonheur qui me tourne le dos: « Va! je n'ai pas besoin de toi! » Si je n'agis plus, je suis anéanti. Je veux bien ne reculer devant aucun sacrifice, aucun danger, pour éviter ce dernier pas, cette extrémité; mais plutôt que de tomber dans le néant, que de finir si misérablement après un si glorieux début, plutôt que de voir le monde me confondre avec ces malheureux qu'un même jour crée et renverse, ah! que plutôt le siècle présent et les races futures ne me nomment qu'avec horreur! que plutôt le nom de Friedland désigne désormais tout acte exécration!

1. La plupart des éditions ont ici : *übernächtiges Geschöpf*; celle de 1839, en un seul volume, a *übermächtiges* (« d'une puissance excessive »). J'ai suivi la première leçon. Elle est confirmée par le dictionnaire de Campe, qui seulement, en citant ce passage, écrit *übernächtiges* pour *übernächtiges*.

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il donc là qui soit si fort contre nature? Je ne puis le trouver, dis-le-moi.... Oh! ne laisse pas les sombres fantômes de la superstition dominer ton esprit si lucide. Tu es accusé de haute trahison : à tort ou à raison, ce n'est pas la question en ce moment.... Tu es perdu si tu n'uses promptement de la force que tu possèdes. Eh! où vit donc la créature si pacifique, qui ne défende sa vie avec toutes les forces de sa vie? Qu'y a-t-il de si hardi que la nécessité n'excuse?

WALLENSTEIN.

Ce Ferdinand me témoignait autrefois une si grande faveur! Il m'aimait, il m'estimait, nul n'était plus près de son cœur. Quel prince a-t-il honoré autant que moi?... Et finir ainsi!

LA COMTESSE.

Tu te souviens si fidèlement de la moindre faveur, et tu n'as pas de mémoire pour les offenses? Faut-il que je te rappelle comment on a récompensé à Ratisbonne tes fidèles services? Tu avais blessé tous les princes de l'empire; pour l'agrandir, lui seul, tu avais attiré sur toi la haine, l'exécration du monde entier; tu n'avais pas un seul ami dans toute l'Allemagne, parce que tu n'avais vécu que pour ton empereur. Tu ne cherchas d'autre appui que le sien dans cet orage qui, à la diète de Ratisbonne, se forma contre toi.... Et lui alors te laissa tomber, tomber comme une victime offerte au Bavaois, à l'arrogant Bavaois! Ne dis pas qu'en te rendant ta dignité, il a expié cette première, cette criante injustice. Ce n'est certes pas sa bonne volonté, c'est la loi de la dure nécessité qui t'a remis à cette place qu'on eût bien voulu te refuser.

WALLENSTEIN.

Ce n'est pas à leur bonne volonté, cela est vrai, ni à son penchant pour moi, que je suis redevable de cette dignité. Si j'en abuse, au moins n'abusé-je de la confiance de personne.

LA COMTESSE.

Confiance? Penchant?... On avait besoin de toi. C'est la nécessité, cette maîtresse impétueuse, qui ne se paye pas de noms creux, de figurants, qui veut le fait et non l'apparence, qui cherche toujours le plus grand et le meilleur, et le place au gouvernail, quand elle devrait le tirer du milieu de la populace....

c'est elle qui t'a élevé à cette dignité et t'en a expédié le brevet ; car bien longtemps , et jusqu'au jour où elle ne le peut plus , cette race d'hommes se tire d'affaire avec des âmes vénales et serviles , avec les marionnettes de son invention.... Mais quand la dernière extrémité les presse , quand la creuse apparence est impuissante , alors ils tombent dans les fortes mains de la nature , du génie colossal qui n'obéit qu'à lui-même , ne connaît pas les conventions , et traite avec eux , leur imposant ses conditions , sans se soumettre aux leurs.

WALLENSTEIN.

Il est vrai qu'ils m'ont toujours vu tel que je suis ; je ne les ai pas trompés dans le marché ; car je n'ai jamais pensé qu'il valût la peine de cacher l'audace empiétante de mon caractère.

LA COMTESSE.

Loin de là.... tu t'es toujours montré redoutable. Ce n'est pas toi , toi qui toujours es resté fidèle à toi-même , ce sont eux qui ont tort , eux qui te craignaient et qui cependant ont mis la puissance dans tes mains ; car un caractère propre qui s'accorde avec lui-même a toujours raison ; il n'y a d'autre tort que de se contredire. Étais-tu un autre homme , lorsque , il y a huit ans , tu parcourus , avec le fer et la flamme , les cercles de l'Allemagne , que tu promenais sur toutes les contrées le fléau de la guerre , bravant toutes les ordonnances de l'empire , n'exerçant que le terrible droit de la force , et foulant aux pieds toute souveraineté , pour étendre la domination de ton sultan ? C'était alors le moment de rompre ta fière volonté , de te rappeler à l'ordre ! Mais naturellement ce qui était utile à l'empereur lui plaisait fort , et il imprima en silence son sceau impérial sur ces attentats. Ce qui alors était juste , parce que tu le faisais pour lui , deviendrait-il tout à coup infâme , en se tournant contre lui ?

WALLENSTEIN, *se levant.*

Je n'ai jamais envisagé les choses de ce point de vue.... Oui ! cela est réellement ainsi. Cet empereur a accompli dans l'empire par mon bras des actes qui , dans l'ordre , n'auraient jamais dû s'accomplir , et même le manteau de prince que je porte , j'en suis redevable à des services qui sont des crimes.

LA COMTESSE.

Convieus donc qu'entre toi et lui il ne peut être question de

devoir et de droit, mais seulement de force et d'occasion! Le moment est venu de faire la somme du grand compte de ta vie; les présages de victoire t'apparaissent à la voûte des cieux, les planètes t'annoncent le succès et te crient d'en haut : « Le moment est venu ! » Est-ce en vain que tu as mesuré toute ta vie le cours des astres?... que tu as manié le quart de cercle et le compas?... imité sur ces murs le zodiaque et la sphère céleste, et disposé autour de toi, en signes muets pleins de présages, les sept dominateurs du destin? N'était-ce que pour t'en faire un jeu frivole? Tout cet appareil ne mène-t-il à rien, et n'y a-t-il aucun sens dans cet art stérile, puisqu'il est sans valeur pour toi-même et ne peut rien sur toi au moment décisif?

WALLENSTEIN, *pendant ces dernières paroles, s'est promené dans la chambre, l'esprit agité et en travail; tout à coup il s'arrête et interromp la Comtesse.*

Rappelez-moi Wrangel, et que trois courriers sellent leurs chevaux sans délai.

ILLO.

Enfin, Dieu soit loué ! (*Il sort précipitamment.*)

WALLENSTEIN.

C'est son mauvais génie et le mien. Il le punit par moi, par l'instrument de son ambition, et je compte bien aussi que le glaive de la vengeance est déjà aiguisé contre ma poitrine. Celui qui sème les dents du dragon ne doit pas se promettre une joyeuse récolte. Tout m'effait porte dans son sein son génie vengeur, la funeste attente... Il ne peut plus se fier à moi, je ne puis donc plus reculer. Ainsi advienne ce qui doit advenir! Le destin, en fin de compte, a toujours raison; car le cœur, au dedans de nous, est l'impérieux ministre de ses arrêts. (*A Terzky.*) Amène-moi Wrangel dans mon cabinet; je parlerai moi-même aux courriers. Envoyez chercher Octavio. (*A la Comtesse, qui a pris un air triomphant.*) Ne vous livrez pas à l'ivresse de la joie, car les puissances du destin sont jalouses. Triompher avant le temps, c'est empiéter sur leurs droits. Nous déposons la semence entre leurs mains; produira-t-elle le bonheur ou le malheur? La fin seule nous l'apprend. (*Pendant qu'il sort, la toile tombe.*)



ACTE DEUXIÈME.

Une chambre.

SCÈNE I.

WALLENSTEIN, OCTAVIO PICCOLOMINI; peu après,
MAX PICCOLOMINI.

WALLENSTEIN.

Il m'annonce de Linz qu'il y est malade; j'ai pourtant la nouvelle certaine qu'il se cache à Frauenberg, chez le comte Gallas. Assure-toi de tous deux, et envoie-les-moi ici. Tu prendras le commandement des régiments espagnols, tu feras toujours des préparatifs et n'auras jamais fini, et, s'ils te poussent à marcher contre moi, tu diras oui, et demeureras immobile. Je sais que c'est te rendre service que de te laisser inactif, dans la partie qui se joue. Tu aimes, aussi longtemps que tu le peux, à sauver les apparences; les démarches extrêmes ne sont pas ton affaire: c'est pourquoi je t'ai choisi ce rôle; cette fois, tu ne peux pas mieux me seconder que par ton inaction.... Si, pendant ce temps, la fortune se déclare pour moi, tu sais ce qu'il y a à faire. (*Max Piccolomini entre.*) Maintenant va, mon vieux camarade. Il faut que tu partes cette nuit même. Prends mes propres chevaux.... Lui, je le garde ici.... Que vos adieux soient courts. Nous nous reverrons, je pense, tous gais et heureux.

OCTAVIO, à son fils.

Nous nous parlerons encore. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, MAX PICCOLOMINI.

MAX s'approche de lui.

Mon général....

WALLENSTEIN.

Je ne le suis plus, si tu te nommes officier de l'empereur.

MAX.

Vous persistez donc à vouloir abandonner l'armée?

WALLENSTEIN.

J'ai renoncé au service de l'empereur.

MAX.

Et vous voulez abandonner l'armée?

WALLENSTEIN.

J'espère plutôt me l'attacher par des liens encore plus étroits et plus forts. *(Il s'assied.)* Oui, Max. Je n'ai pas voulu m'ouvrir à toi, avant que l'heure d'agir sonnât. L'heureux instinct de la jeunesse saisit aisément le bien, et c'est une joie pour elle de délibérer, d'exercer son propre jugement sur un problème qui nettement se résout. Mais quand, de deux maux certains, il faut choisir l'un, quand il faut laisser une partie de son cœur dans la lutte des devoirs, alors c'est un bienfait de n'avoir pas de choix, et la nécessité devient une faveur.... Cette nécessité, elle est là devant toi. Ne regarde pas en arrière! cela ne te servirait de rien. Regarde en avant! Ne juge pas! prépare-toi à agir!... La cour a résolu ma ruine, et je suis décidé à la prévenir.... Nous allons nous réunir aux Suédois. Ce sont de très-braves gens et de bons amis. *(Il s'arrête, attendant la réponse de Piccolomini.)* Je t'ai surpris. Ne me réponds pas. Je veux te donner le temps de te remettre. *(Il se lève et va vers le fond de la scène. Max reste longtemps immobile, plongé dans la plus vive douleur; comme il fait un mouvement, Wallenstein revient et se place devant lui.)*

MAX.

Mon général!... Tu me fais majeur aujourd'hui. Jusqu'à ce jour, en effet, la peine m'était épargnée de trouver moi-même mon chemin et ma direction. Je te suivais sans réserve. Je n'avais

qu'à te regarder, pour être sûr de la bonne voie. Aujourd'hui, pour la première fois, tu me renvoies à moi-même et me contrains à faire un choix entre toi et mon cœur.

WALLENSTEIN.

Jusqu'à ce jour, ta destinée t'a bercé doucement; tu pouvais, en te jouant, accomplir tes devoirs, satisfaire tous tes nobles penchants, agir toujours avec un cœur non partagé. Cela ne peut durer plus longtemps ainsi. La route se divise en sentiers hostiles. Le devoir est en lutte avec le devoir. Il faut que tu prennes parti dans la guerre qui s'allume, en ce moment, entre ton ami et ton empereur.

MAX.

La guerre! Est-ce là le nom? La guerre est effrayante comme les fléaux du ciel; mais, comme eux aussi, elle est bonne, et dans les vues du destin. Est-ce bien une bonne et vraie guerre, que tu t'apprêtes à faire à l'empereur avec la propre armée de l'empereur? O Dieu du ciel! quel changement! Me convient-il, à moi, de te tenir un tel langage, à toi, qui m'apparaisais comme l'étoile fixe du pôle, comme la règle de ma vie! Oh! comme tu déchires mon cœur! Cet ancien respect, enraciné dans mon âme, cette obéissance, dont je m'étais fait une sainte habitude, faut-il que j'apprenne à les refuser à ton nom? Non, ne tourne pas vers moi ton visage! Il a toujours été pour moi comme la face d'un Dieu, et il ne peut tout à coup perdre son pouvoir; mes sens sont encore dans tes liens, bien que mon âme s'en soit affranchie, toute saignante.

WALLENSTEIN.

Max, écoute-moi!

MAX.

Oh! ne le fais pas! Ne le fais pas! Vois, tes purs et nobles traits ne savent encore rien de cette action malheureuse. Elle n'a souillé que ton imagination; l'innocence ne veut pas se laisser hanter de ton auguste physionomie. Rejette-la, cette noire souillure, ton ennemie. Alors, ce n'aura été qu'un de ces mauvais rêves envoyés comme un avertissement à la vertu, dans sa sécurité. L'humanité peut avoir de pareils moments, mais il faut que les bons sentiments triomphent. Non, tu ne finiras pas ainsi. Ce serait décrier chez les hommes les facultés puissantes et toute grande

nature; ce serait donner raison au préjugé vulgaire, qui ne croit pas aux nobles sentiments là où il y a liberté, et qui ne veut se fier qu'à l'impuissance.

WALLENSTEIN.

Le monde me blâmera sévèrement, je m'y attends. Je me suis déjà dit à moi-même tout ce que tu peux me dire. Qui n'éviterait, pouvant tourner l'écueil, ces partis extrêmes? Mais je n'ai pas le choix, il faut que j'exerce la violence ou que je l'endure.... Telle est ma situation. Il ne me reste aucune autre ressource.

MAX.

Eh bien! soit. Maintiens-toi à ton poste par la force, résiste à l'empereur; va, s'il le faut, jusqu'à une révolte ouverte! Je ne louerai point cette conduite, mais je puis la pardonner; je veux, tout en ne l'approuvant pas, m'y associer avec toi. Seulement.... ne deviens pas un traître! le mot est prononcé.... pas un traître! Ce n'est point là sortir des bornes, ce n'est point là une de ces fautes où s'égare le courage, entraîné par sa force même. Oh! cela est tout autre chose.... cela est noir, noir comme l'enfer!

WALLENSTEIN, *fronçant le sourcil, d'un air sombre, mais pourtant se modérant.*

La jeunesse a bientôt dit de ces mots aussi dangereux à manier que le tranchant du glaive; elle prend hardiment dans sa tête ardente la mesure des choses qui n'ont pas d'autres juges qu'elles-mêmes. Pour elle, tout s'appelle tout d'abord honteux ou honorable, mauvais ou bon!... et tout ce que l'imagination, dans sa fantaisie, attache de sens à ces noms obscurs, elle l'impose aux choses et aux êtres. Le monde est étroit, et le cerveau est large. Les pensées habitent aisément les unes auprès des autres; mais les choses se heurtent rudement dans l'espace; quand l'une prend place, il faut que l'autre recule; qui ne veut pas être chassé doit chasser: là règne la discorde, et c'est la force seule qui triomphe.... Oui, celui qui traverse la vie sans désir, qui peut s'interdire toute ambition, habite avec la salamandre dans le feu subtil, et se conserve pur dans le pur élément. La nature m'a créé d'une plus grossière étoffe, et la convoitise m'attire vers la terre. C'est au mauvais esprit qu'appartient la terre, non pas au bon. Ce que les divines puissances nous envoient d'en haut, ce ne sont que les biens communs à

tous; leur lumière réjouit, mais elle n'enrichit personne; dans leur domaine, on ne conquiert aucune possession. La pierre précieuse, l'or tant estimé, il les faut obtenir de ces puissances perfides et malveillantes qui habitent loin du jour. Ce n'est pas sans sacrifice qu'on se les rend favorables, et il ne vit pas un seul homme qui soit sorti de leur service l'âme pure.

MAX, *d'un ton expressif.*

Oh! crains, crains ces puissances perfides! Elles ne tiennent pas leur parole. Ce sont des esprits menteurs, qui, se jouant de toi, t'entraînent dans l'abîme. Ne te fie pas à elles! Je t'avertis.... Oh! reviens à ton devoir! Certainement, tu le peux! Envoie-moi à Vienne. Oui, fais cela. Laisse-moi, moi, dis-je, faire ta paix avec l'empereur. Il ne te connaît pas, mais moi je te connais! Il te verra avec mes yeux purs, et je te rapporterai sa confiance.

WALLENSTEIN.

Il est trop tard. Tu ne sais pas ce qui est fait.

MAX.

Et quand il serait trop tard... quand les choses en seraient venues à ce point qu'un crime seul pût te préserver de la chute, eh bien! tombe, et que ta chute soit digne comme l'était ta puissance. Perds le commandement. Quitte la scène. Tu peux le faire avec éclat; à l'éclat joins l'innocence.... Tu as beaucoup vécu pour les autres, vis enfin pour toi-même! Je t'accompagnerai; jamais je ne séparerai ma destinée de la tienne....

WALLENSTEIN.

Il est trop tard. Pendant que tu perds tes paroles, une borne milliaire après l'autre est franchie par mes courriers, qui portent mes ordres à Prague et à Égra.... Résigne-toi; nous agissons comme nous sommes contraints de faire. Obéissons à la nécessité avec dignité et d'un pas ferme.... Que fais-je donc de pire que ce César, dont le nom désigne encore aujourd'hui ce qu'il y a de plus grand dans le monde? Il mena contre Rome les légions que Rome lui avait confiées pour la défendre. S'il eût jeté loin de lui son épée, il était perdu, comme je le serais, si je désarmais. Je sens en moi quelque chose de son génie. Donne-moi sa fortune! j'accepterai le reste de sa des-

1. Le mot allemand *Kaiser*, « empereur, » veut dire originairement *César*.

tinée. (Max, qui jusque-là est demeuré en proie à une lutte douloureuse, sort précipitamment. Wallenstein le suit des yeux, étonné et interdit, et reste plongé dans de profondes réflexions.)

SCÈNE III.

WALLENSTEIN, TERZKY; peu après, ILLO.

TERZKY.

Max Piccolomini vient de te quitter ?

WALLENSTEIN.

Où est Wrangel ?

TERZKY.

Il est parti.

WALLENSTEIN.

Si promptement ?

TERZKY.

C'est à croire que la terre l'a englouti. Il t'avait à peine quitté, quand je me suis mis à sa recherche : j'avais encore à lui parler ; mais.... il était parti, et personne n'a pu me donner de ses nouvelles. Je crois vraiment que c'était le malin en personne : un homme ne peut pas s'évanouir ainsi tout à coup.

ILLO *entre.*

Est-il vrai que tu veux donner une mission au vieux Piccolomini ?

TERZKY.

Comment ? A Octavio ! A quoi penses-tu ?

WALLENSTEIN.

Il va à Frauenberg prendre le commandement des régiments espagnols et welches.

TERZKY.

Que Dieu te préserve d'accomplir ce projet !

ILLO.

Tu veux confier des troupes à ce perfide ? le laisser hors de ta vue, maintenant, dans ce moment décisif ?

TERZKY.

Tu ne feras pas cela. Non, pour tout au monde, non !

WALLENSTEIN.

Vous êtes des hommes étranges.

ILLO.

Oh! cette fois seulement, cède à notre avis. Ne le laisse pas partir.

WALLENSTEIN.

Et pourquoi, cette seule fois, ne me fierais-je pas à lui, quand je l'ai toujours fait? Qu'est-il arrivé qui dût lui faire perdre mon estime? Il me faudrait, à votre fantaisie, non à la mienne, changer à son égard mon jugement dès longtemps éprouvé? Ne croyez pas que je sois une femme. Parce que je me suis fié à lui jusqu'à ce jour, je m'y fierai encore aujourd'hui.

TERZKY.

Faut-il donc que ce soit justement lui? Envoies-en un autre.

WALLENSTEIN.

Il faut que ce soit lui, c'est lui que j'ai choisi. Il convient à cette mission; voilà pourquoi je la lui ai donnée.

ILLO.

C'est un Welche, et c'est pour cela qu'il te convient.

WALLENSTEIN.

Je sais bien que vous n'avez jamais eu de penchant pour les deux Piccolomini, parce que je les estime, que je les aime, que je les préfère visiblement à vous et aux autres, comme ils le méritent: de là vient qu'ils vous sont comme une épine dans l'œil! Que me font, à moi et à mon affaire, toutes vos jalousies? Votre haine ne les déprécie point à mes yeux. Aimez-vous, haïssez-vous, à votre gré: je laisse à chacun la liberté de ses sentiments et de ses penchants, mais je sais toujours quelle valeur a pour moi chacun de vous.

ILLO.

Il ne partira pas.... dussé-je faire briser les roues de sa voiture.

WALLENSTEIN.

Modère-toi, Illo!

TERZKY.

Ce Questenberg, pendant qu'il était ici, s'est constamment attaché à lui.

WALLENSTEIN.

C'était, moi le sachant et le permettant.

TERZKY.

Et je sais aussi qu'il reçoit de secrets messages de Gallas.

WALLENSTEIN.

Cela n'est pas vrai.

ILLO.

Oh! Tu as des yeux ouverts pour ne pas voir.

WALLENSTEIN.

Tu n'ébranleras pas ma foi, elle est fondée sur la science la plus profonde. S'il ment, lui, toute la science des astres est mensonge. Car, sachez-le, j'ai, du destin même, un gage qui me répond qu'il est le plus fidèle de mes amis.

ILLO.

En as-tu un aussi qui t'assure que ce gage ne ment point?

WALLENSTEIN.

Il y a des moments dans la vie de l'homme où il est plus près de d'ordinaire de l'esprit qui gouverne le monde, et où il peut adresser librement une question au destin. J'eus un de ces moments dans la nuit qui précéda la bataille de Lützen : appuyé, tout pensif, contre un arbre, je regardais devant moi dans la plaine. Les feux du camp jetaient de sombres lueurs à travers le brouillard ; le silence n'était interrompu que par le sourd bruissement des armes et le cri monotone des rondes. Toute ma vie passée et future se déroulait en ce moment devant les yeux de mon âme, et au sort de la prochaine matinée mon esprit, plein de pressentiments, liait l'avenir le plus éloigné. Je me dis alors à moi-même : « Tu commandes à tant d'hommes ! Ils suivent tes étoiles ; ils placent, comme sur un nombre unique et fatal, toutes leurs chances sur ta seule tête ; ils sont montés avec toi sur la barque de ta fortune. Mais il viendra un jour où la destinée dispersera çà et là tous ces hommes ; bien peu resteront fidèlement auprès de toi. Je voudrais savoir qui, de tous ceux qu'enferme ce camp, m'est le plus fidèle ! Donne-moi un signe, ô destin ! Je veux que ce soit celui qui le premier, demain au matin, viendra à moi avec une marque d'affection. » Je m'endormis dans ces pensées. Et je fus conduit en esprit au milieu de la bataille. La mêlée était terrible. Une balle tua mon cheval, je tombai, et sur mon corps passaient, indifférents, chevaux et cavaliers ; et j'étais étendu là, haletant, comme un mou-

rant, broyé sous leurs sabots. Tout à coup un bras secourable me saisit, c'était celui d'Octavio.... Je m'éveillai subitement, il faisait jour, et.... Octavio se tenait devant moi.... « Frère, dit-il, ne monte pas aujourd'hui le cheval pie, comme tu en as l'habitude; mais plutôt la bête sûre que je t'ai choisie. Fais-le pour l'amour de moi. Un songe m'a averti. » Et la vitesse de ce cheval me déroba à la poursuite des dragons de Bannier. Mon cousin monta, ce jour-là, le cheval pie, et je ne revis jamais le cheval ni le cavalier.

ILLO.

Ce fut un hasard.

WALLENSTEIN, *d'un ton significatif.*

Il n'y a pas de hasard; et ce qui nous semble purement aveugle et fortuit découle précisément des sources les plus profondes. Il est mon bon ange, j'en ai l'assurance scellée du destin, et maintenant pas un mot de plus à ce sujet! *(Il se retire.)*

TERZKY.

Ce qui me console, c'est que Max nous reste en otage.

ILLO.

Et celui-là, j'en réponds, ne sortira pas vivant d'ici.

WALLENSTEIN *s'arrête et se retourne.*

N'êtes-vous pas comme les femmes, qui constamment reviennent à leur premier mot quand on leur a parlé raison des heures entières?... Les actions et les pensées de l'homme, sachez-le, ne sont pas comme les vagues de la mer, aveuglément agitées. Le monde intérieur, le microcosme, est le puits profond d'où elles jaillissent éternellement. Elles sont nécessaires, comme le fruit de l'arbre; le hasard ne peut les changer par ses prestiges. Quand j'ai une fois pénétré jusqu'au noyau, au vrai fond de l'homme, je connais aussi sa volonté et sa conduite. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV.

Une chambre dans la demeure de Piccolomini.

OCTAVIO PICCOLONINI, tout prêt à partir; UN AIDE DE CAMP.

OCTAVIO.

Le détachement est-il là?

L'AIDE DE CAMP.

Il attend en bas.

OCTAVIO.

Mais ce sont des gens sûrs, aide de camp? Dans quel régiment les avez-vous pris?

L'AIDE DE CAMP.

Dans le régiment de Tiefenbach.

OCTAVIO.

Ce régiment est fidèle. Qu'ils se tiennent tranquillement dans la cour de derrière, et ne se montrent à personne, jusqu'à ce que vous entendiez sonner : alors la maison sera fermée, sévèrement gardée, et tous ceux que vous trouverez demeureront prisonniers. (*L'Aide de camp sort.*) J'espère bien n'avoir pas besoin de leur aide, car je me tiens sûr de mon calcul. Mais il s'agit du service de l'empereur, nous jouons gros jeu, et mieux vaut trop de précautions que trop peu.

SCÈNE V.

OCTAVIO PICCOLONINI; ISOLANI *entra.*

ISOLANI.

Me voici.... Or çà! qui des autres doit encore venir?

OCTAVIO, *avec mystère.*

D'abord un mot avec vous, comte Isolani.

ISOLANI, *avec mystère.*

Cela va-t-il éclater? Le prince veut-il entreprendre quelque chose? Vous pouvez vous fier à moi. Mettez-moi à l'épreuve.

OCTAVIO.

Cela peut se faire.

ISOLANI.

Frère, je ne suis point de ceux qui sont braves en paroles et qui, au moment de l'action, gagnent honteusement le large. Le duc s'est conduit en ami envers moi, oui! Dieu le sait! Je lui dois tout. Il peut compter sur ma fidélité.

OCTAVIO.

C'est ce que nous verrons.

ISOLANI.

Tenez-vous sur vos gardes. Tous ne pensent pas ainsi. Beaucoup ici tiennent encore pour la cour, et pensent que les signatures qu'on a dernièrement surprises ne les engagent à rien.

OCTAVIO.

Vraiment? Nommez-moi donc ceux qui pensent ainsi.

ISOLANI.

Eh! que diable! Tous les Allemands parlent ainsi. Il y a aussi Esterhazy, Kaunitz, Déodat, qui déclarent maintenant que l'on doit obéir à la cour.

OCTAVIO.

Cela me réjouit.

ISOLANI.

Vous réjouit?

OCTAVIO.

Oui, de voir que l'empereur a encore de si bons amis et de si braves serviteurs.

ISOLANI.

Ne plaisantez pas! Ce ne sont pas précisément des hommes sans valeur.

OCTAVIO.

Assurément non! Dieu me garde de plaisanter! Je me réjouis très-sérieusement de voir la bonne cause aussi forte.

ISOLANI.

Que diable! qu'est-ce-ci? N'êtes-vous donc pas?... Pourquoi suis-je donc ici?

OCTAVIO, avec autorité.

Pour déclarer rondement et nettement si vous voulez qu'on vous nomme ami ou ennemi de l'empereur.

ISOLANI, avec arrogance.

Je donnerai cette explication à qui il appartient de me faire cette question.

OCTAVIO.

Que cette feuille vous apprenne si ce droit m'appartient.

ISOLANI.

Qu'est... qu'est-ce ? C'est la main et le sceau de l'empereur. (Il lit.) « Tous les officiers de notre armée obéiront aux ordres de notre cher et fidèle lieutenant général Piccolomini, comme aux nôtres propres... » Hum !... Oui... Ah !... Oui, oui ! Je... vous fais mon compliment, lieutenant général !

OCTAVIO.

Vous vous soumettez à ce commandement ?

ISOLANI.

Je... Mais aussi vous me surprenez si subitement... On me laissera bien le temps de réfléchir, j'espère...

OCTAVIO.

Deux minutes.

ISOLANI.

Mon Dieu ! mais le cas est...

OCTAVIO.

Clair et simple. Vous avez à déclarer si vous voulez trahir votre maître ou le servir fidèlement.

ISOLANI.

Trahison... Mon Dieu !... Qui parle donc de trahison ?

OCTAVIO.

C'est là le cas. Le prince est un traître, il veut faire passer l'armée à l'ennemi. Expliquez-vous bref et bien ! Voulez-vous renier l'empereur ? vous vendre à l'ennemi ? Le voulez-vous ?

ISOLANI.

A quoi pensez-vous ? Moi, renier Sa Majesté Impériale ? Ai-je dit cela ? Quand l'aurais-je dit ?

OCTAVIO.

Vous ne l'avez pas encore dit, pas encore. J'attends si vous le direz.

ISOLANI.

Eh bien ! voyez, je suis bien aise que vous attestiez vous-même que je n'ai rien dit de semblable.

OCTAVIO.

Ainsi vous vous déclarez détaché du prince?

ISOLANI.

S'il trame une trahison.... La trahison rompt tous les liens.

OCTAVIO.

Et vous êtes décidé à combattre contre lui?

ISOLANI.

Il m'a fait du bien.... mais, s'il est un coquin, que Dieu le damne! le compte est déchiré.

OCTAVIO.

Je suis fort aise que vous vous soyez rendu de bonne grâce. Cette nuit, vous partirez dans le plus grand silence, avec toutes les troupes légères; il faut que l'ordre paraisse venir du duc lui-même. Le lieu de réunion est Frauenberg; là, Gallas vous donnera des ordres ultérieurs.

ISOLANI.

Il sera fait comme vous l'ordonnez; mais aussi qu'il vous souvienne auprès de l'empereur combien vous m'avez trouvé empressé.

OCTAVIO.

Je louerai votre conduite. (*Isolani sort; il vient un Domestique.*)
Le colonel Buttler? Bien.

ISOLANI, *revenant.*

Pardonnez-moi aussi la rudesse de mes façons, mon vieux camarade. Seigneur Dieu! comment pouvais-je savoir quel grand personnage j'avais devant moi!

OCTAVIO.

Laissons cela.

ISOLANI.

Je suis un vieil enfant d'humeur joyeuse, et si parfois quelque mot un peu vil sur la cour m'était échappé dans la gaieté du vin, vous savez bien que c'est sans mauvaise intention. (*Il sort.*)

OCTAVIO.

Pas d'inquiétude à ce sujet. — Voilà qui a réussi. Fortune, sois-nous aussi propice auprès des autres!

SCÈNE VI.

OCTAVIO PICCOLONINI, BUTTLER.

BUTTLER.

Je suis à vos ordres, lieutenant général.

OCTAVIO.

Soyez le bienvenu, comme digne hôte et ami !

BUTTLER.

C'est trop d'honneur pour moi.

OCTAVIO, après que tous deux ont pris place.

Vous n'avez pas répondu aux sincères avances que je vous ai faites hier, et même vous les avez méconnues, n'y voyant qu'une vaine formule. Mon vœu partait du cœur, il exprimait ma vraie pensée à votre égard ; car nous sommes dans un temps où les gens de bien devraient s'unir étroitement.

BUTTLER.

Cela n'est possible qu'à ceux qui ont les mêmes sentiments.

OCTAVIO.

Et j'appelle unis de sentiments tous les gens de bien. Je n'impute à l'homme que l'acte où le porte de sang-froid son caractère ; car l'aveugle entraînement des malentendus jette souvent les meilleurs hors du droit chemin. Vous êtes venu par Frauenberg. Le comte Gallas ne vous a-t-il rien confié ? Dites-le-moi. Il est mon ami.

BUTTLER.

Il n'a dit que des paroles perdues.

OCTAVIO.

Je suis fâché de l'apprendre ; car son conseil était bon, et j'en aurais un semblable à vous donner.

BUTTLER.

Épargnez-vous cette peine.... et à moi l'embarras de mériter mal votre bonne opinion.

OCTAVIO.

Le temps est précieux : parlons à cœur ouvert. Vous savez où en sont ici les choses. Le duc médite une trahison ; je puis vous dire plus encore, il l'a déjà accomplie ; l'alliance avec l'ennemi

est conclue depuis quelques heures. Déjà ses courriers sont sur la route de Prague et d'Égra, et demain il veut nous réunir à l'ennemi. Mais il se trompe, car la prudence veille; l'empereur a encore ici des amis fidèles, et leur ligue invisible est puissante. Le manifeste que voici le met au ban de l'empire, délie l'armée des devoirs de l'obéissance, et appelle tous les hommes bien intentionnés à se réunir sous mon commandement. Maintenant choisissez, ou de suivre avec nous la bonne cause, ou de partager avec lui le mauvais sort des méchants.

BUTTLER se lève.

Son sort sera le mien.

OCTAVIO.

Est-ce là votre dernière résolution ?

BUTTLER.

La dernière.

OCTAVIO.

Réfléchissez, colonel Buttler. Vous en avez encore le temps. Vos trop prompts paroles demeureront ensevelies dans mon sein fidèle. Retirez-les. Choisissez un meilleur parti. Vous n'avez pas adopté le bon.

BUTTLER.

Avez-vous encore quelque autre ordre à me donner, lieutenant général ?

OCTAVIO.

Considérez vos cheveux blancs ! Retirez votre parole.

BUTTLER.

Adieu !

OCTAVIO.

Quoi ! cette bonne et vaillante épée, vous voulez la tirer dans une lutte pareille ? Vous voulez changer en malédiction la reconnaissance que vous avez méritée de l'Autriche par une fidélité de quarante ans ?

BUTTLER, riant avec amertume.

La reconnaissance de la maison d'Autriche ! (Il veut sortir.)

OCTAVIO le laisse aller jusqu'à la porte, puis l'appelle.

Buttler !

BUTTLER.

Plait-il ?

OCTAVIO.

Comment s'est passée l'affaire du comté ?

BUTTLER.

Du comté ! Quoi ?

OCTAVIO.

Du titre de comte, veux-je dire.

BUTTLER, éclatant avec violence.

Mort et démon !

OCTAVIO, froidement.

Vous le sollicitiez. On vous l'a refusé.

BUTTLER.

Vous ne me raillez pas impunément. Dégainez !

OCTAVIO.

Remettez votre épée. Dites-moi tranquillement comment la chose s'est passée; ensuite, je ne vous refuserai pas satisfaction.

BUTTLER.

Eh bien, soit! que tout le monde sache donc une faiblesse que je ne pourrai jamais me pardonner à moi-même!... Oui, lieutenant général, j'ai de l'ambition; jamais je n'ai pu supporter le mépris. Je souffrais de voir qu'à l'armée la naissance et les titres avaient plus de valeur que les services. Je ne voulus pas être inférieur à mes égaux : dans un malheureux moment, je me laissai aller à cette démarche.... C'était une folie ! mais je ne méritais pas de l'expier si durement.... On pouvait me refuser.... pourquoi envenimer le refus par ce dédain blessant? pourquoi écraser, accabler le vieillard, l'ancien serviteur éprouvé, sous une cruelle raillerie, lui rappeler si durement la honte de son extraction, parce qu'il s'est oublié dans une heure de faiblesse? Mais la nature a donné un aiguillon au reptile que le caprice insolent se fait un jeu d'écraser....

OCTAVIO.

Il faut qu'on vous ait calomnié. Devinez-vous quel est l'ennemi qui vous a rendu ce mauvais service ?

BUTTLER.

Qui que ce soit, peu m'importe! C'est assurément un drôle infâme, un courtisan, un Espagnol, quelque fils d'ancienne famille que j'offusque peut-être, un envieux coquin que charge ce rang que je me suis conquis.

OCTAVIO.

Dites-moi, le duc approuva-t-il votre démarche?

BUTTLER.

Il m'y poussa, et s'employa lui-même pour moi avec la noble ardeur d'un ami.

OCTAVIO.

Ah! Le savez-vous bien sûrement?

BUTTLER.

J'ai lu la lettre.

OCTAVIO, *d'un ton significatif.*

Moi aussi.... mais tout autre était le contenu. (*Buttler paraît surpris.*) Je suis, par hasard, en possession de la lettre, et je puis vous convaincre par vos propres yeux. (*Il lui donne la lettre.*)

BUTTLER.

Ah! qu'est-ce que cela?

OCTAVIO.

Je crains, colonel Buttler, qu'on ne vous ait joué indignement. Le duc vous a poussé, dites-vous, à cette démarche?... Dans cette lettre, il parle de vous avec mépris; il conseille au ministre de châtier votre présomption, comme il l'appelle. (*Buttler a lu la lettre; ses genoux tremblent; il étend la main vers un siège et s'assoit.*) Aucun ennemi ne vous poursuit. Personne ne vous veut de mal. N'attribuez qu'au duc l'offense que vous avez reçue. L'intention est manifeste: il voulait vous détacher de votre empereur.... Il espérait obtenir de votre vengeance ce que votre fidélité éprouvée ne lui eût jamais permis d'attendre de vous dans une paisible disposition d'esprit. Il voulait dédaigneusement se servir de vous comme d'un aveugle instrument d'un moyen d'accomplir ses desseins criminels. Il y est parvenu. Il n'a que trop bien réussi à vous détourner de la bonne voie, où vous avez marché durant quarante ans.

BUTTLER, *d'une voix tremblante.*

Sa Majesté Impériale pourra-t-elle me pardonner?

OCTAVIO.

Elle fait plus encore. Elle répare l'affront qu'a reçu, sans le mériter, un homme d'honneur. De son libre mouvement, elle confirme le don que vous a fait le prince dans des vues coupables. Le régiment que vous commandez est à vous.

BUTTLER veut se lever, il retombe sur son siège. Son âme est en proie à une violente agitation ; il essaye de parler et ne le peut. Enfin, il détache son épée du ceinturon et la tend à Piccolomini.

OCTAVIO.

Que voulez-vous ? Remettez-vous !

BUTTLER.

Prenez !

OCTAVIO.

Pourquoi ? Revenez à vous !

BUTTLER.

Prenez ! Je ne suis plus digne de cette épée.

OCTAVIO.

Recevez-la de nouveau de ma main, et portez-la toujours avec honneur pour le bon droit.

BUTTLER.

J'ai pu trahir ma foi envers un empereur si généreux !

OCTAVIO.

Réparez le passé ! Détachez-vous promptement du duc.

BUTTLER.

Me détacher de lui !

OCTAVIO.

Comment ? Hériteriez-vous ?

BUTTLER, éclatant d'une manière terrible.

Seulement me détacher ? Oh ! il ne doit plus vivre !

OCTAVIO.

Suivez-moi à Frauenberg, où tous les fidèles se réunissent auprès de Gallas et d'Altringer. J'en ai ramené beaucoup d'autres encore à leur devoir : ils s'échappent de Pilsen cette nuit...

BUTTLER, après s'être promené çà et là, dans un état de violente agitation, vient à Octavio, avec un regard résolu.

Comte Piccolomini ! l'homme qui a violé sa foi peut-il vous parler d'honneur ?

OCTAVIO.

Il le peut, quand son repentir est aussi sincère.

BUTTLER.

Eh bien ! laissez-moi ici... sur ma parole d'honneur.

OCTAVIO.

Quel est votre dessein ?

BUTTLER.

Laissez-moi rester avec mon régiment.

OCTAVIO.

Je puis me fier à vous. Dites-moi cependant ce que vous projetez.

BUTTLER.

Les faits vous l'apprendront. Ne m'interrogez pas maintenant davantage! Ayez confiance en moi, vous le pouvez! Par le ciel! ce n'est pas à son bon ange que vous l'abandonnez! Adieu! (Il sort.)

UN DOMESTIQUE *apporte un billet.*

Un inconnu a apporté ceci et il est reparti sur-le-champ. Les chevaux du prince sont déjà en bas. (Il sort.)

OCTAVIO *lit.*

« Faites en sorte de partir. Votre fidèle Isolani. » Oh! que ne suis-je déjà loin de cette ville! Si près du port, me faudrait-il échouer? Partons, partons! Il n'y a plus ici de sûreté pour moi. Mais où reste mon fils?

SCÈNE VII.

LES DEUX PICCOLOMINI.

MAX *entre, en proie à la plus violente agitation; ses yeux sont hagards et farouches; sa démarche incertaine; il ne paraît pas remarquer son père, qui le voit de loin et le regarde avec compassion. Il traverse la chambre à grands pas, puis s'arrête, et se jette enfin sur un siège, les yeux fixés droit devant lui.*

OCTAVIO *s'approche de lui.*

Je pars, mon fils. (Ne recevant aucune réponse, il le prend par la main.) Mon fils, adieu!

MAX.

Adieu!

OCTAVIO.

Mais tu me suivras bientôt?

MAX, *sans le regarder.*

Moi te suivre? Ton chemin est tortueux, il n'est pas le mien. (Octavio abandonne sa main et recule.) Oh! si tu avais été vrai et

droit, jamais les choses n'en seraient venues là ; tout serait aujourd'hui bien différent ! Il n'aurait pas franchi ce pas terrible ; les bons auraient gardé leur pouvoir auprès de lui, il ne serait pas tombé dans les pièges des méchants. Pourquoi se glisser ainsi furtivement, guetter avec astuce, comme un voleur ou son complice ? Funeste fausseté ! mère de tout le mal ! c'est toi, source de douleur, qui nous perds ! La vérité, la pure vérité, qui conserve le monde, nous eût tous sauvés. Père, je ne puis t'excuser, je ne le puis. Le duc m'a trompé, affreusement trompé ; mais toi, tu n'as pas agi beaucoup mieux.

OCTAVIO.

Mon fils, hélas ! je pardonne à ta douleur.

MAX se lève et le considère d'un regard de doute.

Serait-il possible, père ? Père, serait-ce avec préméditation que tu aurais amené les choses à ce point ? Tu t'élèves par sa chute. Octavio, cela ne peut m'agréer.

OCTAVIO.

Dieu du ciel !

MAX.

Malheur à moi ! j'ai changé ma nature. Comment le soupçon entre-t-il dans mon âme sincère ? La confiance, la foi, l'espoir, tout a fui : car tout ce que j'estimais le plus m'a menti. Non ! non ! Par tout ! car enfin elle vit encore en moi, et elle est vraie et pure comme le ciel. Partout règne le mensonge et l'hypocrisie, le meurtre et le poison, le parjure et la trahison ; dans toute l'humanité, le seul asile pur, préservé de profanation, c'est notre amour.

OCTAVIO.

Max, suis-moi plutôt sans délai, cela vaut mieux.

MAX.

Quoi ? Avant d'avoir encore pris congé d'elle ? le dernier congé ?... Jamais !

OCTAVIO.

Épargne-toi la douleur de la séparation, d'une séparation nécessaire. Viens avec moi, viens, mon fils ! (*Il veut l'entraîner.*)

MAX.

Non. Aussi vrai qu'il y a un Dieu !

OCTAVIO, plus pressant.

Viens avec moi ! Je te l'ordonne, moi, ton père.

MAX.

Ordonne-moi ce qui est possible à l'homme. Je reste.

OCTAVIO.

Max, au nom de l'empereur, suis-moi!

MAX.

L'empereur n'a rien à commander au cœur. Veux-tu donc m'enlever encore le seul bien que m'ait laissé mon malheur, sa compassion? Faut-il que cette cruelle nécessité s'accomplisse cruellement? Cet arrêt inévitable, on veut encore que j'y obéisse honteusement; que je me dérobe à elle, comme un indigne, par une fuite lâche et secrète? Elle verra ma souffrance, ma douleur; elle entendra les plaintes de mon âme déchirée; elle versera des pleurs sur moi.... Oh! les hommes sont cruels; mais elle, c'est un ange. Elle sauvera mon âme des fureurs de l'affreux désespoir; elle apaisera, par de douces plaintes, de tendres consolations, cette douleur mortelle.

OCTAVIO.

Tu ne t'arracheras pas à elle; tu ne le pourras. Oh! viens, mon fils, et sauve ta vertu!

MAX.

Ne prodigue pas en vain tes paroles! Je suis l'impulsion de mon cœur; car je peux m'y fier.

OCTAVIO, *décontenancé, tremblant.*

Max! Max! Si cet horrible malheur m'atteint, si toi.... mon fils.... mon propre sang.... je n'ose y penser!... tu te vends à l'infâme, si tu imprimes cette flétrissure à la noblesse de notre maison: alors le monde verra un épouvantable spectacle; alors, dans un affreux combat, le glaive du fils s'abreuvera du sang du père.

MAX.

Oh! si tu avais toujours mieux pensé des hommes, tu aurais aussi mieux agi. Défiance maudite! doute fatal! Rien, à ses yeux, n'est ferme et assuré; tout chancelle là où manque la foi.

OCTAVIO.

Et, si même je me fie à ton cœur, sera-t-il toujours en ton pouvoir de lui obéir?

MAX.

Tu n'as pu contraindre la voix de mon cœur : le duc n'y réussira pas davantage.

OCTAVIO.

Oh! Max, je ne te verrai jamais revenir à moi!

MAX.

Tu ne me verras jamais indigne de toi.

OCTAVIO.

Je vais à Frauenberg, je te laisse ici les régiments de Pappenheim; ceux de Lorraine, de Toscane et Tiefenbach resteront aussi pour te protéger. Ils t'aiment et sont fidèles à leur serment, et ils succomberont, dans une lutte courageuse, plutôt que d'abandonner leur chef et l'honneur.

MAX.

Sois sûr que je laisserai ici ma vie, en combattant, ou que je les emmènerai de Pilsen.

OCTAVIO, se mettant en devoir de partir.

Mon fils, adieu!

MAX.

Adieu!

OCTAVIO.

Comment? Pas un regard d'affection? pas un serrement de main au départ? C'est une guerre sanglante que celle où nous marchons, et l'issue est incertaine et voilée. Ce n'était pas ainsi que nous avons coutume de nous séparer. Est-il donc vrai? Je n'ai plus de fils? (*Max tombe dans ses bras, ils se tiennent longtemps embrassés en silence; puis ils s'éloignent, chacun de son côté.*)



ACTE TROISIÈME.

Un salon chez la duchesse de Friedland.

SCÈNE I.

LA COMTESSE TERZKY, THÉCLA, MADEMOISELLE DE NEUBRUNN; les deux dernières, occupées à des ouvrages de femme.

LA COMTESSE.

Vous n'avez rien à me demander, Thécla? Absolument rien? J'attends, depuis longtemps déjà, une parole de vous. Avez-vous bien la force de rester si longtemps sans prononcer une fois son nom? Comment? Ou bien serais-je déjà inutile? Auriez-vous d'autres moyens de communiquer que par moi?... Avouez-le-moi, ma nièce, l'avez-vous vu?

THÉCLA.

Je ne l'ai vu ni aujourd'hui, ni hier.

LA COMTESSE.

Et vous n'avez rien su de lui? Ne me le cachez pas.

THÉCLA.

Pas un mot.

LA COMTESSE.

Et vous pouvez être si tranquille?

THÉCLA.

Je le suis.

LA COMTESSE.

Laissez-nous, Neubrunn. (*Mlle de Neubrunn s'éloigne.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, THÉCLA.

LA COMTESSE.

Je n'aime point qu'il se tienne si tranquille, tout juste en ce moment.

THÉCLA.

En ce moment?

LA COMTESSE.

Maintenant qu'il sait tout! Ce serait l'instant de se déclarer.

THÉCLA.

Parlez plus clairement, si vous voulez que je comprenne.

LA COMTESSE.

C'est dans cette vue que j'ai renvoyé Neubrunn. Vous n'êtes plus une enfant, Thécla. Votre cœur est hors de tutelle, car vous aimez, et il y a dans l'amour un hardi courage. Ce courage, vous l'avez montré. Vous tenez plus de l'âme de votre père que de votre mère. Aussi pouvez-vous entendre ce qu'elle n'est pas capable de supporter.

THÉCLA.

Je vous en prie, finissez ces préliminaires. Quoi que ce soit, dites-le franchement! Cela ne peut m'inquiéter plus que cet exorde. Qu'avez-vous à me dire? Soyez brève.

LA COMTESSE.

Mais ne vous effrayez pas....

THÉCLA.

Expliquez-vous, je vous en prie.

LA COMTESSE.

Il dépend de vous de rendre un grand service à votre père.

THÉCLA.

Cela dépendrait de moi? Que peut....

LA COMTESSE.

Max Piccolomini vous aime. Il peut par vous être attaché à votre père par des liens indissolubles.

THÉCLA.

Est-il besoin de moi pour cela? Ne l'est-il pas déjà?

LA COMTESSE.

Il l'était.

THÉCLA.

Et pourquoi ne le serait-il plus, ne le resterait-il pas toujours?

LA COMTESSE.

Il est aussi attaché à l'empereur.

THÉCLA.

Pas plus que ne l'exigent le devoir et l'honneur.

LA COMTESSE.

C'est de son amour qu'on demande des preuves, et non de son honneur!... Devoir et honneur! ce sont là des mots équivoques, de sens très-divers; c'est à vous de les lui interpréter, à l'amour de lui expliquer l'honneur.

THÉCLA.

Comment?

LA COMTESSE.

Il faut qu'il renonce à l'empereur ou à vous.

THÉCLA.

Il suivra volontiers mon père dans la vie privée. Vous avez entendu de lui-même combien il désire déposer les armes.

LA COMTESSE.

On est d'avis qu'il ne les dépose pas, qu'il tire l'épée pour votre père.

THÉCLA.

Son sang et sa vie, il les donnera avec joie pour mon père, si mon père est victime d'une injuste rigueur.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez pas me deviner.... Eh bien! écoutez. Votre père s'est détaché de l'empereur; il est sur le point de passer à l'ennemi avec toute l'armée....

THÉCLA.

O ma mère!

LA COMTESSE.

Il est besoin d'un grand exemple, pour entraîner l'armée à sa suite. Les Piccolomini sont fort considérés dans l'armée. Ils gouvernent l'opinion, et leur résolution sera un signal décisif. Nous nous assurons du père par le fils.... Une grande puissance est en ce moment dans vos mains....

THÉCLA.

O malheureuse mère! Quel coup mortel te menace!... Elle n'y survivra pas.

LA COMTESSE.

Elle se pliera à la nécessité. Je la connais.... Les événements lointains, futurs, inquiètent son âme craintive; ce qui est présent et ne peut changer, elle le supporte avec résignation.

THÉCLA.

O pressentiments de mon cœur!... La voilà..... la voilà aujourd'hui, cette main du sort, main glacée et terrible, qui étreint affreusement ma joyeuse espérance. Je le savais bien.... Hélas! au moment même où je suis entrée ici, une inquiète prévision m'annonça que les astres de malheur étaient sur ma tête.... Mais pourquoi pensé-je à moi d'abord...? O ma mère! ma mère!

LA COMTESSE.

Possédez-vous. N'éclatez pas en vaines plaintes. Conservez à votre père un ami, à vous un amant; par là, tout peut encore avoir une bonne et heureuse issue.

THÉCLA.

Une bonne issue! Quoi? Nous sommes séparés à jamais! Ah! cela n'est même plus en question.

LA COMTESSE.

Il ne vous abandonnera pas. Il est impossible qu'il se détache de vous.

THÉCLA.

O le malheureux!

LA COMTESSE.

S'il vous aime réellement, sa résolution sera bientôt prise.

THÉCLA.

Sa résolution sera bientôt prise, n'en doutez pas. Résolution! Y a-t-il encore ici une résolution à prendre?

LA COMTESSE.

Possédez-vous. J'entends approcher votre mère.

THÉCLA.

Comment soutiendrai-je son aspect?

LA COMTESSE.

Possédez-vous.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, LES PRÉCÉDENTES.

LA DUCHESSE, à la Comtesse.

Ma sœur, qui donc était ici? J'entendais parler avec vivacité.

LA COMTESSE.

Il n'y avait personne.

LA DUCHESSE.

Je m'effraie si aisément! Le moindre bruit m'annonce l'approche d'un messenger de malheur. Pouvez-vous me dire, ma sœur, où en sont les choses? Fera-t-il la volonté de l'empereur? Enverra-t-il la cavalerie au cardinal? Dites, a-t-il congédié Questenberg avec une bonne réponse?

LA COMTESSE.

...Non, c'est ce qu'il n'a pas fait.

LA DUCHESSE.

Oh! alors c'est fini. Je vois venir les plus grands malheurs. Ils vont le destituer; tout sera encore comme à Ratisbonne.

LA COMTESSE.

Il n'en sera point ainsi. Cette fois, non. Quant à cela, soyez tranquille. *(Thécla, vivement émue, se jette sur sa mère et la serre dans ses bras en pleurant.)*

LA DUCHESSE.

O l'homme inflexible, indomptable! Que n'ai-je pas supporté et souffert dans les malheureux liens de cette union! Enchaînée comme à une roue brûlante qui roule sans relâche, d'un élan emporté, éternel, j'ai passé avec lui une vie pleine d'angoisses, et toujours il m'a entraînée tout au bord d'un abîme à pic, menaçant d'y tomber, en proie au vertige.... Non, ne pleure pas, mon enfant; que mes souffrances ne soient pas pour toi un funeste présage, qu'elles n'empoisonnent pas d'avance le sort qui t'attend. Il ne vit pas en ce monde un second Friedland: toi, mon enfant, tu n'as pas à craindre la destinée de ta mère.

THÉCLA.

Oh! fuyons, ma chère mère! vite, bien vite! Nous ne pouvons

demeurer ici. Chaque heure qui s'approche fait éclore quelque épouvantail nouveau, monstrueux.

LA DUCHESSE.

Tu auras en partage un sort plus tranquille.... Nous aussi, ton père et moi, nous avons vu de beaux jours. Je pense encore avec bonheur aux premières années. Alors il aspirait gaiement à monter; son ambition était un feu qui doucement réchauffe, mais non encore la flamme déchaînée et dévorante. L'empereur l'aimait, se fiait à lui, et tout ce qu'il entreprenait réussissait nécessairement. Mais depuis la malheureuse journée de Ratisbonne, qui le précipita de sa grandeur, un esprit inquiet, insociable, soupçonneux et sombre, s'est emparé de lui. La paix a fui loin de lui, et, cessant de se fier gaiement à son ancienne fortune, à sa propre force, il a livré son cœur aux arts ténébreux, qui jamais encore n'ont fait le bonheur de qui les cultiva.

LA COMTESSE.

Vous voyez les choses avec vos yeux.... Mais est-ce donc là un entretien convenable pour attendre sa venue? Il sera bientôt ici, vous le savez. Doit-il vous trouver dans de telles dispositions?

LA DUCHESSE.

Viens, mon enfant. Essuie tes larmes. Montre à ton père un visage serein.... Vois, ce ruban est dénoué.... Il faut rattacher ta chevelure. Viens, sèche tes larmes; elles ternissent tes beaux yeux.... Que voulais-je dire? Oui, ce Piccolomini est un digne gentilhomme, plein de mérite.

LA COMTESSE.

C'est vrai, ma sœur.

THÉCLA, à la Comtesse, avec anxiété.

Ma tante, voulez-vous m'excuser? (Elle veut sortir.)

LA COMTESSE.

Où allez-vous? Votre père vient.

THÉCLA.

Je ne puis le voir en ce moment.

LA COMTESSE.

Mais il remarquera votre absence; il vous demandera.

LA DUCHESSE.

Pourquoi se retire-t-elle?

THÉCLA.

Je ne puis supporter sa vue.

LA COMTESSE, à la Duchesse.

Elle ne se trouve pas bien.

LA DUCHESSE, inquiète.

Que peut avoir ma chère enfant ? (Toutes deux suivent Thécia et cherchent à la retenir. Wallenstein paraît, s'entretenant avec Illo.)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, ILLO, LES PRÉCÉDENTES.

WALLENSTEIN.

Tout est tranquille encore dans le camp ?

ILLO.

Tout est tranquille.

WALLENSTEIN.

Dans peu d'heures, la nouvelle peut nous venir de Prague que cette capitale est à nous. Alors, nous pourrons jeter le masque et faire savoir à la fois, aux troupes qui sont ici, notre entreprise et son succès. En pareil cas, l'exemple fait tout. L'homme est une créature imitatrice, et celui qui va en tête conduit le troupeau. Les troupes de Prague savent simplement que les régiments de Pilsen nous ont rendu hommage, et à Pilsen ils nous prêteront serment, parce qu'à Prague on a donné l'exemple. ... Buttler, dis-tu, s'est déclaré ?

ILLO.

De son propre mouvement, sans y être invité, il est venu s'offrir à toi, lui et son régiment.

WALLENSTEIN.

On ne doit pas, je le remarque, croire à toutes les voix qui font entendre leurs avis dans notre cœur. Souvent, pour nous tromper, l'esprit de mensonge emprunte et imite la voix de la vérité, et rend des oracles imposteurs. Ainsi, j'ai à demander pardon à ce digne et brave homme, à Buttler, d'une secrète injustice ; car un sentiment dont je ne suis pas maître, et que je n'aimerais pas à nommer de la peur, se glisse en moi à son approche, fait frissonner mes sens et arrête les douces émotions

de l'amitié. Et c'est ce loyal soldat, contre qui mon esprit me met en garde, qui m'offre le premier gage de fortune.

ILLO.

Et l'autorité de son exemple te gagnera, n'en doute pas, les meilleurs de l'armée.

WALLENSTEIN.

Maintenant, va, et envoie-moi ici à l'instant Isolani. Je me le suis encore attaché par un récent service. Je veux commencer par lui. Va. (*Illo sort. Pendant ce temps, les autres personnages sont revenus sur le devant.*)

WALLENSTEIN.

Eh! voyez! la mère avec sa fille chérie! Reposons-nous une fois des affaires.... Venez! J'éprouvais le besoin de passer une heure sereine dans le cercle chéri des miens.

LA COMTESSE.

Il y a longtemps, mon frère, que nous n'avons été ainsi réunis.

WALLENSTEIN, à part, à la Comtesse.

Peut-elle entendre la nouvelle? Est-elle préparée?

LA COMTESSE.

Pas encore.

WALLENSTEIN.

Viens, ma fille. Assieds-toi près de moi. Un bon esprit repose sur tes lèvres. Ta mère m'a vanté ton talent : une douce voix, me dit-on, habite en toi, la voix de l'harmonie qui enchante l'âme. J'ai besoin en ce moment d'une telle voix pour chasser le mauvais démon qui agite ses noires ailes autour de ma tête.

LA DUCHESSE.

Où as-tu ton luth, Thécla? Viens, fais entendre à ton père une preuve de ton talent.

THÉCLA.

O ma mère! Dieu!

LA DUCHESSE.

Viens, Thécla, et réjouis ton père.

THÉCLA.

Je ne puis, ma mère....

LA COMTESSE.

Comment? Qu'est-ce que cela, ma nièce?

THÉCLA, à la Comtesse.

Épargnez-moi.... Chanter.... maintenant.... dans cette angoisse, l'âme accablée d'un tel fardeau.... chanter devant lui.... qui précipite ma mère dans la tombe!

LA DUCHESSE.

Comment, Thécia, des caprices? Ton père bienveillant aurait-il en vain témoigné un désir?

LA COMTESSE.

Voici le luth.

THÉCLA.

O mon Dieu!... Comment puis-je?... *(Elle tient l'instrument d'une main tremblante; son âme est en proie au plus violent combat, et au moment où elle doit commencer à chanter, elle tressaille, rejette l'instrument et sort précipitamment.)*

LA DUCHESSE.

Mon enfant.... Oh! elle est malade!

WALLENSTEIN.

Qu'a donc ma fille? Est-elle souvent ainsi?

LA COMTESSE.

Eh bien! puisqu'elle se trahit elle-même, je ne veux pas non plus me taire plus longtemps.

WALLENSTEIN.

Comment?

LA COMTESSE.

Elle l'aime.

WALLENSTEIN.

Elle aime! qui?

LA COMTESSE.

Elle aime Piccolomini. Ne l'as-tu pas remarqué? Ma sœur non plus?

LA DUCHESSE.

Oh! était-ce là ce qui oppressait son cœur? Que Dieu te bénisse, mon enfant! Tu n'as pas à rougir de ton choix.

LA COMTESSE.

Ce voyage.... Si ce n'étaient pas là tes vœux, n'accuse que toi-même. Tu aurais dû choisir un autre compagnon de route.

WALLENSTEIN.

Le sait-il?

LA COMTESSE.

Il espère la posséder.

WALLENSTEIN.

Espère la posséder?... Ce jeune homme est-il fou?

LA COMTESSE.

Ne l'avais-je pas dit? Elle n'a qu'à l'entendre elle-même de ta bouche.

WALLENSTEIN.

Il pense obtenir la fille de Friedland? Eh! l'idée me plaît. Ses vues ne sont pas humbles.

LA COMTESSE.

Tu lui as toujours témoigné tant de faveur! Alors....

WALLENSTEIN.

....Il veut à la fin être encore mon héritier. Eh bien! oui, je l'aime, je l'estime; mais qu'est-ce que cela a de commun avec la main de ma fille? Est-ce par le don de ses filles, de ses enfants uniques, qu'on témoigne sa faveur?

LA DUCHESSE.

Ses nobles sentiments et ses mœurs....

WALLENSTEIN.

Lui gagnent mon cœur, mais non ma fille....

LA DUCHESSE.

Sa condition et ses ancêtres....

WALLENSTEIN.

Ses ancêtres! Quoi? C'est un sujet, et je veux me chercher un gendre sur les trônes de l'Europe.

LA DUCHESSE.

O cher duc! n'aspirons pas trop haut, pour que notre chute ne soit pas trop profonde.

WALLENSTEIN.

N'ai-je eu tant de peine à m'élever à cette hauteur, à dominer les têtes du commun des humains, que pour clore à la fin le grand rôle de ma vie par une alliance vulgaire?... Est-ce pour cela que j'ai... (*Il s'arrête tout à coup et se contient.*) Elle est tout ce qui restera de moi sur la terre. Je veux voir une couronne sur sa tête ou ne pas vivre. Quoi? je mets tout.... tout en jeu, pour la faire bien grande.... oui, dans la minute où je parle.... (*Il se ravise.*) Et je devrais maintenant, comme un père au cœur

faible, unir bien bourgeoisement qui se platt et qui s'aime? Et cela, c'est aujourd'hui même que je devrais le faire, aujourd'hui que je veux couronner mon œuvre accomplie.... Non, elle est mon joyau depuis longtemps mis en réserve, la plus précieuse, la dernière pièce de mon trésor, et, en vérité, je ne compte m'en défaire pour rien de moins qu'un sceptre de roi....

LA DUCHESSE.

O mon époux, vous bâtissez sans cesse, vous bâtissez jusque dans les nues, toujours, toujours encore, et vous ne songez pas que la base étroite ne peut porter votre édifice fragile et chancelant.

WALLENSTEIN, à la Comtesse.

Lui as-tu annoncé quelle résidence je lui destine?

LA COMTESSE.

Pas encore. Apprends-le-lui toi-même.

LA DUCHESSE.

Comment? Est-ce que nous ne retournons pas en Carinthie?

WALLENSTEIN.

Non.

LA DUCHESSE.

Où dans quelque autre de vos domaines?

WALLENSTEIN.

Vous n'y seriez pas en sûreté.

LA DUCHESSE.

Pas en sûreté sur les terres de l'empereur, sous la protection de l'empereur?

WALLENSTEIN.

L'épouse de Friedland ne doit pas se la promettre.

LA DUCHESSE.

O Dieu! vous avez poussé les choses à ce point!

WALLENSTEIN.

Vous trouverez protection en Hollande.

LA DUCHESSE.

Quoi? vous nous envoyez dans des pays luthériens?

WALLENSTEIN.

Le duc François de Lauenbourg vous escortera jusque-là.

LA DUCHESSE.

Le duc de Lauenbourg? qui fait cause commune avec les Suédois? l'ennemi de l'empereur?

WALLENSTEIN.

Les ennemis de l'empereur ne sont plus les miens.

LA DUCHESSE *regarde avec effroi le Duc et la Comtesse.*

Cela est donc vrai? Il en est ainsi? Vous êtes renversé? privé du commandement? O Dieu du ciel!

LA COMTESSE, *à part, au Duc.*

Laissons-la dans cette croyance. Tu vois qu'elle ne pourrait supporter la vérité.

SCÈNE V.

LE COMTE TERZKY, LES PRÉCÉDENTS.

LA COMTESSE.

Terzky! Qu'a-t-il donc? Quel air d'épouvante, comme s'il avait vu un fantôme!

TERZKY, *tirant Wallenstein à l'écart, mystérieusement.*

Votre ordre était-il que les Croates montassent à cheval?

WALLENSTEIN.

Je ne sais rien de cela.

TERZKY.

Nous sommes trahis.

WALLENSTEIN.

Quoi?

TERZKY.

Ils sont partis cette nuit, et les chasseurs aussi. Tous les villages des environs sont évacués.

WALLENSTEIN.

Et Isolani?

TERZKY.

Mais tu l'as fait partir.

WALLENSTEIN.

Moi?

TERZKY.

Non? Tu ne l'as pas fait partir? Ni Déodat non plus? Ils ont disparu tous deux.

SCÈNE VI.

ILLO, LES PRÉCÉDENTS.

ILLO.

Terzky t'a-t-il....

TERZKY.

Il sait tout.

ILLO.

Et aussi que Maradas, Esterhazy, Goetz, Colalto, Kaunitz
l'abandonnent?...

TERZKY.

Diable!

WALLENSTEIN *fait signe.*

Silence!

LA CONTESSE, *qui les a observés de loin avec inquiétude,
s'approche.*

Terzky! Dieu! Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé?

WALLENSTEIN, *s'appêtant à partir.*

Rien! Laissez-nous aller.

TERZKY *écoute le suivre.*

Ce n'est rien, Thérèse.

LA CONTESSE *le retient.*Rien? Ne vois-je pas que tout votre sang s'est retiré de vos
joues? que vous êtes pâles comme des spectres? que mon frère
lui-même n'a qu'une contenance étudiée?UN PAGE *vient.*Un aide de camp demande le comte Terzky. (*Il sort. Terzky
suit le Page.*)

WALLENSTEIN.

Vois quelle nouvelle il apporte.... (*A Illo.*) Cela n'a pu se pas-
ser si secrètement, sans mutinerie.... Qui a la garde des portes?

ILLO.

Tiefenbach.

WALLENSTEIN.

Fais relever Tiefenbach sans retard, et monter à la place les
grenadiers de Terzky.... Écoute! As-tu des nouvelles de Buttler?

ILLO.

J'ai rencontré Buttler. Il sera tout à l'heure ici en personne. Pour celui-là, il tient ferme. (*Illo s'en va. Wallenstein veut le suivre.*)

LA COMTESSE.

Ne le laisse pas s'éloigner de toi, ma sœur. Retiens-le.... Il est arrivé un malheur....

LA DUCHESSE.

Grand Dieu! qu'y a-t-il? (*Elle s'attache à lui.*)

WALLENSTEIN, se dégageant d'elle.

Soyez tranquilles! Laissez-moi! Ma sœur! ma chère femme! nous sommes dans le camp. Les choses y vont ainsi; l'orage et le brillant soleil s'y succèdent rapidement. Ces esprits violents sont difficiles à gouverner, et jamais la tête du général ne jouit du repos.... Si vous voulez que je reste ici, éloignez-vous; car les plaintes des femmes s'accordent mal avec l'activité des hommes. (*Il veut sortir. Terzky revient.*)

TERZKY.

Reste ici. On doit voir de cette fenêtre.

WALLENSTEIN, à la Comtesse.

Allez, ma sœur!

LA COMTESSE.

Jamais!

WALLENSTEIN.

Je le veux!

TERZKY la prend à l'écart, et lui montre la Duchesse avec un signe expressif.

Thérèse!

LA DUCHESSE.

Viens, ma sœur, puisqu'il l'ordonne. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

WALLENSTEIN, LE COMTE TERZKY.

WALLENSTEIN, allant à la fenêtre.

Qu'y a-t-il donc?

TERZKY.

Tous les corps s'agitent, s'attroupent. Personne ne sait pour-

quoi. Chaque régiment se range mystérieusement et dans un sombre silence sous ses enseignes. Les soldats de Tiefenbach font mauvaise mine. Les Wallons seuls se tiennent à l'écart dans leur camp, ne laissent approcher personne et demeurent calmes comme à l'ordinaire.

WALLENSTEIN.

Piccolomini se montre-t-il parmi eux?

TERZKY.

On le cherche et on ne peut le trouver nulle part.

WALLENSTEIN.

Que vous a donc annoncé l'aide de camp?

TERZKY.

Ce sont mes régiments qui l'ont envoyé. Ils te jurent encore une fois fidélité, et attendent, pleins d'une ardeur guerrière, le signal du combat.

WALLENSTEIN.

Mais comment ce tumulte a-t-il éclaté dans le camp? L'armée devait tout ignorer jusqu'à ce que la fortune se fût déclarée pour nous à Prague.

TERZKY.

Oh! si tu m'avais cru! Hier au soir encore, nous t'avons conjuré de ne pas laisser sortir des portes Octavio, le sournois, et tu lui as donné toi-même des chevaux pour fuir....

WALLENSTEIN.

Toujours la vieille chanson! Une fois pour toutes, plus un mot de cet absurde soupçon.

TERZKY.

Tu t'es également lié à Isolani, et pourtant il a été le premier à t'abandonner.

WALLENSTEIN.

Hier encore, je l'ai tiré de la misère. Bon voyage! Je n'ai jamais compté sur la reconnaissance.

TERZKY.

Et ils sont tous ainsi, l'un comme l'autre.

WALLENSTEIN.

Et a-t-il tort de me quitter? Il suit le dieu qu'il a servi toute sa vie à la table de jeu. C'est avec ma fortune qu'il a fait alliance et qu'il rompt, non avec moi. Lui étais-je quelque chose, et lui

à moi? Je ne suis que le vaisseau où il avait chargé ses espérances, et avec lequel il parcourait gaiement la pleine et libre mer : il le voit passer périlleusement sur des écueils, et se hâte de sauver sa marchandise. Il s'envole loin de moi aussi lestement que fait l'oiseau de la branche hospitalière où il avait niché. Aucun lien humain n'est rompu entre nous. Oui, sans doute, on mérite d'être trompé quand on cherche du cœur chez ces hommes sans pensée. Les images de la vie ne laissent sur ces fronts lisses et unis qu'une trace bien vite effacée. Rien, chez eux, ne tombe dans le fond calme du cœur; d'allègres sensations agitent leurs humeurs au cours facile, mais il n'y a point d'âme qui échauffe les entrailles.

TERZKY.

Pourtant j'aimerais mieux me fier à ces fronts lisses et unis qu'à ceux que sillonnent ces rides profondes.

SCÈNE VIII.

WALLENSTEIN, TERZKY; ILLO *entre furieux.*

ILLO.

Trahison et mutinerie!

TERZKY.

Ah! qu'y a-t-il encore?

ILLO.

Les soldats de Tiefenbach, quand j'ai donné l'ordre de les relever.... Infâmes coquins, oublieux du devoir!

TERZKY.

Eh bien?

WALLENSTEIN.

Quoi donc?

ILLO.

Ils refusent d'obéir.

TERZKY.

Alors fais tirer sur eux sans pitié. Oh! donne l'ordre.

WALLENSTEIN.

Modérons-nous! Quelle raison donnent-ils?

ILLO.

Que personne n'a d'ordres à leur donner que le lieutenant général Piccolomini.

WALLENSTEIN.

Quoi ?... Qu'est cela ?

ILLO.

Qu'il a laissé ces instructions et les a montrées écrites de la main de l'empereur.

TERZKY.

De l'empereur.... Entends-tu, prince ?

ILLO.

C'est aussi à son instigation que les colonels se sont esquivés hier.

TERZKY.

Entends-tu ?

ILLO.

On remarque aussi l'absence de Montécuculli, de Caraffa, et de six autres généraux, qu'il a décidés à le suivre. Il y a longtemps qu'il avait, dit-on, tous ces ordres sur lui de la main de l'empereur, et tout récemment encore il s'en était entendu avec Questenberg. (*Wallenstein tombe sur un siège et se cache le visage.*)

TERZKY.

Oh ! si tu m'avais cru !

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LES PRÉCÉDENTS.

LA COMTESSE.

Non, cette anxiété.... je ne puis l'endurer plus longtemps. Pour l'amour de Dieu ! dites-moi ce qui se passe.

ILLO.

Les régiments nous abandonnent. Le comte Piccolomini est un traître.

LA COMTESSE.

Oh ! mon pressentiment ! (*Elle se précipite hors de la chambre.*)

TERZKY.

Si l'on m'avait cru !... Eh bien ! tu vois comme les étoiles t'ont menti !

WALLENSTEIN *se redresse.*

Les étoiles ne mentent pas ; mais cela est arrivé contrairement au cours des astres et au destin. La science est vraie et loyale, mais ce cœur faux porte le mensonge et la fraude dans le ciel véridique. La divination ne repose que sur la vérité ; quand la nature chancelle et sort de ses limites, alors toute science s'égaré. Si c'est une superstition de ne vouloir pas déshonorer la forme humaine par de tels soupçons, oh ! jamais je ne rougirai de cette faiblesse. Il y a une sorte de religion jusque dans l'instinct de la bête : le sauvage lui-même ne boit pas avec la victime à qui il veut plonger son épée dans le sein. Ce n'est pas là un acte d'héroïsme, Octavio ! Ce n'est pas ton habileté qui triomphe de la mienne, c'est ton mauvais cœur qui a remporté une honteuse victoire sur mon cœur loyal. Nul bouclier n'a arrêté ce coup mortel ; tu l'as dirigé, comme un infâme, sur une poitrine sans défense. Contre de telles armes, je ne suis qu'un enfant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS. BUTTLER.

TERZKY.

Ah ! voyez ! Buttler ! C'est encore là un ami !

WALLENSTEIN *va au-devant de lui les bras ouverts et l'embrasse cordialement.*

Viens sur mon cœur, mon vieux compagnon d'armes. Moins doux est le regard du soleil au printemps, que l'aspect d'un ami à une pareille heure.

BUTTLER.

Mon général.... je viens....

WALLENSTEIN, *s'appuyant sur son épaule.*

Le sais-tu déjà ? Le vieux Piccolomini m'a vendu à l'empereur. Qu'en dis-tu ? Pendant trente ans, nous avons vécu, souffert ensemble. Nous avons dormi sur le même lit de camp, bu dans le même verre, partagé la même bouchée. Je m'appuyais sur lui, comme maintenant je m'appuie sur ta fidèle épaule ; et dans le moment même où mon cœur, plein d'amour et de confiance, bat sur le sien, il cherche des yeux son avantage, et, m'épiait avec

perfidie, il me plonge lentement le poignard dans le cœur. (*Il cache son visage sur la poitrine de Butler.*)

BUTTLER.

Oubliez le perfide! Dites, que voulez-vous faire?

WALLENSTEIN.

Bien, bien parlé. Bon voyage! Je suis encore riche en amis, n'est-il pas vrai? Le destin m'aime encore, car tout juste à l'instant où il me démasque la malice et l'hypocrisie, il m'a envoyé un cœur fidèle. Ne parlons plus de lui. Ne croyez pas que ce soit sa perte qui m'afflige; c'est seulement sa tromperie. Car je les aimais et les estimais tous deux, et ce Max, il m'aimait vraiment, il ne m'a pas trompé; non, pas lui.... Assez, assez sur un tel sujet! Il faut maintenant une prompte résolution.... Le courrier que le comte Kinsky m'envoie de Prague peut paraître à chaque instant. Quoi qu'il nous apporte, il ne faut pas qu'il tombe entre les mains des mutins. Sur-le-champ donc envoyez au-devant de lui un messenger sûr, qui me l'amène par un chemin détourné. (*Illo veut sortir.*)

BUTTLER *le retient.*

Mon général, qui attendez-vous?

WALLENSTEIN.

Le courrier qui vient m'apprendre comment la chose a réussi à Prague.

BUTTLER.

Hum!

WALLENSTEIN.

Qu'avez-vous?

BUTTLER.

Ainsi, vous ne le savez pas?

WALLENSTEIN.

Quoi donc?

BUTTLER.

Comment ce tumulte s'est élevé dans le camp?...

WALLENSTEIN.

Comment?

BUTTLER.

Ce messenger....

WALLENSTEIN, *avec la plus vive impatience.*

Eh bien?

BUTTLER.

Il est arrivé.

TERZKY et ILLO.

Il est arrivé?

WALLENSTEIN.

Mon messager ?

BUTTLER.

Depuis plusieurs heures.

WALLENSTEIN.

Et je ne le sais pas ?

BUTTLER.

La garde l'a arrêté.

ILLO *frappe du pied.*

Damnation !

BUTTLER.

Sa lettre a été ouverte, et elle court dans tout le camp....

WALLENSTEIN, *attentif.*

Vous savez ce qu'elle contient ?

BUTTLER, *hésitant.*

Ne m'interrogez pas.

TERZKY.

Oh!... malheur à nous, Illo! Tout s'écroule!

WALLENSTEIN.

Ne me cachez rien. Je puis entendre les plus tristes nouvelles. Prague est perdu. Il l'est? Avouez-le moi franchement.

BUTTLER.

Il est perdu. Tous les régiments, à Budweis, Tabor, Braunau, Königgrätz, Brünn et Znáim, vous ont abandonné et ont renouvelé leur serment à l'empereur : vous-même, avec Kinsky, Terzky, Illo, vous êtes mis au ban de l'empire. *(Terzky et Illo donnent des marques d'effroi et de fureur. Wallenstein demeure ferme et calme.)*

WALLENSTEIN, *après une pause.*

C'est décidé, tant mieux!... et me voilà bien vite guéri de toutes les tortures du doute. Ma poitrine est de nouveau libre, mon esprit lucide. Il faut qu'il fasse nuit là où rayonnent les étoiles de Friedland. Je tirais l'épée avec une résolution hésitante, un courage chancelant; je le faisais avec répugnance, tant

que le choix m'était permis. La nécessité est là, le doute s'enfuit. Maintenant, je combats pour ma tête et ma vie. (*Il sort. Les autres le suivent.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE TERZKY vient par une porte latérale.

Non ! je ne puis l'endurer plus longtemps.... Où sont-ils ? Tout est vide. Ils me laissent seule.... seule, dans cette terrible anxiété.... Il faut que je me contraigne devant ma sœur, que je paraisse tranquille, et que je renferme en moi toutes les tortures de mon cœur oppressé.... Je ne puis le supporter.... Si nous échouons, s'il était obligé de passer chez les Suédois, les mains vides, comme fugitif, et non comme un allié considéré, imposant, suivi d'une puissante armée.... S'il nous fallait errer, à l'exemple du palatin, de contrée en contrée, et n'être plus que le honteux monument d'une grandeur déchue.... Non, je ne veux pas voir ce jour ! et quand lui-même il pourrait se résigner à une telle chute, moi, je ne me résignerais pas à le voir ainsi tombé.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, THÉCLA.

THÉCLA veut retenir la Duchesse.

O ma chère mère, restez, n'entrez pas.

LA DUCHESSE.

Non, il y a encore ici un terrible secret que l'on me cache.... Pourquoi ma sœur m'évite-t-elle ? Pourquoi la vois-je errer, pleine d'anxiété ? Pourquoi es-tu remplie d'effroi ? Et que veulent dire ces signes muets que tu échanges si mystérieusement avec elle ?

THÉCLA.

Rien, chère mère.

LA DUCHESSE.

Ma sœur, je veux le savoir.

LA COMTESSE.

Après tout, que sert-il d'en faire un secret ? Cela se peut-il

cachez ? Tôt ou tard il faudra pourtant bien qu'elle l'apprenne et l'endure. Ce n'est pas le moment de s'abandonner à la faiblesse, il nous faut du courage; une âme prête à tout; il faut nous exercer à la fermeté. Mieux vaut donc que son sort se décide d'un seul mot... On vous trompe, ma sœur. Vous croyez que le duc est destitué... Le duc n'est pas destitué... Il est...

THÉCLA, *allant à la Comtesse.*

Voulez-vous la tuer ?

LA COMTESSE:

Le duc est...

THÉCLA, *jetant ses bras autour de sa mère.*

Le duc s'est révolté, il a voulu se joindre aux ennemis, l'armée l'a abandonné, il a échoué. (*A ces mots, la Duchesse chancelle et tombe évanouie dans les bras de sa fille.*)

Une grande salle chez le duc de Friedland.

SCÈNE XIII.

WALLENSTEIN, *revêtu de son armure.*

Tu as atteint ton but, Octavio!... Me voilà de nouveau presque aussi délaissé que je l'étais jadis, sortant de la diète des princes à Ratisbonne. Alors, je n'avais plus personne que moi-même... Mais vous avez déjà éprouvé ce qu'un homme peut valoir. Vous avez enlevé à l'arbre la parure de ses rameaux : me voici tel qu'un tronc dépouillé ! Mais, au cœur, dans la moelle de la tige, vit la force créatrice qui a fait naître et sortir d'elle tout un monde. Une fois déjà j'ai valu une armée, moi tout seul. Les vôtres s'étaient fondues devant la force des Suédois. Sur le Lech, tombait Tilly, votre dernier espoir ; en Bavière, comme un torrent gonflé, se déchaînait Gustave; et à Vienne, l'empereur tremblait dans son château. Les soldats étaient chers, car la foule suit la fortune... Alors, on tourna les yeux vers moi, vers le sauveur au jour du besoin. L'orgueil de l'empereur s'abaissa devant l'homme cruellement offensé. Je dus me lever, prononcer la parole créatrice et rassembler des hommes dans les camps déserts. Je le fis. On battit le tambour. Mon nom, comme

un dieu des batailles, parcourut le monde. La charrue, l'atelier sont abandonnés; on s'empresse en foule sous mon vieil étendard bien connu, gage d'espérance.... Je me sens encore ce que j'étais. C'est l'esprit qui se construit son corps, et Friedland remplira son camp autour de lui. Menez hardiment contre moi vos milliers de soldats. Ils sont habitués à vaincre, mais sous moi, non contre moi.... Si la tête et les membres se séparent, on verra où l'âme résidait.

ILLO *et* TERZKY *entrent.*

WALLENSTEIN.

Courage, amis, courage! Nous ne sommes pas encore par terre. Cinq régiments de Terzky sont encore à nous, et les vaillants escadrons de Buttler.... Demain une armée de seize mille Suédois vient nous joindre. Je n'étais pas plus fort lorsque, il y a neuf ans, je partis pour conquérir l'Allemagne à l'empereur.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; NEUMANN, *qui mène Terzky à l'écart et s'entretient avec lui.*

TERZKY, *à Neumann.*

Qu'est-ce qui vous amène?

WALLENSTEIN.

Qu'y a-t-il?

TERZKY.

Dix cuirassiers de Pappenheim demandent à vous parler, au nom de leur régiment.

WALLENSTEIN, *vivement à Neumann.*

Fais-les entrer. (*Neumann sort.*) J'espère quelque chose de ceci. Faites attention, ils hésitent encore, ils sont encore à gagner.

SCÈNE XV.

WALLENSTEIN, TERZKY, ILLO; DIX CUIRASSIERS, conduits par un Brigadier, s'avancent au pas, et, sur un commandement, ils se placent en un seul rang devant le Duc et font le salut militaire.

WALLENSTEIN, après les avoir examinés pendant quelque temps, au Brigadier.

Je te connais bien. Tu es de Bruges en Flandre. Ton nom est Mercy.

LE BRIGADIER.

Je me nomme Henri Mercy.

WALLENSTEIN.

Tu fus coupé dans une marche, entouré par des Hessois, et tu te frayas ta route, avec cent quatre-vingts hommes, à travers des milliers des leurs.

LE BRIGADIER.

C'est vrai, mon général.

WALLENSTEIN.

Qu'as-tu obtenu pour cet acte de bravoure ?

LE BRIGADIER.

Ce que je sollicitais, mon général, l'honneur de servir dans ce corps.

WALLENSTEIN se tourne vers un autre.

Tu faisais partie des hommes de bonne volonté que je fis sortir, sur l'Altenberg¹, pour enlever la batterie suédoise.

DEUXIÈME CUIRASSIER.

C'est vrai, mon général.

WALLENSTEIN.

Je n'oublie aucun de ceux avec qui j'ai une fois échangé quelques mots. Exposez votre affaire.

LE BRIGADIER commande.

L'arme au bras!

1. Les mots *Altenberg* et, un peu plus bas, *Alle Veste* « vieille forteresse », désignent deux hauteurs situées près de Nuremberg, entre la Biber et la Rednitz, et du haut desquelles Wallenstein repoussa victorieusement, au mois d'août 1632, l'assaut que lui livra Gustave-Adolphe.

WALLENSTEIN, *tourné vers un troisième.*

Tu te nommes Risbeck. Cologne est ton lieu de naissance.

TROISIÈME CUIRASSIER.

Risbeck de Cologne.

WALLENSTEIN.

Tu amenas prisonnier dans le camp de Nurenberg le colonel suédois Dubald.

TROISIÈME CUIRASSIER.

Ce n'est pas moi, mon général.

WALLENSTEIN.

C'est juste, c'était ton frère aîné.... Tu avais encore un frère plus jeune; qu'est-il devenu ?

TROISIÈME CUIRASSIER.

Il est à Olmütz, dans l'armée de l'empereur.

WALLENSTEIN, *au Brigadier.*

Eh bien! je vous écoute.

LE BRIGADIER.

Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui nous....

WALLENSTEIN *l'interrompt.*

Qui vous a choisis?

LE BRIGADIER.

Chaque compagnie a tiré son homme au sort.

WALLENSTEIN.

Eh bien donc, au fait!

LE BRIGADIER.

Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui nous ordonne de te refuser obéissance, parce que tu es un ennemi et traître à la patrie.

WALLENSTEIN.

Et là-dessus qu'avez-vous résolu ?

LE BRIGADIER.

Nos camarades à Braunau, Budweis, Prague et Olmütz, ont déjà obéi, et les régiments de Tiefenbach, de Toscane, ont suivi leur exemple.... Mais nous, nous ne croyons pas que tu sois un ennemi, ni traître à la patrie; nous tenons cette accusation pour fausse et mensongère, pour une invention des Espa-

gnols. (*Cordialement :*) Nous voulons que tu nous dises toi-même ce que tu projettes, car tu as toujours été vrai avec nous, nous avons la plus grande confiance en toi; il ne faut pas qu'une bouche étrangère se glisse entre nous, entre le bon général et ses bonnes troupes.

WALLENSTEIN.

Je reconnais là mes hommes de Pappenheim.

LE BRIGADIER.

Voici ce que ton régiment te fait dire : N'as-tu d'autres vues que de garder dans tes mains ce sceptre de guerre qui te convient, que l'empereur t'a confié, d'être le loyal général de l'Autriche, dans ce cas, nous sommes prêts à t'assister, à te défendre, dans ton bon droit, envers et contre tous.... Et si tous les autres régiments se détachent de toi, nous te resterons seuls fidèles, et nous donnerons notre vie pour toi. Car c'est notre devoir de cavaliers, de périr plutôt que de te laisser tomber. Mais si les choses sont comme le dit la lettre de l'empereur, s'il est vrai que tu veux trahissement (que Dieu nous en préserve!) nous conduire à l'ennemi, oh! alors, nous aussi, nous t'abandonnerons et obéirons à la lettre.

WALLENSTEIN.

Écoutez, mes enfants....

LE BRIGADIER.

Il n'est pas besoin de beaucoup de paroles. Dis oui ou non, et nous sommes satisfaits.

WALLENSTEIN.

Écoutez. Je sais que vous êtes intelligents, que vous examinez et pensez par vous-mêmes, et ne suivez pas le troupeau. Voilà pourquoi, vous le savez, je vous ai toujours honorablement distingués parmi tous ces flots de soldats; car le rapide regard du général ne compte que les enseignes, il ne remarque aucune tête en particulier, le commandement inflexible règne aveugle et sévère : ici l'homme ne peut avoir pour l'homme aucune valeur.... Ce n'est pas ainsi, vous le savez, que j'ai agi envers vous. En voyant comme tout d'abord vous vous conduisiez vous-mêmes dans ce rude métier, en voyant luire sur vos fronts la pensée humaine, je vous ai traités en hommes libres, je vous ai reconnu le droit d'avoir votre opinion....

LE BRIGADIER.

Oui, tu as toujours agi dignement envers nous, mon général, tu nous as honorés par ta confiance, tu nous as montré ta faveur plus qu'aux autres régiments. Aussi ne suivons-nous pas la multitude, tu le vois! Nous voulons tenir fidèlement pour toi. Dis seulement un mot : ta parole nous suffira. Dis-nous que ce que tu médites n'est point trahison, que tu ne veux pas conduire l'armée à l'ennemi.

WALLENSTEIN.

C'est moi, moi que l'on trahit. L'empereur m'a sacrifié à ses ennemis, il faut que je tombe, si mes braves troupes ne me sauvent pas. Je veux me confier à vous.... Que votre cœur soit ma citadelle! Voyez, c'est à cette poitrine que l'on vise; à cette tête grise!... Telle est la reconnaissance espagnole; voilà ce qui nous revient de cette lutte meurtrière, qui eut pour théâtre la Vieille Forteresse¹, et de la bataille livrée dans les plaines de Lützen. C'est pour ce prix que nous avons opposé aux perturbateurs notre poitrine nue, pour ce prix que nous avons fait de la terre glacée, du dur rocher, notre chevet. Aucun torrent n'était pour nous trop rapide, aucune forêt trop impénétrable. Nous avons, sans nous rebuter, suivi ce Mansfeld par tous les tortueux détours de sa fuite : notre vie fut une marche sans repos, et, pareils au vent qui gronde dans les airs, nous avons, sans patrie, sans séjour, traversé, comme fait l'ouragan, le monde agité par la guerre. Et maintenant que nous avons fait la rude besogne des armes, l'œuvre ingrate et maudite; maintenant que, d'un bras fidèle, infatigable, nous avons roulé le fardeau de la guerre, on veut que l'adolescent impérial vienne sans effort emporter la paix, qu'il enlace dans sa blonde chevelure d'enfant la branche d'olivier, l'ornement si bien gagné de notre front....

LE BRIGADIER.

C'est ce qu'il ne fera pas, tant que nous pourrons l'empêcher. Nul autre que toi, qui l'as conduite avec gloire, ne doit mettre fin à cette terrible guerre. Tu nous as guidés dans les champs sanglants de la mort, c'est à toi, et non à un autre, à nous ra-

1. Voy. la note de la page 491.

mener joyeusement dans les guérets féconds de la paix, à partager avec nous les fruits du long travail....

WALLENSTEIN.

Comment ? Comptez-vous, dans votre vieillesse, jouir enfin de ces fruits ? Ne l'espérez pas ! Vous ne verrez jamais la fin de cette lutte. Cette guerre nous dévorera tous. L'Autriche ne veut point de paix ; c'est parce que je cherche la paix qu'on veut que je tombe. Qu'importe à l'Autriche que cette longue guerre consume les armées et ravage l'univers ? Elle ne veut que s'agrandir toujours et gagner du terrain. Vous êtes émus.... Je vois le noble courroux qui étincelle dans vos regards guerriers. Oh ! puisse mon esprit vous animer en ce jour, comme autrefois quand il vous menait, intrépides, au combat ! Vous voulez m'assister, vous voulez, avec les armes, me soutenir dans mes droits.... C'est une noble pensée ! Mais ne comptez pas l'accomplir à vous seuls, petite armée ! C'est en vain que vous vous serez sacrifiés pour votre général. (*D'un ton de confiance.*) Non, assurons notre marche, cherchons des amis. Les Suédois nous offrent du secours, profitons-en en apparence, jusqu'à ce que, redoutables aux deux partis, nous tenions dans nos mains le destin de l'Europe et que, de notre camp, nous amenions à l'univers charmé la paix parée de sa belle couronne.

LE BRIGADIER.

Ainsi tu ne t'entends avec le Suédois qu'en apparence ? Tu ne veux pas trahir l'empereur, tu ne veux pas nous faire Suédois ? Vois, c'est tout ce que nous désirons savoir de toi.

WALLENSTEIN.

Et que m'importe le Suédois ? Je le hais comme le gouffre de l'enfer ; et je pense, Dieu aidant, le rejeter bientôt au delà de sa Baltique. Je n'ai en vue que l'ensemble. Voyez ! j'ai un cœur ; les lamentations de ce peuple allemand excitent ma pitié. Vous n'êtes que des hommes du commun, mais vous n'avez pas des sentiments communs ; vous me paraissez dignes, plus que d'autres, que je vous fasse ma confiance.... Voyez ! Il y a quinze ans déjà que la torche de la guerre brûle, et nulle part encore il n'y a de trêve. Suédois et Allemand ! Papiste et Luthérien ! Nul ne veut céder à l'autre, tous les bras se menacent. Tout est faction et parti, et nulle part il n'y a de juge. Dites, où vou-

lez-vous que cela finisse? Qui démêlera ce nœud qui va grossissant de lui-même et s'embrouillant sans cesse?... Il faut qu'il soit tranché. Je sens que je suis l'homme du destin, et j'espère, avec votre aide, accomplir ses décrets.

SCÈNE XVI.

BUTLER, LES PRÉCÉDENTS.

BUTLER, *empressé.*

On a tort, mon général.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

BUTLER.

Cela ne peut manquer de nous nuire auprès de ceux qui pensent bien.

WALLENSTEIN.

Quoi donc?

BUTLER.

Cela s'appelle déclarer ouvertement la révolte.

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce donc?

BUTLER.

Les régiments du comte Terzky arrachent l'aigle impériale de leurs drapeaux, et mettent vos écussons à la place.

LE BRIGADIER, *aux Cuirassiers.*

Tour à droite!

WALLENSTEIN.

Maudit ce conseil et qui l'a donné! (*Aux Cuirassiers, qui défilent.*) Arrêtez, enfants, arrêtez!... C'est une erreur... Écoutez... et je la punirai sévèrement... Écoutez donc. Restez! Ils n'écoutent pas. (*A llo.*) Suis-les, persuade-les, ramène-les, coûte que coûte. (*Ilto sort à la hâte.*) Cela nous précipite dans notre ruine... Butler, Butler! vous êtes mon mauvais génie; pourquoi me l'annoncer en leur présence?... Tout était en bon chemin... ils étaient à moitié gagnés... Les insensés! avec leur empressement irréfléchi. Oh! la fortune se joue cruellement de moi. C'est le zèle de mes amis qui m'entraîne à ma ruine, non la haine de mes ennemis.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE se précipite dans la chambre;
THÉCLA et LA COMTESSE la suivent; puis vient ILLO.

LA DUCHESSE.

O Albert! Qu'as-tu fait?

WALLENSTEIN.

Et cela encore!

LA COMTESSE.

Pardonne-moi, mon frère. Je n'ai pu faire autrement, elles savent tout.

LA DUCHESSE.

Qu'as-tu fait?

LA COMTESSE, à Terzky.

N'y a-t-il plus d'espoir? Tout est-il donc perdu?

TERZKY.

Tout. Prague est aux mains de l'empereur; les régiments ont renouvelé leur serment.

LA COMTESSE.

Perfide Octavio!... Et le comte Max est parti aussi?

TERZKY.

Où voulez-vous qu'il soit? Il a passé avec son père du côté de l'empereur. (Thécla se précipite dans les bras de sa mère et cache son visage contre son sein.)

LA DUCHESSE, la serrant dans ses bras.

Malheureuse enfant! Plus malheureuse mère!

WALLENSTEIN, allant à l'écart avec Terzky.

Fais vite préparer une voiture de voyage, dans la cour de derrière, (designant les femmes) pour les emmener. Scherfenberg peut les accompagner, il nous est fidèle. Il les conduira à Égra; nous les suivrons. (A Illo qui revient :) Tu ne les ramènes pas?

ILLO.

Entends-tu ce concours tumultueux? Tout le corps des Pappenheim est en marche. Ils demandent leur colonel, Max; ils soutiennent qu'il est ici, dans le château, que tu le retiens de force, et si tu ne le lâches pas, on saura, disent-ils, le délivrer l'épée à la main. (Tous demeurent stupéfaits.)

TERZKY.

Comment expliquer cela ?

WALLENSTEIN.

Ne le disais-je pas ? O pressentiments de mon cœur ! Il est encore ici. Il ne m'a pas trahi, il ne l'a pu... Je n'en ai jamais douté.

LA COMTESSE.

S'il est encore ici, oh ! alors tout est bien, alors je sais ce qui l'y retiendra éternellement. *(Elle embrasse Thécia.)*

TERZKY.

Cela ne peut être. Réfléchis donc ! Le père nous a trahis, a passé à l'empereur, comment peut-il, lui, oser rester ici ?

ILLO, à Wallenstein.

J'ai vu, il y a peu d'heures, emmener par le marché l'équipage de chasse dont tu lui as fait don récemment.

LA COMTESSE.

O ma nièce, alors il n'est pas loin.

THÉCLA a fixé les yeux sur la porte et s'écrie vivement :

Le voici !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, MAX PICCOLOMINI.

MAX, s'avancant au milieu de la salle.

Oui, oui ! Le voici. Je ne puis errer plus longtemps, d'un pas timide, autour de cette demeure, pour épier furtivement le moment favorable... Cette attente, cette angoisse sont au-dessus de mes forces. *(Allant à Thécia, qui s'est jetée dans les bras de sa mère.)* Oh ! regarde-moi ! Ne détourne pas les yeux, ange adorable ! Avoue-le librement devant tous. Ne crains personne. Entende qui voudra que nous nous aimons. Pourquoi le cacher encore ? Le mystère est pour les heureux ; le malheur, le malheur sans espoir, n'a plus besoin de voile ; il peut agir librement, à l'éclat de mille soleils. *(Il remarque la Comtesse, qui jette sur Thécia un regard triomphant.)* Non, tante Terzky, ne me regardez pas avec attente, avec espoir ! Je ne viens pas pour demeurer. Je viens prendre congé... C'est fini. Il faut, il faut que je te quitte, Thécia... il le faut ! Mais je ne puis emporter ta

haine. Accorde-moi seulement un regard de pitié, dis que tu ne me hais pas. Dis-le-moi, Thécla. (*Prenant sa main avec une vive émotion.*) O Dieu!... Dieu! je ne puis m'éloigner de cette place. Je ne le puis.... je ne puis laisser cette main. Dis, Thécla, que tu as pitié de moi, que tu te persuades toi-même que je ne puis faire autrement. (*Thécla, évitant son regard, lui montre de la main son père. Il se tourne vers le Duc, qu'il commence seulement à apercevoir.*) Toi ici?... Ce n'est pas toi que j'ai cherché. Mes yeux ne devaient plus te voir. Je n'ai affaire qu'à elle. Je veux ici être absous par son cœur : tout le reste m'est indifférent¹.

WALLENSTEIN.

Penses-tu que je serai assez fou pour te laisser partir, et pour jouer avec toi une scène de grandeur d'âme? Ton père est devenu envers moi un traître, tu n'es plus rien pour moi que son fils, et je ne veux pas que tu sois tombé vainement en ma puissance. Ne pense pas que je respecterai cette vieille amitié, qu'il a violée en infâme. Le temps de l'amour et des tendres ménagements est passé. C'est le tour de la haine et de la vengeance. Je puis être inhumain, comme lui.

MAX.

Tu me traiteras, comme tu en auras le pouvoir; mais tu sais bien que je ne brave ta colère ni ne la crains. Ce qui me retient ici, tu le sais! (*Prenant Thécla par la main.*) Vois! Je voulais te tout devoir.... tout; je voulais recevoir le sort des bienheureux de ta main paternelle. Tu as détruit cet espoir, mais il ne t'importe. Tu foules, indifférent, dans la poussière le bonheur des tiens : le Dieu que tu sers n'est pas un Dieu de bonté. Pareil à l'élément insensible et aveugle, à l'élément redoutable, avec qui on ne peut conclure d'alliance, tu suis uniquement l'impulsion farouche de ton cœur. Malheur à ceux qui mettent en toi leur confiance, qui, séduits par tes dehors hospitaliers, appuient sur toi avec sécurité la paisible hutte de leur bonheur! Soudain, inopinément, au milieu du calme de la nuit, le feu

1. Le texte que j'ai traduit est *An allem andern ist nichts mehr gelegen.* — D'autres éditions portent *An allen andern...*, « tous les autres me sont indifférents. »

s'anime et bouillonne dans le gouffre perfide, le cratère se décharge avec une violence impétueuse, et le torrent furieux étend sur tous les travaux des hommes son cours horrible et destructeur.

WALLENSTEIN.

Tu dépeins le cœur de ton père. Ce que tu décris, j'en trouve l'original au fond de ses entrailles, dans sa noire poitrine d'hypocrite. Oh! c'est un art d'enfer qui m'a trompé. L'abîme m'a envoyé le plus dissimulé des esprits, le plus habile à mentir, et l'a placé, comme un ami, à mes côtés. Qui peut résister à la puissance de l'enfer? J'ai élevé le basilic sur mon sein, je le nourrissais du sang de mon cœur, il s'abreuvait, se gorgeait aux sources de mon amour. Jamais je n'eus de soupçons contre lui. Je laissais toutes grandes ouvertes les portes de ma pensée, et je jetais loin de moi les clefs de la sage prudence.... C'était au ciel étoilé, dans l'immensité des mondes, que mes yeux cherchaient l'ennemi, que j'avais enfermé dans le cœur de mon cœur.... Si j'eusse été pour Ferdinand ce qu'Octavio était pour moi.... jamais je ne lui aurais déclaré la guerre.... jamais je ne l'aurais pu. Il n'était pour moi qu'un maître sévère, non un ami : l'empereur ne se fiait pas à ma foi. Il y avait déjà guerre entre lui et moi, quand il plaça dans mes mains le bâton du commandement, car il y a toujours guerre entre la ruse et le soupçon, il n'y a de paix qu'entre la foi et la confiance. Qui empoisonne la confiance, tue la race future dans le sein de la mère.

MAX.

Je ne veux pas défendre mon père. Malheur à moi de ne le pouvoir pas! Des actes funestes et coupables ont été accomplis. Comme en une chaîne étroite, un crime s'attache affreusement à l'autre. Mais comment avons-nous été entraînés, nous qui n'avons fait aucun mal, dans ce cercle de malheurs et d'attentats? A qui avons-nous manqué de foi? Pourquoi faut-il que la double faute et le crime de nos pères nous enlacent, comme un couple de serpents, d'horribles replis? Pourquoi la haine implacable de nos pères doit-elle nous séparer cruellement, nous qui nous aimons? (Il serre Thécia dans ses bras, avec une violente douleur.)

WALLENSTEIN a fixé sur lui ses regards en silence, et maintenant il se rapproche.

Max, reste auprès de moi... Ne t'éloigne pas de moi, Max! Vois, quand on t'amena dans ma tente, aux quartiers d'hiver de Prague, tendre adolescent, peu fait aux hivers d'Allemagne, ta main s'était roidie à porter le lourd drapeau, mais en homme tu n'avais pas voulu le lâcher. Je te pris alors, je te couvris de mon manteau, je fus moi-même ta garde-malade, je ne rougis d'aucun petit service, je te soignai avec la sollicitude empressée d'une femme, jusqu'à ce que, réchauffé par moi, sur mon cœur, tu sentis gaiement se ranimer ta jeune vie. Quand, depuis lors, ai-je changé de sentiments? J'ai enrichi bien des milliers d'hommes, je leur ai donné des terres, je les ai récompensés par des dignités.... Toi, je t'ai aimé, je t'ai donné mon cœur et moi-même. Ils étaient tous des étrangers; tu fus, toi! l'enfant de la maison.... Max, tu ne peux m'abandonner! Cela ne peut être, je ne puis ni ne veux croire que Max puisse m'abandonner.

MAX.

O Dieu!

WALLENSTEIN.

Je t'ai tenu et porté dès la plus tendre enfance.... Qu'à fait pour toi ton père que je n'aie fait et abondamment? J'ai tissé autour de toi un réseau d'amour; déchire-le, si tu peux.... Tu es attaché à moi par les plus doux liens du cœur, par les nœuds les plus sacrés de la nature qui unissent les hommes les uns aux autres. Va, abandonne-moi, sers ton empereur. Fais-toi récompenser par sa chaîne d'or, par sa Toison, de n'avoir compté pour rien ton ami, le père de ta jeunesse, les sentiments les plus sacrés.

MAX, en proie à une lutte violente.

O Dieu! Comment faire autrement? N'y suis-je pas forcé? Mon serment.... le devoir....

WALLENSTEIN.

Le devoir, envers qui? Qui es-tu? Si j'agis mal envers l'empereur, c'est mon tort et non le tien. T'appartiens-tu? Es-tu ton propre maître? Es-tu libre dans ce monde, comme moi, et peux-tu te dire l'auteur de tes actions? Tu es uni à moi, comme

la branche au tronc; je suis ton empereur; m'appartenir, m'obéir, voilà ton honneur et la loi de ta nature. Et si l'astre sur lequel tu vis et habites sort de son orbite, se précipite, embrasé, sur un monde voisin et l'enflamme, il ne dépend pas de toi de le suivre ou non; il t'entraîne dans la violence de son élan avec son anneau et tous ses satellites. Légère sera ta responsabilité dans cette lutte. Le monde ne te blâmera pas, il te louera d'avoir mis ton ami au-dessus de tout.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, NEUMANN.

WALLENSTEIN.

Qu'y a-t-il?

NEUMANN.

Les Pappenheim sont descendus de cheval, et s'avancent à pied. Ils sont résolus de prendre d'assaut cette maison, l'épée à la main. Ils veulent délivrer le comte.

WALLENSTEIN, à *Terzky*.

Qu'on tende les chaînes, qu'on braque les canons, je veux les accueillir avec des boulets ramés. (*Terzky sort.*) Me prescrire leur volonté l'épée à la main! Va, Neumann, qu'ils se retirent à l'instant, je l'ordonne, et qu'ils attendent en ordre et en silence ce qu'il me plaira de faire. (*Neumann sort. Illo est allé à la fenêtre.*)

LA COMTESSE.

Laisse-le aller, je t'en prie, laisse-le aller.

ILLO, à la fenêtre.

Mort et démon!

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce?

ILLO.

Ils montent sur l'hôtel de ville, ils enlèvent la toiture, et braquent leurs canons contre le château....

MAX.

Les furieux!

LA DUCHESSE et LA COMTESSE.

Dieu du ciel!

MAX, à Wallenstein.

Laisse-moi descendre pour leur faire entendre raison....

WALLENSTEIN.

Ne bouge pas.

MAX, montrant Théola et la Duchesse.

Mais leur vie, la tiens!

WALLENSTEIN.

Qu'apportes-tu, Terzky?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; TERZKY revient.

TERZKY.

Un message de nos régiments fidèles. Ils ne peuvent, disent-ils, modérer plus longtemps leur ardeur. Ils implorent la permission d'attaquer. Ils sont maîtres de la porte de Prague et de celle du moulin, et, si seulement tu veux donner l'ordre, ils pourront prendre l'ennemi à dos, le refouler dans la ville et en triompher aisément dans les défilés des rues.

ILLO.

Oh! viens. Ne laisse pas refroidir leur zèle. Les soldats de Buttler nous demeurent fidèles. Nous sommes les plus nombreux, nous les culbuterons et nous terminerons ici la sédition, dans Pilsen.

WALLENSTEIN.

Faut-il que cette ville devienne un champ de bataille, et que la discorde fraternelle, aux regards enflammés, sévisse déchaînée dans ses rues? Vous voulez que j'abandonne la décision à la sourde fureur qui n'écoute aucun chef? Il n'y a pas ici d'espace pour combattre, mais seulement pour égorger. La voix d'un général ne peut plus rappeler les furies de la rage une fois déchaînées. Eh bien! soit. J'y ai longtemps réfléchi : que la querelle éclate et se vide d'une façon prompte et sanglante. (*Se tournant vers Max.*) Qu'en dis-tu? Veux-tu croiser le fer avec moi et tenter l'aventure? Tu es libre de te retirer. Va te placer en face de moi. Mène-les au combat. Tu entends la guerre, tu t'es instruit à mon école, je n'aurai pas à rougir de mon adversaire, et tu ne

trouveras jamais de plus belle occasion de me payer de mes leçons.

LA COMTESSE.

En sommes-nous venus là? Mon ami, mon ami, pouvez-vous supporter cela?

MAX.

J'ai promis de ramener fidèlement à l'empereur les régiments qui me sont confiés. Je veux tenir cette promesse ou périr. Mon devoir n'exige rien de plus. Je ne combattrai pas contre toi, si je puis l'éviter, car ta tête, quoique ennemie, m'est encore sacrée. (On entend deux coups de feu. Illo et Terzky s'élancent à la fenêtre.)

WALLENSTEIN.

Qu'est-ce que cela?

TERZKY.

Il tombe.

WALLENSTEIN.

Tombe? Qui?

ILLO.

Ce sont les Tiefenbach qui ont tiré.

WALLENSTEIN.

Sur qui?

ILLO.

Sur Neumann, que tu avais envoyé....

WALLENSTEIN, *éclatant.*

Mort et démon! Alors je veux.... (Il veut sortir.)

TERZKY.

T'exposer à leur aveugle rage?

LA DUCHESSE et LA COMTESSE.

Pour l'amour de Dieu, non!

ILLO.

Pas maintenant, mon général!

LA COMTESSE.

Oh! retiens-le, retiens-le!

WALLENSTEIN.

Laissez-moi!

1. Il y a dans l'allemand *Vetter*, *Vetter*, « cousin, cousin; » mais ce mot exprime ici l'intimité et non la parenté. Nous avons vu plus haut, et nous verrons encore plus bas, Max donner à la comtesse Terzky le nom de « tante, » à l'imitation de Thécia.

MAX.

Ne le fais pas, pas maintenant! Cet attentat soudain et sanglant les a mis en fureur, attends leur repentir....

WALLENSTEIN.

Arrière! J'ai déjà trop tardé. Ils ont pu s'emporter à cette coupable audace, parce qu'ils n'ont pas vu mon visage. Je veux qu'ils voient ma face, qu'ils entendent ma voix.... Ne sont-ce pas mes troupes à moi? Ne suis-je pas leur général, leur commandant redouté? Voyons s'ils ne connaissent plus ce visage qui était leur soleil dans les ténèbres de la bataille. Il n'est pas besoin d'armes. Je me montrerai du balcon à l'armée des rebelles, et voyez! aussitôt apaisé, l'esprit de révolte rentrera dans l'ancien lit de l'obéissance. *(Il sort. Illo, Terzky et Buttler le suivent.)*

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, MAX et THÉCLA.

LA COMTESSE, à la Duchesse.

S'ils le volent.... Il y a encore de l'espoir, ma sœur.

LA DUCHESSE.

De l'espoir? Je n'en ai pas.

MAX, qui, pendant la dernière scène, s'est tenu à l'écart, en proie à une lutte visible, se rapproche.

Je ne puis supporter cela. Je suis venu en ce lieu, l'âme ferme et résolue, je croyais ma conduite droite et irréprochable, et il faut que je figure ici tel qu'un homme digne de haine, dur et inhumain, chargé de la malédiction et de l'horreur de tous ceux qui me sont chers; que je voie indignement accablés, ceux que d'un mot je puis rendre heureux.... Mon cœur se révolte, deux voix s'élèvent et luttent dans ma poitrine; il fait nuit au dedans de moi, je ne puis choisir le bon chemin. Oh! sans doute, tu as dit vrai, mon père. Je me suis trop fié à mon propre cœur. Me voilà chancelant, je ne sais ce que je dois faire.

LA COMTESSE.

Vous ne le savez pas? Votre cœur ne vous le dit pas? Eh bien, je veux vous le dire! Votre père a commis envers nous une trahison criante, il a attenté à la tête du prince, il nous a préci-

pités dans la honte; de là ressort clairement ce que vous, son fils, vous devez faire : réparer ce que son infamie a violé, donner un exemple de pieuse fidélité, pour que le nom de Piccolomini ne soit pas une parole d'opprobre, une éternelle malédiction dans la maison des Wallenstein.

MAX.

Où trouver la voix de la vérité, que je puisse suivre? Nous sommes tous agités par le désir, la passion. Si maintenant un ange descendait du ciel vers moi, et me montrait, les puisant, de sa main pure, à la source même de la lumière, le droit, le bien sans tache! (*Ses yeux tombent sur Thécla.*) Comment? Je cherche encore un ange? En attendrai-je un autre? (*Il s'approche d'elle et l'entoure de son bras.*) C'est ici, c'est sur ce cœur, ce cœur infaillible et saintement pur, que je veux déposer mon incertitude; je veux interroger ton amour, qui ne peut rendre heureuse qu'une âme digne de bonheur et se détourne du malheureux coupable. Pourras-tu m'aimer encore si je reste? Déclare que tu le peux, et je suis à vous.

LA COMTESSE, *d'un ton expressif.*

Réfléchissez....

MAX *l'interrompt.*

Ne réfléchis pas. Parle comme tu sens.

LA COMTESSE.

Pensez à votre père....

MAX *l'interrompt.*

Ce n'est pas la fille de Friedland, c'est toi, toi, ma bien-aimée, que j'interroge. Il ne s'agit pas de gagner une couronne : tu pourrais dans ce cas réfléchir avec une prudence avisée. Il s'agit du repos de ton ami, du bonheur d'un millier de cœurs généreux, héroïques, qui prendront pour exemple sa conduite. Dois-je abjurer mon devoir et mon serment envers l'empereur? Dois-je lancer dans le camp d'Octavio la balle parricide? Car lorsque la balle est sortie du canon de l'arme, ce n'est plus un instrument inanimé, elle vit, un esprit entre en elle, les furies la saisissent, les vengeresses du crime, et leur perfidie la dirige par la route la plus funeste.

THÉCLA.

O Max....

MAX *l'interrompt.*

Non, mais aussi point de précipitation. Je te connais. A ton noble cœur le devoir le plus cruel pourrait paraître le plus prochain. Je ne cherche pas l'héroïsme, je ne veux qu'agir en homme. Songe à ce que le prince a toujours fait pour moi. Songe aussi comment mon père l'en a payé. Ah! les beaux et libres sentiments de l'hospitalité, la pieuse foi de l'amitié, sont aussi une sainte religion pour le cœur; les frissons de la nature les vengent cruellement du barbare qui les viole par une affreuse audace. Mets tout, oui tout dans la balance, parle et laisse décider ton cœur.

THÉCLA.

Oh! le tien a depuis longtemps décidé : suis ton premier mouvement.

LA COMTESSE.

Malheureuse!

THÉCLA.

Comment le bien pourrait-il être ce que ton cœur généreux n'a pas saisi et trouvé tout d'abord? Va et accomplis ton devoir. Je t'aimerais toujours. Quel qu'eût été ton choix, ta conduite eût toujours été noble et digne de toi.... mais il ne faut pas que le remords trouble la paix de ta belle âme.

MAX.

Il faut donc que je te quitte, que je me sépare de toi!

THÉCLA.

Te rester fidèle à toi-même, c'est l'être à moi. Le destin nous sépare, nos cœurs restent unis. Une haine sanglante divise à tout jamais les maisons de Friedland et de Piccolomini, mais nous n'appartenons pas à nos maisons.... Pars, hâte-toi, hâte-toi de séparer ta bonne cause de notre cause fatale. La malédiction du ciel pèse sur notre tête, elle est vouée à la ruine. Moi aussi, la faute de mon père m'entraînera dans l'abîme. Ne pleure pas sur moi! Mon sort sera bientôt décidé. *(Max, vivement ému, la prend dans ses bras. On entend derrière la scène des cris de « vive Ferdinand! » clameur bruyante, fougueuse, qui s'éteint lentement, et qu'accompagne une musique guerrière. Max et Thécla demeurent immobiles, se tenant embrassés.)*

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, TERZKY.

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*
 Qu'était-ce que cela ? Que signifiaient ces cris ?

TERZKY.

C'est fini et tout est perdu.

LA COMTESSE.

Comment ? Et sa présence n'a rien produit ?

TERZKY.

Rien. Tout a été inutile.

LA DUCHESSE.

Ils criaient : Vivat !

TERZKY.

Pour l'empereur.

LA COMTESSE.

Oh ! oublier à ce point le devoir !

TERZKY.

On ne l'a pas même laissé parler. Quand il voulait prendre la parole, on l'interrompait par une étourdissante fanfare... Le voici.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS; WALLENSTEIN, *accompagné d'ILLO*
et de BUTTLER; puis DES CUIRASSIERS.

WALLENSTEIN, *entrant.*

Terzky !

TERZKY.

Mon prince !

WALLENSTEIN.

Que nos régiments se tiennent prêts à partir aujourd'hui même, car nous quitterons Pilsen avant ce soir. *(Terzky sort.)*
 Buttler....

BUTTLER.

Mon général!

WALLENSTEIN.

Le commandant d'Égra est votre ami et votre compatriote. Écrivez-lui sur-le-champ par un courrier qu'il soit prêt à nous recevoir demain dans la forteresse.... Vous nous suivrez vous-même avec votre régiment.

BUTTLER.

Il sera fait, mon général, comme vous l'ordonnez.

WALLENSTEIN s'avance entre Max et Thécia, qui jusque-là se sont tenus étroitement embrassés.

Séparez-vous!

MAX.

Dieu! (Des Cuirassiers, l'épée nue à la main, entrent dans la salle et s'assemblent dans le fond. En même temps, on entend jouer en bas quelques passages animés de la marche de Pappenheim, comme pour appeler Max.)

WALLENSTEIN, aux Cuirassiers.

Le voici! Il est libre. Je ne le retiens plus. (Il se détourne, placé de telle sorte que Max ne peut ni venir à lui, ni s'approcher de Thécia.)

MAX.

Tu me hais, tu me repousses avec colère. Tu veux que les liens de l'ancienne affection soient brisés et non qu'ils se délient doucement; cette douloureuse rupture, tu veux me la rendre plus douloureuse encore. Tu le sais, je n'ai pas encore appris à vivre sans toi.... Sortant d'ici, je vais dans un désert, et tout ce qui m'est cher, tout, reste en ce lieu derrière moi.... Oh! ne détourne pas de moi tes regards! Montre-moi encore une fois ce visage cher à jamais et vénéré. Ne me repousse pas.... (Il veut lui prendre la main; Wallenstein la retire. Il se tourne vers la Comtesse.) N'y a-t-il pas ici d'autre regard où je lise de la pitié?... Tante Terzky.... (Elle se détourne de lui. Il s'adresse à la Duchesse.) Respectable mère....

LA DUCHESSE.

Allez, comte, où le devoir vous appelle.... Vous pourrez ainsi devenir pour nous un jour un ami fidèle, un bon ange, auprès du trône de l'empereur.

MAX.

Vous me donnez de l'espoir, vous ne voulez pas que je désespère entièrement. Oh! ne me trompez point par une vaine illusion! Mon malheur est certain, et Dieu soit loué, qui m'inspire un moyen de le terminer! (*La musique se fait entendre de nouveau. La salle se remplit de plus en plus d'hommes armés. Il voit que Butler est là.*) Vous ici, colonel Butler, vous aussi?... Et vous ne voulez pas me suivre?... Bien! Demeurez plus fidèle à votre nouveau maître qu'à l'ancien. Venez! Promettez-moi, en me donnant votre main, que vous protégerez sa vie, que vous la préserverez de toute atteinte. (*Butler lui refuse sa main.*) La sentence de l'empereur est suspendue sur lui et livre sa tête auguste au premier assassin qui voudra gagner le prix du sang. C'est maintenant qu'il aurait besoin de la pieuse vigilance d'un ami, de l'œil fidèle de l'affection.... et ceux qu'en m'éloignant je vois autour de lui.... (*Il jette des regards incertains sur Illo et Butler.*)

ILLO.

Cherchez les traîtres dans le camp de votre père, dans celui de Gallas. Ici, il n'y en a plus qu'un. Allez et délivrez-nous de son odieux aspect. Allez! (*Max essaye encore une fois de s'approcher de Thècla. Wallenstein l'en empêche. Il s'arrête indécis, en proie à la douleur. Cependant la salle se remplit de plus en plus, et les trompettes retentissent toujours plus pressantes et à des intervalles de plus en plus rapprochés.*)

MAX.

Sonnez! sonnez!... Oh! si c'étaient les clairons suédois, si d'ici je marchais tout droit au champ de la mort, et si toutes ces épées nues qu'il me faut voir en ce lieu me perçaient le sein! Que voulez-vous? Venez-vous pour m'arracher d'ici?... Oh! ne me poussez pas au désespoir; ne le faites pas, vous pourriez vous en repentir! (*La salle est entièrement remplie de soldats armés.*) Encore!... ces poids qui me tirent fatalement s'entassent, s'appesantissent, et leur masse m'entraîne.... Songez à ce que vous faites. Il n'est pas sage de prendre pour chef un désespéré. Vous m'arrachez à mon bonheur, eh bien, soit! je dévoue vos âmes à la déesse de la vengeance! Votre choix sera votre perte: qui vient avec moi soit prêt à mourir! (*Pendant qu'il se tourne vers*

le fond de la scène, il se fait un mouvement soudain parmi les Cuirassiers; ils l'entourent et l'escortent dans un fougueux tumulte. Wallenstein demeure immobile, Thécia se jette dans les bras de sa mère. Le vilcau tombe.)



ACTE QUATRIÈME.

Dans la maison du Bourgmestre à Egra.

SCÈNE I.

BUTLER, *qui arrive à l'instant.*

Il est dedans. C'est sa destinée qui l'a conduit. La herse est tombée derrière lui, et comme le pont qui l'a porté a abaissé sa voie mobile, puis s'est relevé flottant, tout chemin de salut lui est fermé. Jusqu'ici, Friedland, et pas plus loin ! dit la déesse du destin. C'est de la terre de Bohême que s'est élevé ton merveilleux météore, traçant au loin dans le ciel une traînée lumineuse, et c'est sur la frontière de Bohême qu'il doit tomber et s'éteindre.... Tu as abjuré tes anciens drapeaux, et tu comptes, aveugle, sur ton ancien bonheur. Pour porter la guerre sur les terres de l'empereur, pour renverser les foyers sacrés des dieux lares, tu armes ta main criminelle. Prends garde ! c'est le malin démon de la vengeance qui te pousse.... prends garde que la vengeance ne te perde !

SCÈNE II.

BUTLER et GORDON.

GORDON.

Est-ce vous ?... Oh ! combien il me tarde de vous entendre ! Le duc un traître ! O mon Dieu ! et fugitif ! Et sa tête auguste proscrite ! Je vous en prie, général, dites-moi en détail comment tout cela est arrivé à Pilsen.

BUTTLER.

Vous avez reçu la lettre que je vous ai envoyée d'avance par un courrier ?

GORDON.

Et j'ai fidèlement exécuté ce que vous m'ordonniez ; je lui ai ouvert sans hésiter la forteresse, car une lettre de l'empereur me prescrit de me conformer aveuglément à vos ordres. Cependant, pardonnez ! Quand j'ai vu le duc en personne, j'ai recommencé à douter ; car, en vérité, ce n'est pas comme un proscrit que le duc de Friedland est entré dans cette ville. Sur son front brillait, comme autrefois, la majesté du commandement, qui exige l'obéissance, et, avec le même calme qu'aux jours où tout est en bon ordre, il m'a demandé compte de mon emploi. L'adversité, le sentiment de la faute rendent affable, et l'orgueil abattu se courbe d'ordinaire, humble et caressant, devant le faible. Mais le duc m'a pesé avec réserve et dignité chaque parole de satisfaction, comme le maître loue le serviteur qui a fait son devoir

BUTTLER.

Tout s'est passé exactement comme je vous l'ai mandé. Le prince a vendu l'armée à l'ennemi, il a voulu lui ouvrir Prague et Égra. A cette nouvelle, tous les régiments l'ont quitté, excepté cinq, ceux de Terzky, qui l'ont suivi jusqu'ici. Sa tête est proscrite, et il est enjoint à tout fidèle serviteur de le livrer mort ou vif.

GORDON.

Traître à l'empereur.... un tel personnage ! un homme d'un tel mérite ! Oh ! qu'est-ce que la grandeur humaine ? Je me le disais souvent : cela ne peut finir heureusement. Sa grandeur, sa puissance, cette autorité flottante aux limites obscures, lui sont devenues un piège ; car l'homme empiète autour de lui, on ne peut l'abandonner à sa propre modération. Rien ne peut le maintenir dans les bornes, que la loi positive et l'ornière profonde des coutumes. Mais la puissance guerrière aux mains de cet homme n'était pas chose naturelle ni ordinaire ; elle le plaçait au niveau de l'empereur même : son orgueilleux génie désapprît la soumission. Quel dommage ! un tel homme ! car où il est tombé, nul ne saurait, je crois, rester ferme.

BUTTLER.

Épargnez vos plaintes jusqu'à ce qu'il ait besoin de pitié, car aujourd'hui sa puissance est encore redoutable. Les Suédois marchent sur Égra, et bientôt, si nous n'y mettons obstacle par une prompte résolution, la jonction s'opérera. Cela ne doit ni ne peut être. Il faut que le prince ne sorte plus en liberté de cette place, car j'ai engagé mon honneur et ma vie à le faire ici prisonnier, et c'est sur votre assistance que je compte.

GORDON.

Oh ! plutôt à Dieu que je n'eusse jamais vu ce jour ! C'est de sa main que je tiens cet emploi. Il m'a lui-même confié ce château que je dois changer en sa prison. Nous autres subalternes, nous n'avons pas de volonté ; seul, l'homme libre, l'homme puissant, obéit aux nobles sentiments de l'humanité ; mais nous ne sommes, nous, que les sergents de la loi, de la loi rigoureuse. L'obéissance, voilà la vertu où l'inférieur doit aspirer.

BUTTLER.

Ne vous affligez pas du peu d'étendue de votre pouvoir. Où il y a beaucoup de liberté, il y a beaucoup d'erreurs ; mais on marche à pas sûrs dans l'étroit sentier du devoir.

GORDON.

Ainsi tout l'a abandonné, dites-vous ? Il a fondé le bonheur de plusieurs milliers d'hommes, car son âme était royale et sa main toujours pleine, toujours ouverte pour donner.... (*Jetant de côté un regard sur Butler.*) Il en a tiré plus d'un de la poussière, pour l'élever à un haut degré d'honneur, de dignité, et par là il ne s'est pas acquis un ami, pas un seul, qui lui demeure constant dans l'adversité.

BUTTLER.

Il en a un ici qu'il eût à peine espéré.

GORDON.

Je n'ai reçu de lui aucune faveur. Je doute presque qu'il se soit jamais souvenu dans sa grandeur d'un ami de sa jeunesse.... car le service m'a retenu loin de lui ; il m'a perdu de vue dans les murs de cette forteresse, où ses grâces ne venaient point m'atteindre, et où j'ai gardé en silence mon cœur indépendant. Car lorsqu'il m'a placé dans ce château, il prenait encore son

devoir au sérieux, et je ne trompe pas sa confiance si je garde fidèlement ce qui fut remis à ma foi.

BUTLER.

Dites si vous voulez exécuter contre lui l'arrêt de proscription, me prêter votre aide pour m'assurer de lui.

GORDON, avec un profond chagrin, après un moment de silence et de réflexion.

S'il en est ainsi.... si les choses sont comme vous dites.... s'il a trahi l'empereur, son maître, vendu l'armée, s'il a voulu ouvrir à l'ennemi de l'empire les forteresses du pays.... oui, alors il n'y a plus de salut pour lui.... Cependant il est dur qu'il faille, entre tous, que ce soit précisément moi que le sort choisisse pour l'instrument de sa ruine; car nous avons été ensemble pages à la cour, à Burgau, mais j'étais le plus âgé.

BUTLER.

Je le sais.

GORDON.

Il y a bien trente ans de cela. Dès lors un hardi courage s'agitait dans le jeune homme de vingt ans. Son esprit était plus sérieux que son âge, et virilement ne se dirigeait que sur de grandes choses. Il marchait au milieu de nous, enfermé dans sa pensée silencieuse, et n'ayant d'autre société que lui-même. Les joies de l'adolescence, joies puérides, n'avaient nul attrait pour lui; mais souvent il avait de soudains et merveilleux accès, et de son sein mystérieux s'échappait, plein de sens, éclatant, un rayon d'intelligence, et nous nous regardions étonnés, sans bien savoir si c'était la démence, si c'était un dieu qui avait parlé par sa bouche.

BUTLER.

C'est là qu'il tomba de la hauteur de deux étages, s'étant endormi sous l'arceau d'une fenêtre, et qu'il se releva sans s'être fait aucun mal. Depuis ce jour, dit-on, on remarqua en lui des symptômes de démence.

GORDON.

Il devint plus pensif, cela est vrai; il se fit catholique. Le miracle qui l'avait sauvé le convertit merveilleusement. De ce moment il se regarda comme un être favorisé, affranchi, et, avec la hardiesse d'un homme qui ne peut broncher, il courut en

avant sur la corde vacillante de la vie. Ensuite le destin nous mena, par des routes diverses, loin, bien loin l'un de l'autre. Il parcourut d'un pas rapide la route audacieuse de la grandeur; j'éprouvais le vertige à le voir marcher : il devint comte et prince et duc et dictateur, et maintenant tout est pour lui trop petit; il étend les mains vers la couronne royale, et se précipite dans une ruine immense.

BUTLER.

Brisons là. Il vient.

SCÈNE III.

WALLENSTEIN, s'entretenant avec le BOURGMESTRE D'ÉGRA;
LES PRÉCÉDENTS.

WALLENSTEIN.

Vous étiez autrefois ville libre? Je vois que vous portez dans vos armes une moitié d'aigle. Pourquoi une moitié seulement?

LE BOURGMESTRE.

Nous étions ville libre d'empire; mais depuis deux cents ans la ville est engagée à la couronne de Bohême. De là vient que nous n'avons plus qu'une moitié d'aigle, la partie inférieure est frettée, jusqu'à ce que l'empire peut-être nous rachète.

WALLENSTEIN.

Vous méritiez la liberté. Tenez-vous seulement bien. Ne prêtez pas l'oreille aux propos des agitateurs. A combien montent vos impôts?

LE BOURGMESTRE hausse les épaules.

Si haut qu'à peine nous pouvons y atteindre. La garnison vit aussi à nos frais.

WALLENSTEIN.

Je veux que vous soyez soulagés. Dites-moi, il y a encore des protestants dans la ville? (*Le Bourgmestre hésite.*) Oui, oui! je le sais. Il s'en cache encore beaucoup dans ces murs.... Oui, avouez-le franchement.... Vous-même.... n'est-il pas vrai? (*Il le regarde fixement. Le Bourgmestre s'effraye.*) Soyez sans crainte. Je hais les jésuites.... Si cela dépendait de moi, ils seraient depuis longtemps hors des limites de l'empire.... Le Missel ou la

Bible! c'est tout un pour moi.... Je l'ai montré au monde.... A Glogau, j'ai fait moi-même construire une église pour les évangéliques.... Écoutez, bourgmestre.... quel est votre nom ?

LE BOURGMESTRE.

Pachhælbel, mon auguste prince.

WALLENSTEIN.

Écoutez.... mais ne dites à personne ce que je vous découvre ici en confidence. (*Lui plaçant la main sur l'épaule, avec une certaine solennité:*) L'accomplissement des temps est venu, bourgmestre. Les grands tombent et les humbles s'élèvent.... mais gardez cela pour vous. La double souveraineté espagnole penche vers sa fin, un nouvel ordre de choses s'introduit.... N'avez-vous pas vu récemment au ciel les trois lunes ?

LE BOURGMESTRE.

Avec terreur.

WALLENSTEIN.

Dont deux se transformèrent et prirent la figure de poignards sanglants. Une seule, celle du milieu, demeura dans son éclat.

LE BOURGMESTRE.

Nous appliquions ce présage aux Turcs.

WALLENSTEIN.

Aux Turcs ? Quoi ? Deux empires périront d'une fin sanglante, à l'est et à l'ouest, vous dis-je, et la foi luthérienne restera seule. (*Il remarque les deux autres.*) Eh mais, ce soir, comme nous venions ici, nous avons entendu sur notre route, à gauche, une forte fusillade. L'a-t-on également entendue ici, dans la forteresse ?

GORDON.

Nous l'avons bien entendue, mon général. Le vent nous apportait le bruit directement du sud.

BUTTLER.

Il semblait venir de Neustadt ou de Weiden.

WALLENSTEIN.

C'est le chemin par où les Suédois approchent. Quelle est la force de la garnison ?

GORDON.

Cent quatre-vingts hommes propres au service ; le reste, ce sont des invalides.

WALLENSTEIN.

Et combien y en a-t-il à Joachimsthal ?

GORDON.

J'y ai envoyé deux cents arquebusiers, pour fortifier le poste contre les Suédois.

WALLENSTEIN.

Je loue votre prévoyance. On travaille aussi aux fortifications. Je l'ai vu de ma voiture en entrant ici.

GORDON.

Comme le Rhingrave nous serre maintenant de si près, j'ai fait à la hâte élever encore deux bastions.

WALLENSTEIN.

Vous êtes exact et fidèle dans le service de votre empereur. Je suis content de vous, lieutenant-colonel. (*A Butler.*) Vous ferez évacuer le poste de Joachimsthal, ainsi que tous ceux qu'on a opposés à l'ennemi. (*A Gordon.*) Je laisse entre vos mains fidèles, commandant, ma femme, mon enfant et ma sœur, car je ne séjournerai pas ici. J'attends seulement des lettres, pour quitter au plus tôt la forteresse, avec tous les régiments.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, TERZKY.

TERZKY.

Message bienvenu! Joyeuses nouvelles!

WALLENSTEIN.

Qu'apportes-tu?

TERZKY.

Un combat a eu lieu près de Neustadt, et les Suédois sont demeurés vainqueurs.

WALLENSTEIN.

Que dis-tu? D'où te vient cette nouvelle?

TERZKY.

Un paysan l'a apportée de Tirschenreut. Le combat a commencé, dit-il, après le coucher du soleil. Une troupe d'Impériaux, venant de Tachau, aurait fait irruption dans le camp suédois; le feu aurait duré deux heures, et mille Impériaux se-

raient restés sur la place avec leur colonel. Il ne savait rien de plus.

WALLENSTEIN.

Comment une troupe d'Impériaux viendrait-elle à Neustadt ? Altringer.... il faudrait qu'il eût des ailes.... était encore hier à quatorze milles de là. Les troupes de Gallas se rassemblent à Frauenberg, et elles ne sont pas encore réunies. Suys se serait-il par hasard risqué jusque-là ? Cela ne peut être. *(Illo parait.)*

TERZKY.

Nous le saurons bientôt, car voici venir en toute hâte Illo tout joyeux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ILLO.

ILLO.

Un cavalier est là et veut te parler.

TERZKY.

La nouvelle de la victoire s'est-elle confirmée ? Parle.

WALLENSTEIN.

Qu'apporte-t-il ? D'où vient-il ?

ILLO.

De la part du Rhingrave et je veux t'apprendre d'avance le sujet de son message. Les Suédois ne sont qu'à cinq milles d'ici. Près de Neustadt, Piccolomini s'est jeté sur eux avec la cavalerie; il y a eu un terrible massacre. Pourtant, à la fin, le nombre l'a emporté. Tous les Pappenheim et avec eux Max, qui les commandait.... seraient restés sur le champ de bataille.

WALLENSTEIN.

Où est le messager ? Menez-moi vers lui. *(Il veut sortir. Au même instant, Mlle Neubrunn se précipite dans la chambre. Plusieurs domestiques la suivent et courent par la salle.)*

NEUBRUNN.

Au secours ! au secours !

ILLO et TERZKY.

Qu'y a-t-il ?

NEUBRUNN.

Mademoiselle !

WAILLENSTEIN et TERZKY.

Le sait-elle?

NEUBRUNN.

Elle veut mourir. (Elle sort à la hâte. Wallenstein la suit avec Terzky et Illo.)

SCÈNE VI.

BUTTLER et GORDON.

GORDON, *étonné.*

Expliquez-moi.... Que signifie cette scène?

BUTTLER.

Elle a perdu l'homme qu'elle aimait : c'était Piccolomini, qui vient de périr.

GORDON.

Malheureuse jeune fille!

BUTTLER.

Vous avez entendu ce qu'Illo annonçait, que les Suédois approchent victorieux.

GORDON.

Oui, je l'ai bien entendu.

BUTTLER.

Ils ont douze régiments, et il y en a cinq dans le voisinage pour protéger le duc. Nous n'avons que mon seul régiment, et la garnison n'est pas forte de deux cents hommes.

GORDON.

Cela est vrai.

BUTTLER.

Il n'est pas possible, avec une si petite troupe, de garder un tel prisonnier d'État.

GORDON.

Je le comprends.

BUTTLER.

Leur multitude aurait bientôt désarmé notre petite troupe et le délivrerait.

GORDON.

C'est à craindre.

BUTTLER, *après une pause.*

Écoutez. Je me suis rendu caution du succès. Je réponds de

à tête sur la mienne. Il faut que je tienne parole, quoi qu'il
doive résulter, et s'il ne peut se garder vivant, eh bien!...
mort, nous sommes sûrs de lui.

GORDON.

Vous ai-je compris ? Juste Dieu ! Vous pourriez....

BUTTLER.

Il ne peut pas vivre.

GORDON.

Vous en seriez capable ?

BUTTLER.

Vous ou moi. Il a vu son dernier matin.

GORDON.

Vous voulez l'assassiner ?

BUTTLER.

Telle mon intention.

GORDON.

Lui qui se fie à votre foi !

BUTTLER.

....Tel est son mauvais destin.

GORDON.

La personne sacrée du général !

BUTTLER.

Il l'était.

GORDON.

Oh ! ce qu'il a été, nul crime ne l'efface. Sans jugement ?

BUTTLER.

L'exécution tient lieu de jugement.

GORDON.

Ce serait un meurtre, et non un acte de justice. La justice
doit entendre jusqu'aux plus coupables.

BUTTLER.

Le crime est évident, l'empereur a jugé, et nous ne faisons
qu'accomplir sa volonté.

GORDON.

On ne doit pas précipiter l'exécution d'un arrêt sanglant. Une
parole se rétracte, la mort jamais.

BUTTLER.

Les rois aiment qu'on les serve sans retard.

GORDON.

L'homme au cœur noble ne se presse pas de faire office de bourreau.

BUTTLER.

L'homme courageux ne pâlit pas à la pensée d'une action hardie.

GORDON.

Le courage risque la vie, non la conscience.

BUTTLER.

Quoi ? Doit-il s'échapper libre, pour rallumer la flamme de la guerre inextinguible ?

GORDON.

Faites-le prisonnier ; seulement ne le tuez pas. N'empiétez point, par un sanglant attentat, sur les droits de l'ange de miséricorde.

BUTTLER.

Si l'armée de l'empereur n'avait été battue, je l'aurais volontiers gardé vivant.

GORDON.

Oh ! pourquoi lui ai-je ouvert la forteresse ?

BUTTLER.

Ce n'est pas le lieu, c'est son destin qui le tue.

GORDON.

Je serais tombé en chevalier sur ces remparts, en défendant la citadelle de l'empereur.

BUTTLER.

Et mille hommes de cœur auraient péri.

GORDON.

En faisant leur devoir.... Cela honore et illustre l'homme ; mais la nature a maudit le noir assassinat.

BUTTLER, tirant un écrit.

Voici l'ordre qui nous enjoint de nous emparer de lui. Il s'adresse à vous, comme à moi. Voulez-vous subir les suites, si, par notre faute, il s'échappe et passe à l'ennemi ?

GORDON.

Moi, dans mon impuissance, ô Dieu !

BUTTLER.

Prenez-le sur vous ! Répondez des suites. Qu'il en advienne ce qui pourra ! Je mets tout sur vous.

GORDON.

O Dieu du ciel!

BUTTLER.

Savez-vous quelque autre moyen d'accomplir la volonté de l'empereur? Parlez; car je veux le renverser, non l'anéantir.

GORDON.

O Dieu! je vois aussi clairement que vous ce qui doit fatalement arriver; mais dans ma poitrine le cœur bat de tout autre façon.

BUTTLER¹.

Cet Illo, ce Terzky ne peuvent pas non plus vivre, si le duc tombe.

GORDON.

Oh! ceux-là ne me font point de peine. C'est leur cœur pervers, et non la puissance des astres qui les a poussés. Ce sont eux qui ont semé dans son âme paisible la semence d'une passion fatale, qui, avec une exécrable activité, ont nourri en lui ce fruit de malheur.... Qu'ils n'échappent pas, j'y consens, au funeste salaire de leurs funestes services!

BUTTLER.

Aussi le précéderont-ils immédiatement dans la mort. Tout est déjà concerté. Ce soir, au milieu des joies d'un festin, nous voulions les saisir vivants et les garder dans le château. Ce sera bien plus tôt fait ainsi. Je vais sur-le-champ donner les ordres nécessaires.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ILLO et TERZKY.

TERZKY.

Maintenant, tout changera bientôt. Demain les Suédois font leur entrée, douze mille vaillants soldats. Puis droit à Vienne! Allons, gai, vieux camarade! Ne montrez pas, à cette joyeuse nouvelle, un visage si austère.

1. Dans un manuscrit antérieur à la dernière rédaction, on lit ici deux vers dont voici la traduction : « Le mien est d'une substance plus dure : la nécessité m'a trempé à sa rude école. »

ILLO.

C'est à nous à présent de dicter des lois, et de tirer vengeance des hommes misérables, des infâmes qui nous ont abandonnés. L'un d'eux a déjà expié, Piccolomini. Qu'il en arrive autant à tous ceux qui nous veulent du mal! Quelle rude atteinte pour la tête du vieillard! Il s'est tourmenté toute sa vie pour décorer d'une couronne de prince son antique comté, et voilà qu'il enterre son fils unique.

BUTTLER.

Cet héroïque jeune homme! C'est pourtant dommage. Le duc lui-même en était fort ému, on le voyait bien.

ILLO.

Écoutez, mon vieil ami. Ce qui ne m'a jamais plu dans le général, et c'était tous les jours ma querelle, c'est qu'il a toujours préféré les Welches. Maintenant encore, je le jure sur mon âme, il aimerait mieux nous voir tous dix fois morts, s'il pouvait à ce prix rappeler à la vie son ami.

TERZKY.

Paix, paix! Brisons là! Laisse les morts en repos! Il s'agit aujourd'hui de mettre sous la table les vivants, car votre régiment veut nous traiter. Célébrons un joyeux carnaval, faisons de la nuit le jour, et attendons, le verre en main, l'avant-garde suédoise.

ILLO.

Oui, donnons-nous encore du bon temps aujourd'hui, car de chaudes journées nous attendent. Cette épée ne se reposera pas, je vous jure, qu'elle ne se soit baignée à satiété dans le sang autrichien.

GORDON.

Fi! quel langage! monsieur le feld-maréchal. Pourquoi une telle rage contre votre empereur?

BUTTLER.

N'espérez pas trop de cette première victoire. Songez avec quelle rapidité tourne la roue de la fortune; car l'empereur est toujours encore très-puissant.

ILLO.

L'empereur a des soldats, mais il n'a pas de général; car ce

roi Ferdinand de Hongrie n'entend pas la guerre.... Gallas? Il n'a pas de bonheur, et n'a jamais su que perdre des armées. Et ce serpent d'Octavio, il peut bien blesser à la dérobée, au talon, mais non tenir devant Friedland en bataille rangée.

TERZKY.

Nous ne pouvons échouer, vous n'avez qu'à me croire. La fortune n'abandonnera pas le duc; car enfin c'est connu, l'Autriche ne peut vaincre que sous Friedland.

ILLO.

Le prince aura bien vite réuni une grande armée. Tous vont se presser, affluer vers l'antique gloire de ses drapeaux. Je vois revenir les jours d'autrefois, il va reprendre son ancienne grandeur. Quel mauvais tour alors se seront joué ces fous qui aujourd'hui l'ont abandonné! Car il donnera des terres à ses amis et payera royalement leurs fidèles services. Mais nous, nous serons les premiers dans sa faveur. (*A Gordon.*) Alors il songera aussi à vous, il vous tirera de ce nid, il fera briller dans un plus haut poste votre fidélité.

GORDON.

Je suis satisfait, je ne demande pas à monter. Où la hauteur est grande, la chute est profonde.

ILLO.

Vous n'aurez plus rien à faire ici, car demain les Suédois entrent dans la forteresse. Venez, Terzky. Il se fait temps de souper. Que vous en semble? Faisons illuminer la ville pour rendre honneur aux Suédois, et qui n'illuminera pas est un Espagnol et un traître.

TERZKY.

Laissez cela. Le duc serait mécontent.

ILLO.

Quoi! Nous sommes les maîtres, et personne ne doit se déclarer pour l'empereur là où nous dominons.... Bonne nuit, Gordon! Laissez-moi vous recommander une dernière fois la place. Envoyez des rondes; pour plus de sûreté, on peut encore changer le mot d'ordre. Au coup de dix heures, vous porterez les clefs au duc lui-même; alors vous serez quitte de vos fonctions de gardien, car demain les Suédois entrent dans la forteresse.

TERZKY, *en s'en allant, à Butler.*

Mais vous viendrez aussi au château ?

BUTLER.

En temps opportun. (*Illo et Terzky se retirent.*)

SCÈNE VIII.

BUTLER et GORDON.

GORDON, *les suivant des yeux.*

Les malheureux ! Avec quelle imprévoyance, dans l'aveugle ivresse de leur victoire, ils se précipitent dans le piège meurtrier tendu devant eux !... Je ne puis les plaindre. Cet Illo, cet insolent et audacieux scélérat, qui veut se baigner dans le sang de son empereur !

BUTLER.

Faites ce qu'il vous a ordonné. Envoyez des patrouilles faire la ronde, veillez à la sûreté de la forteresse. Dès qu'ils seront montés, je fermerai à l'instant le château, afin que l'événement ne s'ébruite pas dans la ville.

GORDON, *avec inquiétude.*

Oh ! ne vous hâtez pas ainsi ! D'abord dites-moi....

BUTLER.

Vous l'avez entendu. La prochaine matinée appartient déjà aux Suédois. La nuit seule est à nous. Ils sont prompts, nous le serons davantage.... Adieu.

GORDON.

Ah ! vos regards ne me disent rien de bon. Promettez-moi....

BUTLER.

La lumière du soleil a disparu sous l'horizon ; l'ombre d'un soir fatal tombe des cieux. La présomption leur inspire une entière sécurité. Leur mauvaise étoile les livre sans défense dans nos mains, et au milieu de leur ivresse, de leur joyeuse illusion, le glaive acéré tranchera soudain leur vie. Le prince fut de tout temps un grand calculateur ; il savait tout compter, il savait placer les hommes comme les pièces d'un damier et les pousser à son but. Il ne se faisait point de scrupule de jouer et de risquer l'honneur, la dignité, la bonne renommée d'autrui.

Il a calculé toujours et sans cesse, et pourtant à la fin son calcul se trouvera faux. Il aura fait entrer sa vie dans son compte, et tombera, comme cet autre, dans son cercle ¹.

GORDON.

Oh ! ne songez pas à ses fautes maintenant. Pensez à sa grandeur, à sa douceur, aux qualités aimables de son cœur, à toutes les nobles actions de sa vie, et qu'elles tombent sur le glaive déjà levé, qu'elles l'abaissent comme un ange suppliant qui demande grâce.

BUTLER.

Il est trop tard. Je ne puis ni ne dois éprouver de pitié ; je ne dois avoir que des pensées de sang. (*Prenant la main de Gordon.*) Gordon ! ce n'est pas l'impulsion de ma haine.... je n'aime pas le duc et n'ai pas de raison de l'aimer.... mais pourtant ce n'est pas ma haine qui fait de moi son meurtrier. C'est son mauvais destin. Le malheur me pousse, le fatal concours des choses. L'homme pense agir librement, mais c'est en vain. Il n'est que le jouet de l'aveugle puissance qui change tout à coup en nécessité redoutable ce qui fut l'acte de son choix. Et que lui servirait qu'une voix parlât pour lui dans mon cœur?... Il faut pourtant que je le tue.

GORDON.

Oh ! si votre cœur parle, suivez son impulsion. Le cœur est la voix de Dieu, tous les habiles calculs de la prudence ne sont que l'œuvre de l'homme. Quel heureux effet peut avoir pour vous cette action sanglante ? Oh ! rien de bon ne peut naître du sang. Doit-elle vous servir d'échelon pour monter à la grandeur ? Oh ! ne croyez pas cela.... Parfois le meurtre peut plaire aux rois, jamais le meurtrier.

BUTLER.

Vous ne savez pas. Ne m'interrogez pas. Mais aussi pourquoi faut-il que les Suédois triomphent et qu'ils approchent si rapidement ? Je l'abandonnerais volontiers à la merci de l'empereur. Je ne veux pas son sang. Non, je consentirais qu'il vécût ; mais il faut que je fasse honneur à ma parole, et il faut qu'il meure,

1. Allusion à Archimède, tué au siège de Syracuse, pendant qu'il faisait ses calculs géométriques.

ou bien.... écoutez et sachez-le! je suis déshonoré, si le prince nous échappe....

GORDON.

Oh ! sauver un tel homme....

BUTTLER, *vivement.*

Quoi ?

GORDON.

Vaut bien un sacrifice.... Soyez généreux ! C'est le cœur et non l'opinion qui honore l'homme.

BUTTLER, *avec froideur et orgueil.*

C'est un grand seigneur que le prince.... mais moi, je ne suis qu'un homme de peu, voulez-vous dire. Qu'importe au monde, pensez-vous, que l'homme de naissance obscure s'honore ou s'avilisse, pourvu que le mortel auguste soit sauvé?... Chacun se donne à soi-même sa valeur. Quel prix je veux attacher à ma personne, cela me regarde. Il n'y a pas d'homme assez haut placé dans ce monde pour qu'auprès de lui je me méprise moi-même. C'est sa propre volonté qui rend l'homme grand ou petit, et, parce que je suis fidèle à la mienne, il faut qu'il meure.

GORDON.

Oh ! c'est un rocher que je veux émouvoir. Vous n'avez pas été engendré humainement par des hommes. Je ne puis vous arrêter ; mais qu'un Dieu le sauve de votre main redoutable !
(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Une chambre chez la Duchesse.

THÉCLA, *dans un fauteuil, pâle et les yeux fermés* ; LA DUCHESSE et Mlle DE NEUBRUNN, *occupées autour d'elle* ; WALLENSTEIN et LA COMTESSE, *s'entretenant.*

WALLENSTEIN.

Comment l'a-t-elle donc su si vite ?

LA COMTESSE.

Elle semble avoir pressenti un malheur. Le bruit d'une bataille où le colonel impérial avait succombé l'a effrayée ; je l'ai vu tout d'abord. Elle a volé au-devant du courrier suédois et lui a bientôt arraché par ses questions le malheureux secret. Nous

nous sommes aperçues trop tard de son absence ; nous avons couru après elle, déjà elle était évanouie dans les bras du messager.

WALLENSTEIN.

Il a fallu que ce coup l'atteignît ainsi au dépourvu ! Pauvre enfant !... Comment cela va-t-il ? (*En se tournant vers la Duchesse.*) Reprend-elle ses sens ?

LA DUCHESSE.

Elle ouvre les yeux.

LA COMTESSE.

Elle vit.

THÉCLA, regardant autour d'elle.

Où suis-je ?

WALLENSTEIN s'approche d'elle et la relève en l'entourant de ses bras.

Reviens à toi, Thécla. Sois ma courageuse fille ! Vois ta tendre mère debout près de toi, et les bras de ton père qui te tiennent.

THÉCLA se redresse.

Où est-il ? N'est-il plus ici ?

LA DUCHESSE.

Qui, ma fille ?

THÉCLA.

Celui qui a prononcé cette parole de malheur....

LA DUCHESSE.

Oh ! n'y pense pas, mon enfant. Détourne tes pensées de cette image.

WALLENSTEIN.

Laissez parler sa douleur ! Laissez-la se plaindre ! Mêlez vos larmes aux siennes ; car elle a éprouvé une grande douleur ; mais elle la supportera, car ma Thécla a le cœur invincible de son père.

THÉCLA.

Je ne suis point malade. J'ai la force de me tenir debout. Pourquoi ma mère pleure-t-elle ? L'ai-je effrayée ? C'est passé. J'ai repris mes sens. (*Elle s'est levée et cherche des yeux dans la chambre.*) Où est-il ? Qu'on ne me le cache pas. J'ai assez de force, je veux l'entendre.

LA DUCHESSE.

Non, Thécla ! Ce messager de malheur ne doit jamais reparaitre devant tes yeux.

THÉCLA.

Mon père....

WALLENSTEIN.

Chère enfant!

THÉCLA.

Je ne suis pas faible. Je ne tarderai pas à me remettre encore mieux. Accordez-moi une prière.

WALLENSTEIN.

Parle!

THÉCLA.

Permettez qu'on appelle cet étranger, que je l'entende et le questionne seule.

LA DUCHESSE.

Jamais!

LA COMTESSE.

Non, ce ne serait point sage. N'y consens pas.

WALLENSTEIN.

Pourquoi veux-tu lui parler, ma fille?

THÉCLA.

Je serai plus calme quand je saurai tout. Je ne veux pas qu'on me trompe. Ma mère ne veut que me ménager. Je ne veux pas être ménagée. Le plus affreux est déjà dit, je ne puis plus rien entendre de plus affreux.

LA COMTESSE et LA DUCHESSE, à Wallenstein.

Ne le fais pas.

THÉCLA.

J'ai été surprise par mon effroi. Mon cœur m'a trahie devant l'étranger, il a été témoin de ma faiblesse, oui, je suis tombée dans ses bras.... Cela me fait honte, il faut que je me relève dans son estime, et il faut absolument que je lui parle, pour que l'étranger n'ait pas de moi une fausse idée.

WALLENSTEIN.

Je trouve qu'elle a raison.... et je suis porté à lui accorder sa prière.... Appelez-le. (*Mlle de Neubrunn sort.*)

LA DUCHESSE.

Mais moi, ta mère, je veux être là.

THÉCLA.

Mon plus grand désir serait de lui parler seule. Je me conduirai ensuite avec d'autant plus de fermeté.

WALLENSTEIN, à la Duchesse.

Souffre qu'il en soit ainsi. Laisse-la achever l'entretien seule avec lui. Il y a des douleurs où l'homme ne trouve d'aide qu'en lui-même, où un cœur fort ne veut compter que sur sa force. C'est dans son propre sein, et non dans l'âme d'autrui, qu'elle doit puiser de la force pour supporter ce coup. Elle est ma courageuse fille, et je veux la voir traiter non en femme, mais en héroïne. (*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE le retient.

Où vas-tu ? J'ai entendu dire à Terzky que tu songeais à partir d'ici demain au matin, et à nous laisser en ce lieu.

WALLENSTEIN.

Oui, vous resterez confiées à la garde de braves gens.

LA COMTESSE.

Oh! emmène-nous avec toi, mon frère! Ne nous laisse pas dans cette sombre solitude attendre l'issue, en proie à mille angoisses. Le malheur présent se supporte aisément, mais le doute et les tortures de l'attente grossissent affreusement celui qui est encore à grande distance.

WALLENSTEIN.

Qui parle de malheur? Corrige ton langage. J'ai de tout autres espérances.

LA COMTESSE.

Eh bien! emmène-nous avec toi. Oh! ne nous laisse pas en arrière dans ce lieu de sinistre présage, car mon cœur est oppressé dans ces murs; j'y sens comme des exhalaisons d'une crypte sépulcrale. Je ne puis dire combien ce lieu me répugne. Oh! emmène-nous! Viens, ma sœur; prie-le aussi de nous prendre avec lui. Aide-moi, ma chère nièce.

WALLENSTEIN.

J'effacerai ce que ce lieu a de funeste; je veux qu'on dise qu'il a renfermé ce que j'ai de plus cher.

NEUBRUNN revient.

Le Suédois!

WALLENSTEIN.

Laissez-la seule avec lui. (Il sort.)

LA DUCHESSE, à Thécia.

Vois comme tu as pâli ! Mon enfant, il est impossible que tu lui parles. Suis ta mère.

THÉCLA.

Eh bien ! que Neubrunn ne s'éloigne pas. *(La Duchesse et la Comtesse sortent.)*

SCÈNE X.

THÉCLA, LE CAPITAINE SUÉDOIS, Mlle DE NEUBRUNN.

LE CAPITAINE *s'approche respectueusement.*

Princesse.... je dois vous demander pardon, ma parole soudaine et irréfléchie.... Comment pouvais-je....

THÉCLA, *avec dignité.*

Vous m'avez vue dans mon affliction. Un malheureux hasard vous a fait tout à coup, vous, étranger, mon confident.

LE CAPITAINE.

Je crains que mon aspect ne vous soit odieux, car ma bouche a prononcé une triste parole.

THÉCLA.

La faute est à moi. C'est moi-même qui vous l'ai arrachée, vous n'avez été que la voix de mon destin. Mon effroi a interrompu le récit commencé. Je vous prie de l'achever.

LE CAPITAINE, *avec hésitation.*

Princesse, cela renouvellera votre douleur.

THÉCLA.

J'y suis préparée.... Je veux être calme. Comment a commencé le combat ? Achevez.

LE CAPITAINE.

Nous nous tenions, sans nous attendre à nulle attaque, près de Neustadt, faiblement retranchés dans notre camp, quand, vers le soir, un nuage de poussière s'éleva du côté de la forêt, et que notre avant-garde fuyant se précipita dans le camp et cria : « Voici l'ennemi ! » A peine avions-nous eu le temps de nous jeter à la hâte sur nos chevaux, que déjà les Pappenheim, accourant à bride abattue forçaient nos premières défenses. Le fossé qui

s'étendait autour du camp fut de même bientôt franchi par ces escadrons fougueux ; mais leur courage téméraire les avait lancés en avant du reste des assaillants ; l'infanterie était encore bien loin derrière eux ; les Pappenheim seuls avaient audacieusement suivi leur chef audacieux.... (Thécla fait un mouvement. Le Capitaine s'arrête un instant, jusqu'à ce qu'elle lui fasse signe de continuer.) Alors, de front et par les flancs, nous les attaquons avec toute la cavalerie et nous les repoussons jusqu'au fossé, où l'infanterie, promptement formée en bataille, leur oppose un inflexible râteau de piques. Ils ne pouvaient ni avancer ni reculer, serrés dans un étroit et terrible défilé. Le rhingrave alors cria à leur chef de se rendre honorablement, de bonne guerre. Mais le colonel Piccolomini.... (Thécla, prise comme d'un vertige, se tient à un siège.) On le reconnaissait à son panache et à sa longue chevelure, elle s'était détachée dans sa course rapide.... il montre le fossé et lance par-dessus, le premier de tous, son noble coursier ; le régiment se précipite après lui.... mais.... déjà c'en était fait ! Son cheval, percé d'une pique, se cabre furieux, lance au loin son cavalier, et, emportés d'un bond fougueux, n'obéissant plus au frein, tous les autres chevaux passent sur lui. (Thécla, qui a accompagné la fin de ce discours de toutes les marques d'une anxiété croissante, est saisie d'un tremblement violent. Elle va tomber. Mlle de Neubrunn accourt auprès d'elle et la reçoit dans ses bras.)

NEUBRUNN.

Ma chère mattresse!...

LE CAPITAINE, ému.

Je m'éloigne.

THÉCLA.

C'est passé.... Achevez votre récit.

LE CAPITAINE.

Les troupes, quand elles virent tomber leur chef, furent saisies de la rage du désespoir. Aucun ne songe plus à son propre salut ; ils combattent, semblables à des tigres furieux. Leur résistance opiniâtre excite les nôtres, et le combat ne prend fin que lorsque le dernier d'entre eux a succombé.

THÉCLA, d'une voix tremblante.

Et où.... où est?... Vous ne m'avez pas tout dit.

LE CAPITAINE, *après une pause.*

Nous l'avons enseveli ce matin. Douze jeunes gens des plus nobles familles le portaient. Toute l'armée accompagnait le brancard funèbre. Un laurier parait son cercueil; le rhingrave y plaça lui-même son épée victorieuse. Les larmes n'ont pas manqué non plus à son sort, car il y en a beaucoup parmi nous qui ont éprouvé sa magnanimité, la bienveillance de son caractère, et sa destinée nous a tous émus. Le rhingrave aurait bien voulu le sauver; mais lui-même a rendu cette intention vaine : on dit qu'il voulait mourir.

NEUBRUNN, *émue, à Thécla, qui s'est caché le visage.*

Ma chère maîtresse.... ma maîtresse, levez les yeux! Oh! pourquoi faut-il que vous ayez persisté à vouloir cet entretien!

THÉCLA.

....Où est son tombeau?

LE CAPITAINE.

On l'a déposé dans l'église d'un couvent à Neustadt, en attendant qu'on ait reçu des nouvelles de son père.

THÉCLA.

Comment se nomme ce couvent?

LE CAPITAINE.

L'abbaye de Sainte-Catherine.

THÉCLA.

Est-il loin d'ici?

LE CAPITAINE.

On compte sept milles.

THÉCLA.

Quelle est la route?

LE CAPITAINE.

On passe par Tirschenreut et Falkenberg, à travers nos avant-postes.

THÉCLA.

Qui les commande?

LE CAPITAINE.

Le colonel Seckendorf.

THÉCLA *s'approche de la table et tire une bague d'un érin.*

Vous m'avez vue dans mon affliction, et vous m'avez montré un cœur humain.... Acceptez (lui donnant la bague) un souvenir de cette heure.... Allez....

LE CAPITAINE, interdit.

Princesse.... (Thécla lui fait signe en silence de se retirer, et le quitte. Le Capitaine hésite et veut parler. Mlle de Neubrunn réitère le signe. Il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

THÉCLA, Mlle DE NEUBRUNN.

THÉCLA se jette au cou de Mlle de Neubrunn.

Maintenant, bonne Neubrunn, prouve-moi l'affection que tu m'as toujours promise! Montre-toi ma fidèle amie, ma compagne.... Il faut que nous partions cette nuit même.

NEUBRUNN.

Partir? et où?

THÉCLA.

Où? Il n'y a qu'un lieu dans ce monde. Où il est enseveli, vers son cercueil.

NEUBRUNN.

Que pouvez-vous y vouloir faire, ma chère maîtresse?

THÉCLA.

Que faire en ce lieu, malheureuse? Tu ne le demanderais pas, si tu avais jamais aimé. C'est là, là que se trouve tout ce qui reste encore de lui. Ce seul endroit est pour moi toute la terre.... Oh! ne me retiens pas! Viens et fais nos apprêts. Songeons aux moyens de fuir.

NEUBRUNN.

Mais avez-vous songé à la colère de votre père?

THÉCLA.

Je ne crains plus la colère d'aucun homme.

NEUBRUNN.

Aux sarcasmes du monde? à la langue cruelle de la médian-
sance?

THÉCLA.

Je vais chercher celui qui n'est plus.... Est-ce donc dans ses bras que je cours?... O mon Dieu! c'est seulement dans la tombe du bien-aimé que je veux descendre.

NEUBRUNN.

Et nous seules, deux faibles femmes, sans défense?

THÉCLA.

Nous nous armerons, mon bras te protégera.

NEUBRUNN.

Dans les ténèbres de la nuit ?

THÉCLA.

La nuit nous cachera.

NEUBRUNN.

Par cette rude nuit d'orage ?

THÉCLA.

Sa couche était-elle douce sous les pieds de ses chevaux ?

NEUBRUNN.

O Dieu !... puis tous ces postes ennemis ! On ne nous laissera point passer.

THÉCLA.

Ce sont des hommes. Le malheur passe librement par toute la terre.

NEUBRUNN.

Le long voyage....

THÉCLA.

Le pèlerin compte-t-il les lieues, quand il se dirige vers le lointain sanctuaire et la sainte image ?

NEUBRUNN.

Et le moyen de sortir de cette ville ?

THÉCLA.

L'or nous ouvrira les portes. Va seulement, va !

NEUBRUNN.

Si l'on nous reconnaît ?

THÉCLA.

Dans une fugitive désespérée, personne ne cherchera la fille de Friedland.

NEUBRUNN.

Où trouverons-nous des chevaux pour notre fuite ?

THÉCLA.

Mon écuyer nous les procurera. Va et appelle-le.

NEUBRUNN.

Osera-t-il nous les donner, à l'insu de son maître ?

THÉCLA.

Il le fera. Oh ! va seulement, n'hésite pas.

NEUBRUNN.

Ah ! et que deviendra votre mère quand vous aurez disparu ?

THÉCLA, réfléchissant et regardant avec douleur devant elle.

Oh ! ma mère !

NEUBRUNN.

Elle souffre déjà tant, cette bonne mère ! faut-il que ce dernier coup la frappe encore ?

THÉCLA.

Je ne puis le lui épargner.... Va seulement, va.

NEUBRUNN.

De grâce, réfléchissez bien à ce que vous faites.

THÉCLA.

Les réflexions à faire sont déjà faites.

NEUBRUNN.

Et quand nous serons là, qu'advientra-t-il de vous ?

THÉCLA.

Là un Dieu l'inspirera à mon âme.

NEUBRUNN.

Maintenant, votre cœur est plein d'agitation, chère maîtresse ; ce n'est pas là le chemin qui conduit au repos.

THÉCLA.

Au profond repos, à celui qu'il a trouvé, lui aussi.... Oh ! hâte-toi, va. N'ajoute plus d'autres paroles. Une force que je ne sais comment nommer m'entraîne irrésistiblement vers sa tombe. Là je serai soulagée, à l'instant même. Le lien de l'affliction qui étouffe le cœur se déliera.... mes larmes couleront. Oh ! va, nous pourrions depuis longtemps être en route. Je ne trouverai point de repos que je ne me sois échappée de ces murs.... ils s'écroulent sur moi.... Une sombre puissance me presse et me pousse hors d'ici.... Ah ! quelle est cette impression ! Tous les espaces de cette maison se remplissent de fantômes pâles et creux.... Je n'ai plus de place.... Il en vient sans cesse de nouveaux. Leur foule affreuse me chasse de ces murs, moi vivante.

NEUBRUNN.

Vous me jetez dans l'angoisse et l'épouvante, mademoiselle, si bien que moi-même je n'ose plus demeurer. Je sors et vais sur-le-champ appeler Rosenberg. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE XII.

THÉCLA.

C'est son esprit qui m'appelle; c'est la troupe des fidèles qui se sont sacrifiés à lui pour le venger; ils m'accusent d'un indigne retard. Ils n'ont pas voulu abandonner, même dans la mort, celui qui fut leur chef dans la vie.... Voilà ce qu'ont fait ces rudes cœurs, et moi je vivrais!... Non! C'est pour moi aussi qu'on a tressé cette couronne de laurier qui pare ton cercueil. Qu'est-ce que la vie sans l'éclat de l'amour? Je la rejette dès qu'elle a perdu son prix. Oui, quand je t'eus trouvé, toi qui m'aimais, alors la vie m'était quelque chose. Un jour nouveau, resplendissant, était là devant moi. J'ai rêvé deux heures belles comme les cieux. Tu te tenais au seuil du monde, où j'entrais avec l'hésitation des vierges du cloître; je le vis éclairé de mille soleils. Tu me parus un bon ange, placé là pour m'emporter rapidement des jours fabuleux de l'enfance au sommet de la vie. Ma première sensation fut le bonheur céleste; c'est sur ton cœur que tomba mon premier regard. *(A ce moment, elle tombe dans une profonde rêverie, puis soudain elle éclate avec des marques d'horreur.)* Mais alors vient la destinée.... Rude et froide, elle saisit cette gracieuse apparition, mon noble ami, et le jette sous le coup de pied de ses chevaux.... Tel est le lot, sur cette terre, de tout ce qui est beau!

SCÈNE XIII.

THÉCLA; Mlle DE NEUBRUNN avec L'ÉCUYER.

NEUBRUNN.

Le voici, mademoiselle; il consent à le faire.

THÉCLA.

Veux-tu nous procurer des chevaux, Rosenberg?

L'ÉCUYER.

Je vous en procurerai.

THÉCLA.

Veux-tu nous accompagner?

L'ÉCUYER.

Mademoiselle, jusqu'au bout du monde.

THÉCLA.

Mais tu ne pourras plus revenir auprès du duc.

L'ÉCUYER.

Je resterai auprès de vous.

THÉCLA.

Je te récompenserai et te recommanderai à un autre maître.
Peux-tu nous conduire, sans être découverts, hors de la forteresse?

L'ÉCUYER.

Je le puis.

THÉCLA.

Quand pourrai-je partir?

L'ÉCUYER.

Dans l'heure présente.... Où allons-nous?

THÉCLA.

A.... Dis-le-lui, Neubrunn.

NEUBRUNN.

A Neustadt.

L'ÉCUYER.

Bien, je vais faire les préparatifs. *(Il sort.)*

NEUBRUNN.

Ah! voici votre mère, mademoiselle!

THÉCLA.

Dieu!

SCÈNE XIV.

THÉCLA, Mlle DE NEUBRUNN, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Il est parti, je te trouve plus calme.

THÉCLA.

Je le suis, ma mère.... Souffrez maintenant que sans tarder
j'aie dormi et que Neubrunn soit près de moi. J'ai besoin de
repos.

LA DUCHESSE.

Oui, repose-toi, Thécla. Je m'en vais consolée, puisque je peux rassurer ton père.

THÉCLA.

Bonne nuit donc, ma chère mère! *(Elle se jette à son cou et l'embrasse avec une vive émotion.)*

LA DUCHESSE.

Tu n'es pas encore parfaitement calme, mon enfant; car tu trembles violemment et ton cœur bat contre le mien, si fort qu'on l'entend.

THÉCLA.

Le sommeil l'apaisera.... Bonne nuit, ma mère bien-aimée! *(Pendant qu'elle se dégage des bras de sa mère, le rideau tombe.)*



ACTE CINQUIÈME.

La chambre de Buttler.

SCÈNE I.

BUTTLER, LE MAJOR GÉRALDIN.

BUTTLER.

Vous choisirez douze dragons vigoureux, et vous les armerez de piques, car il ne faut pas qu'il parte un seul coup de feu.... Vous les cacherez tout près de la salle à manger, et quand le dessert sera servi, vous entrerez de force en criant : « Qui est fidèle à l'empereur?... » Je me charge de renverser la table.... Alors vous vous jetterez sur eux deux, et vous les tuerez sur la place. On aura soin de fermer et de garder le château, de façon qu'aucun bruit n'arrive jusqu'au prince. Allez maintenant.... Avez-vous envoyé chercher le capitaine Déveroux et Macdonald ?

GÉRALDIN.

Ils seront ici à l'instant. (*Il sort.*)

BUTTLER.

Il ne faut pas risquer le moindre retard. Les bourgeois se déclarent aussi pour lui, je ne sais quel esprit de vertige s'est emparé de toute la ville. Ils voient dans le duc un prince de paix et le fondateur d'un nouvel âge d'or. Les magistrats ont distribué des armes; déjà une centaine d'hommes sont venus s'offrir à monter la garde auprès de lui. Il s'agit donc d'être prompt, car les ennemis nous menacent au dedans comme au dehors.

SCÈNE II.

BUTTLER, LE CAPITAINE DÉVEROUX et MACDONALD.

MACDONALD.

Nous voici, général.

DÉVEROUX.

Quel est le mot d'ordre?

BUTTLER.

Vive l'empereur!

TOUS DEUX *reculent.*

Comment?

BUTTLER.

Vive la maison d'Autriche!

DÉVEROUX.

N'est-ce pas à Friedland que nous avons juré fidélité?

MACDONALD.

Ne nous a-t-on pas amenés pour le défendre?

BUTTLER.

Nous? Défendre un ennemi de l'empire, un traître?

DÉVEROUX.

Eh! mais c'est pour lui que tu nous a engagés.

MACDONALD.

Et tu l'as suivi jusqu'ici à Égra.

BUTTLER.

Je l'ai fait pour le perdre plus sûrement.

DÉVEROUX.

Ah! vraiment?

MACDONALD.

C'est autre chose.

BUTTLER, à Déveroux.

Misérable! Tu désertes si aisément ton devoir et ton drapeau?

DÉVEROUX.

Au diable! général. Je suivais ton exemple. S'il peut devenir un traître, me disais-je, tu le peux comme lui.

MACDONALD.

Nous ne réfléchissons pas. C'est ton affaire. Tu es le général et tu commandes. Nous te suivons, quand ce serait dans l'enfer.

BUTLER, *radouci.*

Allons, c'est bien! Nous nous connaissons.

MACDONALD.

Oui, je le pense.

DÉVEROUX.

Nous sommes soldats de la Fortune, nous appartenons au plus offrant.

MACDONALD.

Oui, c'est cela.

BUTLER.

Il faut que vous restiez maintenant d'honnêtes soldats.

DÉVEROUX.

C'est ce que nous sommes volontiers.

BUTLER.

Et que vous fassiez fortune.

MACDONALD.

C'est encore mieux.

BUTLER.

Écoutez.

TOUS DEUX.

Nous écoutons.

BUTLER.

C'est la volonté et l'ordre de l'empereur de prendre Friedland mort ou vif.

DÉVEROUX.

Ce sont les termes de la lettre.

MACDONALD.

Oui, mort ou vif.

BUTLER.

Et une magnifique récompense en argent et en terres est réservée à celui qui accomplira l'ordre.

DÉVEROUX.

Cela sonne fort bien. Les paroles qui viennent de là sonnent toujours bien. Oui, oui! nous connaissons cela. Peut-être une de ces chafnes d'or, un cheval déformé, un parchemin ou quelque chose de ce genre.... Le duc paye mieux.

MACDONALD.

Oui, il est splendide.

BUTTLER.

Son temps à lui est fini. Son heureuse étoile est tombée.

MACDONALD.

Cela est-il certain?

BUTTLER.

Je vous le dis.

DÉVEROUX.

Son bonheur est-il passé?

BUTTLER.

Passé à jamais. Il est aussi pauvre que nous.

MACDONALD.

Aussi pauvre que nous?

DÉVEROUX.

Oui, Macdonald; alors, il faut l'abandonner.

BUTTLER.

Vingt mille hommes déjà l'ont abandonné. Il faut, compatriotes, que nous fassions davantage. Bref et bien!... Il nous faut le tuer. *(Tous deux bondissent en arrière.)*

TOUS DEUX.

Le tuer?

BUTTLER.

Le tuer, vous dis-je.... Et c'est pour cela que je vous ai choisis.

TOUS DEUX.

Nous?

BUTTLER.

Vous, capitaine Déveroux, et Macdonald.

DÉVEROUX, *après une pause.*

Choisissez-en un autre.

MACDONALD.

Oui, choisissez-en un autre.

BUTTLER, *à Déveroux.*

Cela te fait-il peur, lâche poltron? Comment? Tu as bien déjà tes trente victimes sur la conscience....

DÉVEROUX.

Porter la main sur le général.... Pense donc....

MACDONALD.

A qui nous avons prêté serment!

BUTTLER.

Le serment est annulé par son parjure.

DÉVEROUX.

Écoute, général! Cela me semble pourtant trop affreux.

MACDONALD.

Oui, c'est vrai. On a aussi une conscience.

DÉVEROUX.

Si seulement ce n'était pas le chef qui si longtemps nous a commandés et nous imposait le respect.

BUTTLER.

Est-ce là ce qui t'arrête?

DÉVEROUX.

Oui, écoute! Qui tu voudras du reste! Mon propre fils, si le service de l'empereur l'exige, je suis prêt à lui plonger mon épée dans les entrailles.... Mais, vois, nous sommes soldats, et assassiner le général, c'est un péché et un crime dont aucun confesseur ne peut vous absoudre.

BUTTLER.

Je suis ton pape et je t'absous. Décidez-vous promptement.

DÉVEROUX *reste pensif.*

Cela ne va pas.

MACDONALD.

Non, cela ne va pas.

BUTTLER.

Eh bien, donc, allez.... et.... envoyez-moi Pestalutz.

DÉVEROUX *hésite, étonné.*

Pestalutz.... Hum!

MACDONALD.

Que lui veux-tu?

BUTTLER.

Si vous refusez, il s'en trouvera assez....

DÉVEROUX.

Non, s'il doit périr, nous pouvons gagner la récompense tout aussi bien qu'un autre.... Qu'en penses-tu, frère Macdonald?

MACDONALD.

Oui, s'il doit périr, s'il le faut, s'il n'en peut être autrement, je ne voudrais pas laisser le prix à ce Pestalutz.

DÉVEROUX, *après un moment de réflexion.*

Quand doit-il périr?

BUTLER.

Aujourd'hui, cette nuit même, car les Suédois seront demain devant les portes.

DÉVEROUX.

Me réponds-tu des suites, général?

BUTLER.

Je réponds de tout.

DÉVEROUX.

Est-ce la volonté de l'empereur? sa volonté franche et nette? Car, cela s'est vu, parfois on aime le meurtre et punit le meurtrier.

BUTLER.

Le manifeste dit : Mort ou vil. Et vivant, c'est impossible, vous le voyez vous-mêmes....

DÉVEROUX.

Ainsi donc mort! mort!... Mais comment arriver à lui? La ville est pleine des soldats de Terzky.

MACDONALD.

Et puis il y a encore Terzky et Illo....

BUTLER.

On commencera par ceux-là, cela s'entend.

DÉVEROUX.

Quoi? Doivent-ils périr aussi?

BUTLER.

Eux d'abord.

MACDONALD.

Écoute, Déveroux.... ce sera une sanglante soirée.

DÉVEROUX.

As-tu déjà ton homme pour cette besogne? Confie-la-moi.

BUTLER.

Le major Géraldin en est chargé. C'est aujourd'hui carnaval, et on donnera un repas au château. C'est là qu'on les surprendra à table et qu'on les tuera.... Pestalutz et Lesley y seront....

DÉVEROUX.

Écoute, général! cela ne peut te rien faire. Écoute.... laisse-moi changer avec Géraldin.

BUTLER.

Le danger est moindre avec le duc.

DÉVEROUX.

Le danger ? Que diable penses-tu de moi, général ? C'est l'œil du duc, non son épée que je crains.

BUTTLER.

Quel mal son œil peut-il te faire ?

DÉVEROUX.

Par tous les diables ! Tu sais que je ne suis pas un poltron. Mais, vois, il n'y a pas encore huit jours que le duc m'a fait donner vingt pièces d'or pour acheter ce vêtement chaud que j'ai là sur le corps.... Et s'il me voit avec ma pique, s'il regarde mon vêtement.... vois.... alors, alors.... Le diable m'emporte ! Je ne suis pas un poltron.

BUTTLER.

Le duc t'a donné ce vêtement chaud, et toi, pauvre diable, tu hésites pour cela à lui passer ton épée à travers le corps. Et l'empereur l'a vêtu d'un habit qui tient encore bien plus chaud, du manteau de prince. Comment l'en récompense-t-il ? Par la révolte et la trahison.

DÉVEROUX.

C'est encore vrai. Au diable la reconnaissance ! Je.... le tuerai.

BUTTLER.

Et si tu veux tranquilliser ta conscience, tu n'as qu'à ôter ton habit, alors tu pourras faire le coup vivement et gaillardement.

MACDONALD.

Oui, mais voici encore à quoi il faut songer....

BUTTLER.

A quoi faut-il encore songer, Macdonald ?

MACDONALD.

Que nous serviront contre lui les armes et les moyens d'attaque ? On ne peut l'entamer, il est invulnérable.

BUTTLER éclate.

Que va-t-il nous....

MACDONALD.

A l'épreuve de la balle et du tranchant. Il est congelé, il est muni de l'art du diable ; son corps est impénétrable, te dis-je.

DÉVEROUX.

Oui, oui ! A Ingolstadt il y avait aussi un tel homme. Sa peau

était dure comme de l'acier, il fallut à la fin l'assommer à coups de crosse.

MACDONALD.

Écoutez ce que je veux faire.

DÉVEROUX.

Parle.

MACDONALD.

Je connais ici, au couvent, un frère dominicain, de notre pays : il faudra qu'il me plonge mon épée et ma pique dans de l'eau bénite, et qu'il prononce dessus une puissante bénédiction. C'est un moyen éprouvé, qui sert contre tout enchantement.

BUTTLER.

Fais cela, Macdonald. Mais maintenant, allez. Choisissez dans le régiment vingt, trente gaillards solides, faites-leur prêter serment à l'empereur. Après qu'il aura sonné onze heures... quand les premières rondes seront passées, vous les conduirez, dans le plus profond silence, à la maison.... Moi-même, je ne serai pas loin.

DÉVEROUX.

Comment traverserons-nous les archers et les gardes qui veillent dans la cour intérieure ?

BUTTLER.

Je me suis informé de la disposition des lieux. Je vous conduirai par une porte de derrière, qui n'est défendue que par un seul homme. Mon rang et ma charge me donnent entrée à toute heure chez le duc. Je vous précéderai et soudain, d'un coup de poignard dans la gorge, je percerai l'archer et vous ouvrirai le passage.

DÉVEROUX.

Et, quand nous serons en haut, comment arriverons-nous à la chambre à coucher du duc, sans que les gens du palais s'éveillent et répandent l'alarme ? car il a ici une suite nombreuse.

BUTTLER.

Les gens sont dans l'aile droite ; il hait le bruit et habite tout seul l'aile gauche.

DÉVEROUX.

Que n'est-ce déjà passé, Macdonald?... Cela me fait au cœur, j'en atteste le diable, un singulier effet.

MACDONALD.

Et moi aussi. C'est une trop haute tête. On nous tiendra pour deux scélérats.

BUTTLER.

Au milieu des honneurs, de l'éclat, de l'abondance, vous pourrez vous rire du jugement et des propos des hommes.

DÉVEROUX.

Pourvu que ces honneurs soient chose bien assurée.

BUTTLER.

Soyez sans crainte. Vous sauvez à Ferdinand sa couronne et son empire. La récompense ne peut être modique.

DÉVEROUX.

Ainsi son dessein est de détrôner l'empereur ?

BUTTLER.

Oui, de lui enlever la couronne et la vie.

DÉVEROUX.

Il tomberait donc par la main du bourreau, si nous le leur livrions vivant à Vienne.

BUTTLER.

C'est là une fin qu'il ne pourrait éviter.

DÉVEROUX.

Viens, Macdonald. Il faut qu'il périsse en général et qu'il tombe honorablement sous des mains de soldats. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une salle, d'où l'on arrive à une galerie qui se perd au loin vers le fond de la scène.

WALLENSTEIN est assis à une table; LE CAPITAINE SUÉDOIS est debout devant lui; bientôt après, LA COMTESSE TERZKY.

WALLENSTEIN.

Offrez mes salutations à votre maître. Je prends part à sa bonne fortune, et si vous ne me voyez pas témoigner autant de joie que peut le mériter cette nouvelle de victoire, croyez que ce n'est pas manque de bonne volonté, car la fortune désormais est commune entre nous. Adieu! Recevez mes remerciements pour votre peine. Demain la forteresse vous sera ouverte,

quand vous viendrez. *(Le Capitaine suédois sort. Wallenstein demeure assis, absorbé dans de profondes réflexions, regardant fixement devant lui, la tête appuyée sur sa main. La comtesse Terzky entre et reste quelque temps devant lui sans qu'il la remarque. Enfin, il fait un mouvement subit, l'aperçoit et se domine aussitôt.)* Viens-tu d'auprès d'elle ? Se remet-elle ? Que fait-elle ?

LA COMTESSE.

Elle se serait trouvée plus calme après l'entretien, me dit ma sœur.... Maintenant elle est au lit.

WALLENSTEIN.

Sa douleur s'adoucirait. Elle pleurerait.

LA COMTESSE.

Toi aussi, mon frère, je ne te trouve pas comme autrefois. Après une victoire, j'espérais te voir plus serein. Oh ! demeure fort. Soutiens-nous, car tu es notre lumière, notre soleil.

WALLENSTEIN.

Sois tranquille. Moi, je n'ai rien.... Où est ton mari ?

LA COMTESSE.

Ils sont à un festin, lui et Illo.

WALLENSTEIN se lève et fait quelques pas dans la salle.

Il fait déjà nuit sombre.... Va dans ta chambre.

LA COMTESSE.

Ne m'ordonne pas de me retirer, oh ! souffre que je ne m'éloigne pas de toi.

WALLENSTEIN est allé à la fenêtre.

Il y a au ciel un mouvement très-animé ; le vent agite le drapeau de la tour, rapide est la course des nuages ; le croissant de la lune vacille, et par intervalles une clarté incertaine traverse la nuit.... Aucune constellation n'est visible. La lueur pâle et unique que voilà vient de Cassiopée, et là est Jupiter.... mais les ombres du ciel orageux le couvrent en ce moment. *(Il tombe dans une profonde rêverie et regarde fixement devant lui.)*

LA COMTESSE, qui le contemple tristement, lui prend la main.

A quoi songes-tu ?

WALLENSTEIN.

Il me semble que, si je le voyais, je serais bien. C'est l'astre dont l'éclat préside à ma vie, et souvent son aspect m'a fortifié merveilleusement. *(Pause.)*

LA COMTESSE.

Tu le reverras.

WALLENSTEIN est retombé dans une profonde distraction; tout à coup il revient à lui et se tourne vers la Comtesse.

Le revoir?... Oh! jamais plus.

LA COMTESSE.

Comment?

WALLENSTEIN.

Il n'est plus là.... Il est poussière.

LA COMTESSE.

De qui parles-tu donc?

WALLENSTEIN.

Il est heureux, lui. Il a fini. Pour lui il n'y a plus d'avenir; le destin ne trame plus d'artifices contre lui.... Sa vie est là qui s'est déroulée brillante, lisse et sans plis; nulle tache sombre n'y est restée, nulle heure funeste ne le menace. Il est bien loin au-dessus du désir et de la crainte, il n'appartient plus aux planètes chancelantes et trompeuses.... Oh! il est bien! mais nous, qui sait ce que nous apporte l'heure qui s'approche, couverte d'un voile obscur?

LA COMTESSE.

Tu parles de Piccolomini. Comment est-il mort? Le messager te quittait, au moment où je suis entrée. (*Wallenstein lui fait signe de la main de se taire.*) Oh! ne tourne pas tes regards en arrière! Contemplons devant nous des jours plus brillants. Réjouis-toi de la victoire, oublie ce qu'elle te coûte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ton ami t'est enlevé; dès le jour où il t'abandonna, il a été mort pour toi.

WALLENSTEIN.

Le temps apaisera cette douleur, je le sais; quels regrets n'apaiserait-il pas chez l'homme? Nous apprenons à nous déshabituer des habitudes les plus nobles comme des plus vulgaires, car les heures toutes-puissantes triomphent de nous. Moi je sens bien ce que j'ai perdu en lui. La fleur de ma vie a disparu, et je vois là mes jours devant moi, froids et décolorés. Car il était à mes côtés, pareil à ma jeunesse; il changeait pour moi la réalité en un beau rêve; il me voilait des vapeurs dorées de l'aurore la vérité nette et vulgaire des objets.... Au feu de son âme

aimante, s'ennoblissaient, à m'étonner moi-même, les plates et quotidiennes apparences de la vie.... Quelque prix que je puisse conquérir désormais, toujours est-il que le beau a disparu de ma vie, pour ne plus revenir ; car un ami est au-dessus de tout bonheur, c'est lui qui le crée en le sentant, qui l'augmente en le partageant.

LA COMTESSE.

Ne désespère pas de ta propre force. Ton cœur est assez riche pour se vivifier lui-même. Tu aimes et prises en lui des vertus que tu avais toi-même semées et développées dans son âme.

WALLENSTEIN, *allant à la porte.*

Qui nous dérange encore si tard dans la nuit?... C'est le commandant. Il apporte les clefs de la forteresse. Laisse-nous, ma sœur, voilà qu'il est minuit.

LA COMTESSE.

Oh ! il m'est aujourd'hui si difficile de m'éloigner de toi, et une crainte inquiète m'agite.

WALLENSTEIN.

De la crainte ! pourquoi ?

LA COMTESSE.

Tu n'aurais qu'à partir tout à coup cette nuit, et au réveil nous ne te trouverions plus.

WALLENSTEIN.

Imaginations !

LA COMTESSE.

Oh ! mon âme est depuis longtemps tourmentée par de sombres pressentiments, et quand je les ai combattus, éveillée, ils reviennent attaquer, dans des rêves sinistres, mon cœur inquiet.... Je t'ai vu, dans la nuit d'hier, richement paré, assis à table avec ta première femme....

WALLENSTEIN.

C'est un rêve de favorable augure, car ce mariage a été le fondement de mon bonheur.

LA COMTESSE.

Et aujourd'hui j'ai rêvé que j'allais te chercher dans ta chambre.... Quand je suis entrée, ce n'était plus ta chambre, c'était la chartreuse de Gitschin, que tu as fondée et où tu veux que l'on t'enterre.

WALLENSTEIN.

Que veux-tu ? Ce sont là en ce moment les préoccupations de ton esprit.

LA COMTESSE.

Comment ? Ne crois-tu pas qu'une voix prophétique nous parle dans des songes pour nous avertir ?

WALLENSTEIN.

Il y a de ces voix... sans aucun doute ! mais je n'appellerais pas avis prophétiques ceux qui ne font qu'annoncer ce qui est inévitable. Comme l'image du soleil se peint dans l'atmosphère, avant que l'astre se montre, ainsi les grands événements ont leurs fantômes qui marchent devant eux, et la journée de demain apparaît déjà dans celle d'aujourd'hui. J'ai toujours reçu une singulière impression de ce que nous lisons de la mort d'Henri IV. Le roi sentit dans sa poitrine le spectre du poignard, bien avant que Ravailac, son meurtrier, s'en fût armé. Le repos l'avait fui ; ce présage le chassa de sa couche dans son Louvre, et le poussa dehors en plein air. La fête du couronnement de son épouse retentit à son oreille comme une solennité funèbre, et, tout rempli de pressentiments, il entendit le bruit des pas qui le cherchaient dans les rues de Paris....

LA COMTESSE.

La voix intérieure des pressentiments ne te dit-elle rien ?

WALLENSTEIN.

Rien. Sois bien tranquille.

LA COMTESSE, *perdue dans de sombres réflexions.*

Et une autre fois je te suivais en toute hâte, tu courais devant moi par une longue galerie, par de vastes salles, cela ne finissait point.... Des portes se fermaient avec fracas.... Moi, hâlante, je te suivais, je ne pouvais t'atteindre.... Tout à coup je me sens par derrière saisie par une main froide. C'était toi, tu m'as embrassée, et une couverture rouge m'a paru se placer sur nous.

WALLENSTEIN.

C'est la tapisserie rouge de ma chambre.

LA COMTESSE, *le regardant.*

S'il fallait en venir là.... Si je devais, toi qui maintenant

là devant moi dans la plénitude de la vie.... (*Elle se laisse tomber, en pleurant, sur son sein.*)

WALLENSTEIN.

C'est le décret de proscription de l'empereur qui te tourmente. L'écriture ne blesse point, il ne trouvera point de bras pour frapper.

LA CONFESSE.

Mais s'il en trouvait, alors ma résolution est prise.... Je porte sur moi de quoi me consoler. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, GORDON; puis LE VALET DE CHAMBRE

WALLENSTEIN.

Tout est-il tranquille dans la ville?

GORDON.

La ville est tranquille.

WALLENSTEIN.

J'entends une musique bruyante, le château est éclairé. Qui sont les gens qui se réjouissent?

GORDON.

On donne un banquet dans le château au comte Terzky et au feld-maréchal.

WALLENSTEIN, à part.

C'est à cause de la victoire.... Cette race ne sait se réjouir qu'à table. (*Il sonne. Le Valet de chambre entre.*) Déshabille-moi, je veux me mettre au lit. (*Il prend les clefs.*) Nous voilà donc gardés contre tout ennemi, et enfermés avec nos sûrs amis. Gar, ou il faut que tout trompe, ou un visage comme celui-ci (*regardant Gordon*) n'est point le masque d'un hypocrite. (*Le Valet de chambre lui a ôté son manteau, son hausse-col et son écharpe.*) Prends garde! Qu'est-ce qui tombe là?

LE VALET DE CHAMBRE.

La chaîne d'or s'est rompue.

WALLENSTEIN.

Ah! Elle a duré assez longtemps. Donne. (*Regardant la chaîne.*) Ce fut la première faveur de l'empereur. Il la suspendit à mon

cou, étant archiduc, dans la guerre du Frioul, et par habitude je l'ai portée jusqu'ici... par superstition, si vous voulez. Elle devait m'être un talisman, aussi longtemps que je la porterais au cou avec foi, et enchaîner, ma vie durant, la fortune inconstante, dont elle avait été la première faveur... Eh bien! soit. Il faut qu'une fortune nouvelle commence pour moi désormais, puisque cet ancien charme a perdu sa force. (*Le Valet de chambre s'éloigne avec les vêtements. Wallenstein se lève, se promène dans la salle, et à la fin s'arrête pensif devant Gordon.*) Comme les anciens temps se rapprochent et me sont présents! Je me revois à la cour, à Burgau, où nous étions pages ensemble. Nous discussions souvent; tu me voulais du bien et tu prêchais volontiers la morale; tu me blâmais d'aspirer sans modération aux grandeurs, de croire à des rêves téméraires, et tu me vantais la voie, toute d'or, de la médiocrité... Eh! ta sagesse a mal soutenu l'épreuve, elle a fait de toi de bonne heure un homme usé et flétri, et, si je n'intervenais avec la magnanime influence de mon étoile, elle te laisserait l'éteindre en silence dans ce triste coin.

GORDON.

Mon prince! Le pauvre pêcheur attache, d'un cœur léger, sa nacelle dans le port tranquille, quand il voit le grand vaisseau échouer dans la tempête.

WALLENSTEIN.

Ainsi tu es déjà au port, vicillard? Moi, non. Mon ardeur, que rien encore n'a affaiblie, continue de voguer, vive et puissante, sur les flots de la vie. Je nomme toujours l'espérance ma déesse; mon génie est toujours jeune, et, quand je me vois en face de toi, je serais tenté de dire en me vantant que les années rapides ont passé impuissantes sur ma chevelure brune encore. (*Il traverse la chambre à grands pas, puis s'arrête du côté opposé, vis-à-vis de Gordon.*) Qui dira encore que la fortune est trompeuse? Elle m'a été fidèle, elle m'a tiré avec amour des rangs de l'humanité, me portant de ses deux bras divins, avec aisance et vigueur, par tous les degrés de la vie. Il n'y a rien d'ordinaire dans les voies de ma destinée, ni dans les lignes de ma main. Qui pourrait expliquer ma vie selon les règles communes de l'humanité? Maintenant, il est vrai, je parais profondément dé-

chu, mais je remonterai, et bientôt le flux, gonflant les vagues, succédera à ce reflux.

GORDON.

Et pourtant je vous rappelle l'ancienne maxime : « Il ne faut pas vanter le jour avant le soir. » Ce n'est point de l'espoir que m'inspirerait la longue prospérité ; c'est au malheur que l'espoir est envoyé. La crainte doit toujours planer autour de la tête de l'homme heureux, car la balance du destin vacille sans cesse.

WALLENSTEIN, *souriant.*

J'entends parler de nouveau le Gordon d'autrefois. Je sais bien que les choses de la terre changent, les dieux malfaisants réclament leur tribut. C'est ce que savaient déjà les peuples païens des vieux temps, voilà pourquoi ils choisissaient eux-mêmes des malheurs volontaires, pour apaiser la divinité jalouse, et des sacrifices humains ensanglantaient l'autel de Typhon. (*Après une pause, gravement et plus bas.*) Moi aussi, je lui ai sacrifié.... car mon ami le plus cher a succombé, et succombé par ma faute. Aucune faveur de la fortune ne pourra désormais me réjouir, autant que ce coup m'a affligé.... L'envie du destin est assouvie, il accepte une vie pour une autre vie, et c'est sur cette tête pure et chérie que s'est détournée la foudre qui devait m'écraser et m'abattre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SÉNI.

WALLENSTEIN.

N'est-ce pas Séni qui vient? Et comme il est hors de lui! Quel motif t'amène encore si tard ici, Baptista?

SÉNI.

Mes craintes pour toi, Altesse.

WALLENSTEIN.

Dis, qu'y a-t-il?

SÉNI.

Fuis, Altesse, avant le point du jour! Ne te fie pas aux Suédois.

WALLENSTEIN.

Quelle idée as-tu là?

SÉNI, *élevant la voix.*

Ne te fie pas aux Suédois.

WALLENSTEIN.

Qu'y a-t-il donc?

SÉNI.

N'attends pas l'arrivée de ces Suédois. Un prochain malheur te menace, venant de faux amis. Les signes célestes offrent d'affreux présages; c'est de près, de tout près, que t'entourent les filets de ta perte.

WALLENSTEIN.

Tu rêves, Baptista, la crainte te rend insensé.

SÉNI.

Oh! ne crois pas qu'une vaine crainte m'abuse. Viens, lis toi-même, dans l'aspect des planètes, qu'un malheur te menace de la part de faux amis.

WALLENSTEIN.

C'est de faux amis que vient tout mon malheur, l'avis aurait dû venir plus tôt. Maintenant je n'ai plus besoin d'étoiles pour cela.

SÉNI.

Oh! viens et vois! Crois-en tes propres yeux. Un signe horrible se montre dans la maison de la vie, un ennemi voisin, un génie malfaisant est là qui épie derrière les rayons de ton étoile.... Oh! reçois cet avis! Ne te livre pas à ces païens, qui font la guerre à notre sainte Église.

WALLENSTEIN, *souriant.*

Est-ce de là que vient l'oracle?... Oui, oui! Maintenant, il m'en souvient.... Cette alliance suédoise ne t'a jamais plu.... Va dormir, Baptista. De tels signes ne m'effrayent point.

GORDON, *qui a été violemment ému par ces discours, se tourne vers Wallenstein.*

Mon auguste commandant! Puis-je parler? Souvent une parole utile sort d'une bouche indigne.

WALLENSTEIN.

Parle librement!

GORDON.

Mon prince! Si pourtant ce n'était pas un vain fantôme en-

fanté par la crainte, si la Providence divine se servait miraculeusement de cette voix pour vous sauver!

WALLENSTEIN.

C'est la fièvre qui vous fait parler, l'un comme l'autre. Comment un malheur pourrait-il me venir des Suédois? Ils ont recherché mon alliance, c'est leur intérêt.

GORDON.

Si c'était pourtant l'arrivée de ces Suédois.... précisément elle, qui précipitât la ruine sur cette tête si confiante.... (*Tom-bant à ses pieds.*) Oh! il en est encore temps, mon prince....

SÉNÉ s'agenouille.

Oh! écoute-le! écoute-le!

WALLENSTEIN.

Temps? et pourquoi? Levez-vous.... Je le veux, levez-vous!

GORDON se lève.

Le Rhingrave est encore loin. Ordonnez, et cette forteresse lui sera fermée. Si alors il veut nous assiéger, qu'il essaye! Mais je le déclare, il périra avec toute son armée devant ces remparts, plutôt que de laisser le courage de nos âmes. Il éprouvera ce que peut une poignée de héros, commandée, animée par un héros qui veut sérieusement réparer sa faute. Cela touchera et apaisera l'empereur, car son cœur incline volontiers à la clémence, et Friedland, revenant à lui, repentant, sera plus haut dans sa faveur qu'il ne fut jamais avant d'avoir failli.

WALLENSTEIN le regarde avec surprise et étonnement, et garde quelque temps le silence, montrant une grande émotion intérieure.

Gordon.... l'ardeur de votre zèle vous entraîne loin. L'ami de ma jeunesse peut se donner quelque licence.... Le sang a coulé, Gordon. Jamais l'empereur ne pourra me pardonner. Et, s'il le pouvait, jamais je ne pourrais, moi, me laisser pardonner. Si j'avais su auparavant, ce qui maintenant est arrivé, qu'il m'en coûterait mon ami le plus cher, et si mon cœur m'eût parlé comme en ce moment.... peut-être eussé-je réfléchi.... peut-être aussi que non.... Mais qu'y a-t-il encore à ménager? Le commencement a été trop grave pour n'aboutir à rien. Que les événements aient donc leur cours! (*Allant à la fenêtre.*) Vois, il est maintenant nuit profonde; déjà tout est tranquille aussi dans le château.... Éclaire-moi, camérier. (*Le Valet de chambre, qui pen-*

dant ce temps est entré en silence et s'est tenu dans l'éloignement, prenant un intérêt visible à l'entretien, s'avance, profondément ému, et se jette aux pieds du Duc.) Et toi aussi? mais je sais pourquoi tu désires que je fasse ma paix avec l'empereur. Le pauvre homme! Il a un petit bien en Carinthie et il a peur qu'ils ne le lui prennent, parce qu'il est auprès de moi. Suis-je donc si pauvre que je ne puisse dédommager mes serviteurs? Soit, je ne veux contraindre personne. Si tu penses que le bonheur m'ait fui, abandonne-moi. Tu me déshabilleras, si tu veux, aujourd'hui pour la dernière fois, puis tu pourras passer à l'empereur.... Bonne nuit, Gordon! Je pense dormir d'un long sommeil, car les tourments de ces derniers jours ont été grands. Ayez soin qu'on ne me réveille pas trop tôt. (Il sort. Le Valet de chambre l'éclaire. Sèni le suit. Gordon demeure dans l'obscurité, suivant des yeux le Duc jusqu'à ce qu'il ait disparu à l'extrémité de la galerie. Alors il exprime sa douleur par ses gestes, et s'appuie, plein de tristesse, contre une colonne¹.)

SCÈNE VI.

GORDON; BUTTLER, d'abord derrière la scène.

BUTTLER.

Demeurez ici immobiles, jusqu'à ce que je donne le signal.

GORDON tressaille.

C'est lui. Il amène déjà les meurtriers.

BUTTLER.

Les lumières sont éteintes. Tout est déjà plongé dans un profond sommeil.

1. C'est à cette scène ou à la précédente que devait appartenir le fragment suivant, retranché par le poète du texte imprimé et publié par Fr. von der Hagen dans l'Album de Schiller (page 92) :

WALLENSTEIN, à Gordon.

La justice est la vertu de qui commande; un cœur fidèle convient à qui obéit. Il n'appartient pas à chacun d'interroger, dans son étroit sentier, la haute et lointaine étoile d'Arcturus. Pour toi le plus sûr est de suivre le plus prochain devoir; le pilote seul interroge le chariot céleste.

GORDON.

Que dois-je faire? Tenterai-je de le sauver? Donnerai-je l'alarme à la maison, aux gardes?

BUTTLER *paraît dans le fond.*

Une lumière brille dans le corridor. Elle mène à la chambre à coucher du prince.

GORDON.

Mais ne sera-ce pas violer mon serment à l'empereur? Et s'il échappe et va accroître la force de l'ennemi, n'amasserai-je pas sur ma tête toutes les terribles conséquences?

BUTTLER, *venant un peu plus près.*

Silence! Écoute! Qui parle là?

GORDON.

Ah! il vaut mieux pourtant que j'abandonne tout au ciel. Car que suis-je pour prendre sur moi une si grande action? Ce n'est pas moi qui l'ai tué, s'il périt; mais son salut serait mon œuvre, à moi, et il me faudrait en supporter toutes les graves conséquences.

BUTTLER, *avançant.*

Je connais cette voix.

GORDON.

Buttler!

BUTTLER.

C'est Gordon. Que cherchez-vous ici? Le duc vous a-t-il congédié si tard?

GORDON.

Vous portez la main en écharpe?

BUTTLER.

Elle est blessée. Cet Illo a combattu comme un désespéré, jusqu'à ce qu'enfin nous l'ayons couché par terre....

GORDON *tressaille d'horreur.*

Ils sont morts!

BUTTLER.

C'est fait.... Est-il au lit?

GORDON.

Ah! Buttler.

BUTTLER, *pressant.*

Y est-il? Parlez. Le fait ne peut demeurer longtemps caché.

GORDON.

Il ne doit pas mourir ! pas mourir par vous ! Le ciel ne veut point de votre bras. Voyez, il est blessé.

BUTTLER.

Il n'est pas besoin de mon bras.

GORDON.

Les coupables sont morts. La justice est satisfaite. Que ce sacrifice l'apaise ! (*Le Valet de chambre vient par la galerie, le doigt sur la bouche, pour commander le silence.*) Il dort ! Oh ! ne tuez pas le saint sommeil !

BUTTLER.

Non ! Il faut qu'il meure éveillé. (*Il veut sortir.*)

GORDON.

Ah ! son cœur est encore tourné vers les choses de la terre ; il n'est pas prêt à paraître devant son Dieu.

BUTTLER.

Dieu est miséricordieux. (*Il veut sortir.*)

GORDON le retient.

Accordez-lui seulement encore cette nuit.

BUTTLER.

L'instant prochain peut nous trahir. (*Il s'éloigne.*)

GORDON le retient.

Seulement une heure !

BUTTLER.

Lâchez-moi ! Que peut lui servir ce court délai ?

GORDON.

Oh ! le temps est un dieu fécond en miracles. Dans une heure il s'écoule bien des milliers de grains de sable : non moins rapide est, dans l'homme, le mouvement des pensées. Une heure seulement ! Votre cœur, le sien peuvent changer.... Il peut venir une nouvelle.... un événement heureux, décisif, sauveur, peut soudain tomber du ciel.... Oh ! que ne peut une heure !

BUTTLER.

Vous me rappelez combien les minutes sont précieuses. (*Il frappe du pied.*)

SCÈNE VII.

MACDONALD et DÉVEROUX entrent avec des haliebardiens ; puis
LE VALET DE CHAMBRE ; LES PRÉCÉDENTS.

GORDON, se jetant entre Butler et les assassins.

Non, barbare ! Il faudra que tu me passes sur le corps, car
je ne veux pas que, moi vivant, il se commette une telle hor-
reur.

BUTLER, le repoussant.

Vieillard imbécile ! (On entend des trompettes dans le lointain.)

MACDONALD et DÉVEROUX.

Les trompettes suédoises ! Les Suédois sont devant Égra ! HA-
tons-nous !

GORDON.

Dieu ! Dieu !

BUTLER.

A votre poste, commandant ! (Gordon se précipite dehors.)

LE VALET DE CHAMBRE entre en toute hâte.

Qui ose faire ici du bruit ? Silence ! le duc dort.

DÉVEROUX, d'une voix haute et terrible.

Ami ! le moment est venu de faire du bruit.

LE VALET DE CHAMBRE, poussant des cris.

Au secours ! au meurtre !

BUTLER.

Tuez-le !

LE VALET DE CHAMBRE, percuté par Déveroux, tombe à l'entrée
de la galerie.

Jésus ! Marie !

BUTLER.

Enfoncez les portes ! (Ils entrent dans la galerie, en passant sur
le cadavre. On entend dans le lointain deux portes tomber successive-
ment... des voix sourdes... un bruit d'armes... puis tout à coup un
profond silence.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE TERZKY *avec une lumière.*

Sa chambre à coucher est vide et on ne la trouve nulle part; Neubrunn, qui veillait auprès d'elle, a aussi disparu.... Se serait-elle enfuie? Où peut-elle s'être retirée? Il faut courir après elle, mettre tout le monde en mouvement! Comment le duc prendra-t-il cette terrible nouvelle?... Si seulement mon mari était revenu du festin! Le duc serait-il encore éveillé? Il m'a semblé entendre ici des voix et des pas. Je veux aller prêter l'oreille à sa porte. Écoute! Qui est-ce? On monte précipitamment l'escalier.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, GORDON, puis BUTTLER.

GORDON, *se précipitant dans la salle, empressé, hors d'haleine.*

C'est une erreur.... ce ne sont pas les Suédois. N'allez pas plus loin.... Buttler.... Dieu! où est-il? (*Apercevant la Comtesse.*) Comtesse, dites....

LA COMTESSE.

Vous venez du château? Où est mon mari?

GORDON, *saisi d'horreur.*

Votre mari? Oh! ne m'interrogez pas! Rentrez.... (*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE *le retient.*

Pas avant que vous m'ayez appris....

GORDON.

Le sort du monde dépend de cet instant! Pour l'amour de Dieu! allez!... Pendant que nous parlons.... Dieu du ciel! (*Criant à haute voix :*) Buttler! Buttler!

LA COMTESSE.

Mais il est au château avec mon mari. (*Buttler vient de la galerie.*)

GORDON, *qui l'aperçoit.*

C'était une erreur.... Ce ne sont pas les Suédois.... Ce sont les Impériaux qui ont pénétré dans la ville.... Le lieutenant général

m'envoie, il sera bientôt ici en personne.... N'allez pas plus loin....

BUTTLER.

Il vient trop tard.

GORDON se précipite contre le mur.

Dieu de miséricorde!

LA COMTESSE, pleine d'un sombre pressentiment.

Pourquoi trop tard? Qui sera bientôt ici en personne? Octavio a pénétré dans Égra? Trahison! Trahison! Où est le duc? (Elle s'élance vers la galerie.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SÉNI, puis LE BOURGMESTRE, UN PAGE, UNE FEMME DE CHAMBRE; DES DOMESTIQUES courent pleins d'effroi sur le théâtre.

SÉNI, qui vient de la galerie avec tous les signes de la terreur.
O crime sanglant, épouvantable!

LA COMTESSE.

Qu'est-il arrivé, Séni?

UN PAGE, sortant de la galerie.

O spectacle déplorable! (Des Domestiques avec des flambeaux.)

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il? Pour l'amour de Dieu!

SÉNI.

Vous le demandez encore? Le prince gît là-dedans égorgé, votre mari a été tué au château. (La Comtesse demeure glacée d'effroi.)

UNE FEMME DE CHAMBRE accourt en toute hâte.

Aide, aide à la duchesse!

LE BOURGMESTRE arrive, plein d'épouvante.

quel cri lamentable arrache au sommeil les habitants de cette maison?

GORDON.

Votre maison est maudite à jamais. Dans votre maison le prince gît égorgé.

LE BOURGMESTRE.

Dieu nous en préserve! (Il se précipite dehors.)

PREMIER DOMESTIQUE.

Fuyez! fuyez! Ils nous tueront tous.

SECONDE DOMESTIQUE, portant de l'argenterie.

Par ici! En bas, les issues sont gardées.

DES VOIX, derrière la scène.

Place! place au lieutenant général! (À ces mots, la Comtesse se réveille de sa stupeur, se maîtrise et sort rapidement.)

UNE VOIX, derrière la scène.

Gardez la porte! Qu'on écarte le peuple!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, sans la Comtesse; OCTAVIO PICCOLOMINI entre avec une suite; DÉVEROUX et MACDONALD viennent en même temps du fond de la scène avec des hallebardiers. Le corps de Wallenstein, dans un tapis rouge, est emporté par le fond de la scène.

OCTAVIO, entrant précipitamment.

Cela ne peut être! C'est impossible! Butler! Gordon! Je ne veux pas le croire. Dites que non!

GORDON, sans répondre, étend la main vers le fond du théâtre.

Octavio regarde et demeure saisi d'horreur.

DÉVEROUX, à Butler,

Voici la Toison d'or, l'épée du prince.

MACDONALD.

Ordonnez-vous que la chancellerie....

BUTLER, montrant Octavio.

Voici celui qui seul désormais a des ordres à donner. (Déveroux et Macdonald se retirent respectueusement. Tout le monde s'éloigne en silence, de sorte que Butler, Octavio et Gordon restent seuls sur la scène.)

OCTAVIO, se tournant vers Butler.

Était-ce là notre pensée, Butler, quand nous sommes séparés? Dieu de justice! Je lève ma main au ciel : je suis innocent de cette horrible action.

BUTLER.

Votre main est pure. Vous avez employé la mienne à cela.

OCTAVIO.

Infâme ! Il te fallait donc abuser ainsi de l'ordre de ton maître et souiller le nom sacré de ton empereur d'un meurtre sanglant et horrible ?

BUTTLER, *avec calme.*

Je n'ai fait qu'exécuter la sentence de l'empereur.

OCTAVIO.

O malédiction attachée aux rois, qui donne à leurs paroles une vie terrible, et lie aussitôt à leurs pensées fugitives l'action qui dure, irrévocable ! Fallait-il donc une si prompte obéissance ? Ne pouvais-tu accorder à son cœur clément le temps de la clémence ? Le temps est le bon ange de l'humanité.... Attacher à la sentence l'exécution rapide ne convient qu'au Dieu immuable.

BUTTLER.

Pourquoi me blâmez-vous ? Quel est mon crime ? J'ai fait une bonne action, j'ai délivré l'empire d'un ennemi redoutable, et je prétends à ma récompense. La seule différence entre votre conduite et la mienne, c'est que vous avez aiguisé le trait et que je l'ai lancé. Vous avez semé du sang et vous êtes consterné en voyant la moisson sanglante. Moi, j'ai toujours su ce que je faisais, aussi ne suis-je effrayé ni surpris d'aucun résultat. Avez-vous du reste quelque commission à me donner ? car de ce pas je vais à Vienne, déposer mon épée sanglante au pied du trône de mon empereur et chercher l'approbation que l'obéissance rapide, ponctuelle, a droit de réclamer d'un juge équitable. *(Il sort.)*

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *sans Butler* ; LA COMTESSE TERZKY *entre, pâle et défigurée. Sa parole est faible, lente, sans passion.*

OCTAVIO *ra au-devant d'elle.*

O comtesse Terzky ! fallait-il que les choses en vinssent là !
Telles sont les suites des funestes entreprises.

LA COMTESSE.

Ce sont les fruits de votre conduite.... Le duc est mort, mon mari est mort, la duchesse lutte avec la mort, ma nièce a disparu. Cette maison de splendeur et de magnificence est mainte-

nant déserte, et tout le service de la cour fuit et se précipite effrayé par toutes les portes. J'y suis restée la dernière, je l'ai fermée et je vous en livre les clefs.

OCTAVIO, *avec une profonde douleur.*

O comtesse, ma maison est déserte aussi!

LA COMTESSE.

Qui doit périr encore? Qui doit être encore maltraité? Le prince est mort, la vengeance de l'empereur peut être satisfaite. Épargnez les anciens serviteurs. Qu'on ne fasse pas un crime, à ces fidèles aussi, de leur amour et de leur foi! Le destin a surpris mon frère trop soudainement, il n'a pu songer à eux.

OCTAVIO.

Pas de rigueurs! pas de vengeance, comtesse! Une grande faute a été grandement expiée, l'empereur est apaisé, rien ne passera, du père à la fille que sa gloire et ses services. L'impératrice honore votre malheur, elle vous ouvre avec sympathie ses bras maternels. Ainsi, plus de crainte! Prenez confiance et remettez-vous avec espoir à la clémence impériale.

LA COMTESSE, *en jetant un regard vers le ciel.*

Je me confie à la clémence d'un plus grand maître.... Où le corps du prince trouvera-t-il le lieu de son repos? Dans la chartrouse qu'il a lui-même fondée, à Gitschin, repose la comtesse Wallenstein; c'est là, auprès de celle qui commença sa prospérité, qu'il a désiré, par reconnaissance, de dormir un jour du dernier sommeil. Oh! souffrez qu'il soit enseveli en ce lieu! Je demande la même faveur pour les restes de mon mari. L'empereur est en possession de nos châteaux; qu'on nous accorde seulement encore une tombe près des tombes de nos aïeux.

OCTAVIO.

Vous tremblez, comtesse.... Vous pâlissez.... Dieu! Et comment dois-je interpréter vos paroles?

LA COMTESSE *rassemble ses dernières forces et parle avec vivacité et noblesse.*

Vous pensez trop bien de moi pour croire que je survive à la chute de ma maison. Nous nous sommes sentis assez grands pour étendre la main vers une couronne royale.... Cela ne devait pas être.... Mais notre âme est royale, et nous estimons une

mort libre et courageuse, préférable à une vie déshonorée....

Le poison....

OCTAVIO.

Oh! sauvez-la! Au secours!

LA COMTESSE.

Il est trop tard. Dans peu d'instant, mon destin sera accompli. *(Elle sort.)*

GORDON.

Oh! maison de meurtre et d'horreur! *(Un courrier vient et apporte une lettre, Gordon va au-devant de lui.)* Qu'y a-t-il? C'est le sceau impérial. *(Il a lu l'adresse et remet la lettre à Octavio, avec un regard de reproche.)* Au prince Piccolomini. *(Octavio tressaille consterné, et regarde le ciel avec douleur. La toile tombe.)*

FIN DE LA MORT DE WALLENSTEIN.

APPENDICE

AUX

PICCOLOMINI ET A LA MORT DE WALLENSTEIN.

« On sait, dit M. Hoffmeister, dans ses *Suppléments aux œuvres de Schiller*, que les *Piccolomini* et la *Mort de Wallenstein* étaient, dans le principe, autrement coupés qu'à présent. La première pièce comprenait encore les deux premiers actes de la *Mort de Wallenstein*, et cette dernière tragédie ne commençait qu'au troisième acte. C'est conformément à cette distribution que les deux drames furent mis au théâtre à Weimar et qu'ils sont encore représentés aujourd'hui.

« J'ai autrefois, dans ma *Vie de Schiller*, exprimé la conjecture que les trois derniers actes de la *Mort de Wallenstein* devaient avoir, sous leur forme primitive, un texte beaucoup plus étendu que maintenant, pour suffire à la tragédie entière; que les *Piccolomini*, en revanche, puisqu'ils ne contenaient que trois actes, étaient sans doute bien plus courts, et qu'ils n'avaient reçu que plus tard du poète leur développement actuel.

« Je suis maintenant en état de rectifier et de préciser mes vues à ce sujet et de donner des renseignements positifs sur les différences qui distinguent le *Wallenstein* représenté sur la scène de Weimar de notre *Wallenstein* imprimé. Il est vrai que l'exemplaire du théâtre, où la trilogie était accompagnée de remarques autographes de Schiller, a péri dans l'incendie de la salle de Weimar, le 21 mars 1825, avec d'autres reliques précieuses; mais la perte a été comblée et réparée par la fidèle tradition, et j'ai obtenu de l'obligeante intendance de la scène de Weimar, par l'entremise de mon honorable ami, M. le conseiller d'appel Ernest de Schiller, la communication d'un exemplaire à l'usage du théâtre, par lequel j'ai pu voir comment *Wallenstein* fut représenté, dans le principe, à Weimar.

« Les *Piccolomini* s'étendent jusqu'à la scène où Max se jette dans les bras de son père et où ensuite ils s'éloignent chacun de son côté¹. Le texte de la version théâtrale est conforme à notre texte imprimé: seulement l'auteur y a fait de nombreuses coupures, pour que les sept actes pussent se réduire à cinq. Là où finit maintenant le premier acte des *Piccolomini*², le lieu de la scène change. la scène première du second acte est entièrement supprimée, et l'on voit, dans une salle chez le duc de Friedland, un Page qui porte sur un coussin de velours rouge le bâton de commandement et se place sur une table près du fauteuil du Duc. La porte s'ouvre à deux battants, on aperçoit à l'extérieur des gardes, qui

1. *Mort de Wallenstein*, acte II, scène VII, p. 461.

2. Voy. p. 348.

présentent les armes à l'entrée de Wallenstein. Wallenstein et la Duchesse entrent :

« Eh bien, Duchesse ? Vous avez touché Vienne, etc. ? »

Un mot est substitué à un autre dans la seconde réponse de la Duchesse (*Auftrag* à *Vorschrift*) ; du reste ce premier acte se prolonge, sans changements dans le texte, mais avec beaucoup de retranchements, jusqu'au troisième acte d'à présent. Il a onze scènes.

« Le second acte commence là où maintenant s'ouvre le troisième. Divers morceaux ont été supprimés, entre autres le chant de Thécia¹. Après la dernière scène de notre troisième acte, la chute du rideau est remplacée par un nouveau changement de scène, et ce deuxième acte, composé de seize scènes, va jusqu'au cinquième du drame imprimé.

« Notre cinquième acte forme le troisième de la version du théâtre, qui a pour quatrième et pour cinquième le premier et le second de la *Mort de Wallenstein*. La scène sixième du second est omise. Dans la septième, ces mots de Max : « Serait-ce avec préméditation que tu aurais amené les choses à ce point ? » sont remplacés par ceux-ci : « Aurais-tu mieux aimé le voir coupable que « sauvé ? » Il y a aussi de nombreuses coupures dans l'avant-dernier acte.

« Les *Piccolomini*, sous cette forme, durent, sans compter les entr'actes, près de trois heures ; mais la pièce fait un ensemble beaucoup plus satisfaisant que dans son état actuel.

« La *Mort de Wallenstein* commence au troisième acte d'à présent (p. 468). et le premier acte finit à ces mots de Wallenstein, à la fin de la dixième scène : « Maintenant, je combats pour ma tête et ma vie (p. 488). » La onzième scène (p. 488) est supprimée, et le second acte commence à la treizième. Il en forme onze et va jusqu'à notre quatrième acte. Le troisième s'étend de là jusqu'à la fin de la huitième scène (p. 528), où Gordon dit à Butler :

« Oh ! c'est un rocher que je veux émouvoir ! Vous n'avez pas été engendré humainement par des hommes. Je ne puis vous arrêter ; mais qu'un Dieu le sauve de votre main redoutable. »

« Mais, comme ces mots ne termineraient pas l'acte d'une manière assez frappante, Schiller composa, pour la représentation du drame, sous cette forme, un monologue de Butler, qui clôt le troisième acte. Butler reste sur la scène après le départ de Gordon, et dit :

« Je me suis conservé ma pure renommée pendant toute ma vie. La perfidie de ce duc me dépouille du plus grand trésor de mon existence. Qu'il me faille rougir devant ce cœur faible de Gordon ! Pour lui, la fidélité passe avant tout ; il n'a rien à se reprocher. Même en dépit de sa mollesse d'âme, il se soumet au dur devoir. Moi, la passion m'en a détourné dans un moment de faiblesse. Me voilà auprès de lui, valant moins que lui, et si le monde ne connaît pas ma trahison, il est un homme pourtant qui la sait et l'atteste.... cet Octavio, à l'âme haute ! Il vit un homme sur la terre qui a mon secret pour me déshonorer.... Non, cette tache d'infamie, le sang peut seul l'effacer.... Toi, Friedland, ou moi ! La fortune te remet dans mes mains ; je suis à moi-même mon prochain le plus cher.... Ce n'est pas la générosité qui est l'âme de ce monde. L'homme fait la guerre ;

1. *Les Piccolomini*, acte II, scène II, p. 349

2. *Ibid.*, acte III, scène VII, p. 385.

3. *Voy.* p. 465.

sans cesse en campagne, il faut qu'il combatte pour le sol étroit de l'existence; c'est un terrain glissant, et sur lui pèse le poids du monde avec toutes ses puissances! S'il ne découvre d'un œil rapide la branche du salut et ne la saisit soudain, s'il ne s'attache au sol d'un pied ferme, le torrent impétueux le soulève, et, emporté dans le tourbillon de ses ondes, il est dévoré et submergé. » (*Il sort; le rideau tombe.*)

« Le troisième acte se terminait ainsi, à la façon de Schiller, avec force et dignité, par une pensée générale.

« Dans le quatrième acte, qui, dans cet arrangement du drame pour le théâtre, s'étend jusqu'à la troisième scène du cinquième acte, il y a une importante transposition de scènes. L'acte précédent est aussi modifié par quelques déplacements, mais bien moindres, et il ne m'a pas paru qu'il valût la peine de les mentionner. Le quatrième acte commence par la deuxième scène (la première est supprimée) du cinquième acte de notre texte, la scène entre Butler, le capitaine Déveroux et Macdonald (p. 542); la neuvième du quatrième acte (p. 528) devient la seconde; la suivante, entre Thécia et le Capitaine suédois (p. 532), la troisième; Thécia et Neubrunn (p. 535), la quatrième; enfin Thécia seule (p. 538), la cinquième et dernière, car les scènes treize et quatorze sont retranchées.

« Le cinquième acte, forme dix scènes. Il commence à la troisième (p. 549) et va, sans interruption, jusqu'à la fin du drame.

« Dans la *Mort de Wallenstein*, l'auteur a fait aussi un bon nombre de coupures, mais il n'y a introduit que fort peu de variantes. »

Il nous reste à faire connaître une scène que Schiller avait composée pour être la première du premier acte de la *Mort de Wallenstein*, sous sa forme actuelle, mais qu'il a ensuite remplacée, d'après le conseil de Goethe, par celle qui ouvre la pièce dans notre traduction (p. 425). La voici, telle que M. Dœring l'a extraite de l'*Album de l'amour et de l'amitié* (année 1815) :

WALLENSTEIN, SÉNI.

WALLENSTEIN.

Ainsi il est mort, mon vieil ami et maître ?

SÉNI.

Il est mort à Padoue, dans la cent neuvième année de son âge, tout juste à l'heure qu'il s'était marqué lui-même dans son horoscope. Parmi les oracles qu'il a laissés, et dont deux sont déjà accomplis, on a encore trouvé celui-ci, et tout le monde pense qu'il te concerne. (*Il écrit en grosses lettres sur un tableau noir.*)

WALLENSTEIN, regardant le tableau.

Cinq F... Hum! c'est étrange! Les esprits aiment d'ordinaire l'obscurité.... Si l'on pouvait m'expliquer le vrai sens de cette énigme!

SÉNI.

Elle est déchiffrée, seigneur.

WALLENSTEIN.

C'est? Elle veut dire?

SÉNI.

Tu as entendu parler des sept M, qui furent proposés au monde par le même philosophe, peu avant la mort de feu l'empereur Matthias?

WALLENSTEIN.

Oui, sans doute; ils nous donnèrent alors fort à réfléchir. Que signifiaient-ils donc? Un moine les a expliqués.

SÉNI.

Magnus Monarcha Mundi Matthias Mens Majo Moriatur.

WALLENSTEIN.

Et cela se vérifia ponctuellement: il mourut au mois de mai.

SÉNI.

Celui qui a trouvé le vrai sens de cet M d'alors, a lu aussi cet F d'aujourd'hui.

WALLENSTEIN, attentif.

Eh bien! voyons.

SÉNI.

C'est un vers.

WALLENSTEIN.

La divinité s'exprime en vers. (Séni écrit en grosses lettres sur le tableau.)

WALLENSTEIN lit.

Fidat Fortuna Friedlandus.

SÉNI.

« Que Friedland se fie à la Fortune! » (Il continue d'écrire.)

WALLENSTEIN lit.

Fata Favebunt.

SÉNI.

« Les destins lui seront propices. »

WALLENSTEIN.

« Que Friedland se fie à la Fortune! Les destins lui seront propices. » (Il demeure plongé dans de profondes réflexions.) D'où me vient cette parole?... Est-elle toute vaine ou toute importante? Voilà la question. Ici point de milieu. La plus haute sagesse est si voisine ici de la plus haute illusion! A quelle épreuve dois-je recourir?... Ce que mes sens m'offrent d'étrange, cela sort-il des profondeurs d'un art mystérieux, ou ne serait-ce qu'une image trompeuse, à la surface?... Le jugement est difficile, car des preuves, il n'en est point ici. Ce n'est qu'à l'esprit au dedans de nous que l'esprit du dehors se révèle. Celui qui n'a pas la foi, les génies perdent leur peine à l'instruire par des prodiges, et dans le livre profond, plein de sens, des étoiles, son œil vulgaire ne lit que le calendrier. Les oracles parlent à celui qui les accueille, et comme l'ombre d'ordinaire suit l'objet réel, ici le corps peut suivre l'ombre. Car comme l'image du soleil se peint dans l'atmosphère, avant que l'astre se montre, ainsi les grands événements ont leurs fantômes qui marchent devant eux, et la journée de demain apparaît déjà dans celle d'aujourd'hui. Les puissances

1. Schiller a conservé, dans la version définitive du drame, les mots imprimés.

qui conduisent l'homme d'une étrange façon retournent souvent pour lui la tête de Janus du Temps : il faut que l'avenir enfante le présent.

Fidat Fortuna Friedlandus, Fata Favent. Cela ne résonne pas comme une parole humaine.... Les paroles des hommes ne sont que des signes inanimés, les paroles des esprits sont des puissances vivantes. Celle-ci vient à moi comme une force mystérieuse et ébranle les fibres les plus profondes de ma vie. Il me semble, pendant que je la forme avec mes lèvres, qu'elle prend un corps et peu à peu se dresse, et qu'une tête de fantôme, au regard fixe, s'avance en face de moi.

més en italique. Ils se trouvent dans un discours de Wallenstein à la comtesse Terzky (*Mort de Wallenstein*, acte V, 2^e scène, p. 350).

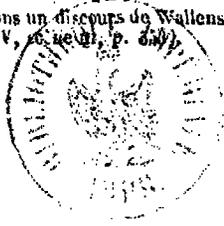


TABLE DES MATIÈRES



	Pages.
DON CARLOS, INFANT D'ESPAGNE, poème dramatique.....	1
APPENDICE. Variantes.....	191
Premier plan de don Carlos.....	214
Dédicace au duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar.....	216
Préface de don Carlos.....	217
Avis relatif à don Carlos.....	219
Hommage de don Carlos.....	220
LETRES DE SCHILLER SUR DON CARLOS.....	221
LE MISANTHROPE, fragment.....	251
WALLENSTEIN, poème dramatique.....	281
PREMIÈRE PARTIE :	
LE CAMP DE WALLENSTEIN.....	283
APPENDICE.....	325
LES PICCOLOMINI.....	327
DEUXIÈME PARTIE :	
LA MORT DE WALLENSTEIN, tragédie.....	423
APPENDICE aux Piccolomini et à La Mort de Wallenstein.....	569

